



1 fr. 50



Éditions du
Petit Echo de la Mode
1, Rue Gazan, PARIS (XIV^e)

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Echo de la Mode",
1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).

Le PETIT ÉCHO de la MODE

paraît tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode.

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Causeries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

RUSTICA

Journal universel illustré de la campagne

paraît tous les samedis.

32 pages illustrées en noir et en couleurs.

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine,
Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

LA MODE FRANÇAISE

Journal de patrons, paraît tous les samedis.

16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de
roman en supplément et un patron spécial dessiné.

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

MON OUVRAGE

Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1^{er} et le 15 de chaque mois.

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

LISETTE, Journal des Petites Filles

paraît tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

PIERROT, Journal des Garçons

paraît tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Paraît le deuxième et le dernier dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPECIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

c92775

LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES
PARUS DANS LA COLLECTION

"STELLA"

- Pierre AGUÉTANT : 327. *Les Noces de la terre et de l'amour.*
 Christiane AIMERY : 315. *Mon Cousin de la Tour-Brocard.* — 333. *La Maison qui s'écroule.*
 Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances.* — 56. *Monette.*
 Maria ALBANESI : 334. *Sally et son mari.*
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage.*
 Théo d'AMBLENY : 299. *Bruyères blanches.*
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour.*
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise.* — 288. *Nadia.* — 320. *Fausse route.*
 F. de BAILLEHACHE : 340. *La fiancée infidèle.*
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales.*
 José BOZZI : 317. *Lendemain de bal.*
 BRADA : 91. *La Branche de samarin.*
 Yvonne BREMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Maindrez.* — 321. *Mammy, moi et les autres.*
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vivre.*
 André BRUYÈRE : 254. *Ma cousine Raisin-Vert.* — 306. *Sous la Bourrasque.*
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May.* — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui.*
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie.*
 CHAMPOL : 67. *Noëlle.* — 209. *Le Vœu d'André.*
 CHANTAL : 339. *Cœur de Danoise.*
 J. CHATAIGNIER : 342. *Véritable amour.*
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable.*
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort.* — 310. *La Conscience de Gilberte.*
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith.*
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano.* — 275. *Une petite reine pleurait.* — 313. *La Fiancée de Ramon.*
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour.* — 280. *Je ne veux pas aimer !*
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées.*
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence.* — 332. *Au delà du pardon.*
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre.*
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Émine.*
 Zénaïde FLEURIOT : 213. *Loyauté.*
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmenella.* — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu.* — 173. *Orgueil vaincu.* — 200. *Un an d'épreuve.*
 Herbert FLOWERDEW : 322. *Cœur affranchi.*
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...* — 330. *Rose, ou la Fiancée de province.* — 341. *Le Mauvais pas.*
 Anne-Marie GASZTOWIT : 326. *La Sœur du bandit.*
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu.* — 302. *L'Appel du passé.*
 Jacques GRANDCHAMP : 232. *S'aimer encore.*
 Jean HÉRICART : 272. *Les Cœurs nouveaux.*
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie.* — 289. *Les Cendres du cœur.*
 Mrs HUNGERFORD : 319. *Ame de coquette.* — 338. *Doris.*
 Jean JÉGO : 311. *Et l'amour vint...* — 329. *L'Amoureux de Frida.*
 Marcel IDIERS : 308. *Le Mariage de Nelly.*
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir.*

(Suite au verso.)

Principaux volumes parus dans la Collection (suite).

- L. de LANGALERIE : 325. *L'Amour l'emporte.*
H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres.* — 292. *Un Etrange secret.*
M. J. LEDUIC : 309. *L'Enigme.*
Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.*
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mystérieux chemin.*
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*
Magni MICHELET : 217. *Comme jadis...*
Jeannette MORET : 331. *Josette, dactylo.*
Anne MOUËNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !* — 314. *La Butsonnière.* — 337. *Gisèle exilée.*
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.* — 335. *Les Fiançailles de Rosette.*
Berthe NEULLIES : 264. *Quand on aime...*
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*
Florence O'NOLL : 323. *La Dame d'Avril.*
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*
Alicio PUJO : 2. *Pour lui !*
A. de ROLIAHD : 269. *Entre deux cœurs.*
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*
Pierre de SAXEL : 284. *Une Belle-Mère à tout faire.* — 316. *Pour elle !*
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*
Gilberte SOURY : 324. *Maryalis.*
Jean THIÉRY : 312. *Nouveaux venus.*
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pétite.* — 61. *L'Inutile Sacrifiée.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.*
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Gisèle.*
Vasco de KEREVEN : 247. *Sylota.*
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*
Adèle VIGES : 336. *La Coupe brisée.*
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*
H. WILLETTE : 328. *Claire Davril.*
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

== IL PARAÎT DEUX VOLUMES PAR MOIS ==

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.

Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

Marc AULÈS

La Victorieuse

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"

1, Rue Gazan, Paris (XIV)

La Victorieuse

PREMIÈRE PARTIE

I

Elisabeth Arsenne s'agita sur sa couchette. A cause de la chaleur, plus sensible à proximité de la mer Rouge où le *Georges-Philippar* allait entrer, elle s'était étendue sur son lit, vêtue seulement d'un léger peignoir de shantung. Mais, depuis un instant, la chaleur augmentait, devenait suffocante... Dans les couloirs, des bruits étranges, des appels troublaient le repos du paquebot... Elisabeth se dressa, comme avertie de la présence d'un invisible danger. Elle alluma l'électricité; mais, dans la luxueuse cabine de première classe, les objets n'apparaissaient plus qu'à travers un nuage de fumée. La jeune fille comprit. Elle bondit vers la porte. Un tourbillon de fumée noire entra dans la pièce, et, de toutes ses forces, Elisabeth referma la porte. Le chemin du salut était coupé. Mais Elisabeth, la belle Elisabeth Arsenne, l'avocate estimée du barreau de Paris, ne perdait pas facilement la tête. La connaissance du danger lui rendit tout son sang-froid. Intrépide nageuse, rompue à tous les sports, elle était bien résolue à tout tenter pour sauver

sa vie. Bousculant les meubles au passage, elle s'élança vers l'étroit hublot et l'ouvrit... En bas, la mer grondait, insatiable Moloch, avide de proies humaines... Une immense lueur éclairait les flots... Déjà, une chaloupe, chargée de passagers, s'éloignait du navire en feu. La chaleur devenait atroce, le ronflement de l'incendie augmentait; dans une seconde, les flammes triomphantes envahiraient la cabine. En un éclair, la résolution de la jeune fille fut prise. Une longue corde, qui avait dû servir au sauvetage des passagers d'une cabine voisine, se balançait... Elisabeth la saisit et, à la force des poignets, elle commença l'ascension. Un sûr instinct l'avertissait que, si elle pouvait gagner le pont supérieur d'où s'était détaché le bateau de sauvetage, elle serait sauvée.

Le *Georges-Philippa* était un immense brasier. Par moment, le vent rabattait des tourbillons de fumée qui aveuglaient et étouffaient la jeune fille. Suspendue aux flancs du navire, entre le ciel et l'eau, malgré toute son énergie Elisabeth sentit ses forces faiblir. Dans un sursaut, elle s'agrippa au cordage si violemment qu'il lui déchira les paumes et elle comprit que jamais elle ne pourrait atteindre le pont, car la fumée la suffoquait. Une seconde, sa pensée s'envola bien loin, vers la calme villa de Maisons-Laffitte où, dans une chambre bien close, reposait l'aïeule qui représentait pour Elisabeth toute la douceur de la famille. « Bonne-maman! » murmura-t-elle, comme si, à travers l'espace, cette lointaine tendresse pouvait la protéger.

Par-dessus le bastingage, un homme se pencha. A la lueur tragique de l'incendie, il aperçut au-dessous de lui une forme blanche agrippée à une corde.

— Courage, tenez bon! cria-t-il.

Galvanisée, Elisabeth réunit toutes ses forces. Son sauteur, qui devait être doué d'une force peu commune, attirait la corde jusqu'à lui et, dès qu'il aperçut la jeune fille, il la saisit dans ses bras et la déposa sur le pont... Tout un côté du pont était en flammes. A l'autre extrémité, on apercevait le groupe mouvant des passagers dont les officiers et les marins disciplinaient le sauvetage.

— Vite, dit l'inconnu d'une voix brève, il nous faut les rejoindre avant que le chemin soit coupé.

Il saisit la main d'Elisabeth et l'entraîna. Il ne restait plus qu'un étroit passage rempli de fumée, le long du bastingage. Au-delà, derrière ce rideau opaque, c'était le salut... L'homme regarda Elisabeth.

— A tout prix, il faut passer...

— Oui, répondit la jeune fille.

Et son ton révélait un si tranquille courage qu'une lueur d'admiration brilla dans les yeux de son sauveur.

Ils s'élançèrent, retenant leur souffle, à travers les tourbillons de fumée et, soudain, ils se trouvèrent hors de la zone dangereuse... Pas tout à fait. Le léger peignoir d'Elisabeth commençait à prendre feu. L'inconnu serra la jeune fille contre sa poitrine au risque de se brûler lui-même.

— Voilà, dit-il simplement, ce n'est rien.

— Mais vous êtes brûlé, voyez vos mains! s'écria Elisabeth, et elle le regarda pour la première fois.

En lui elle reconnut un des violonistes de l'orchestre, un jeune homme d'une trentaine d'années dont le réel talent l'avait frappée au concert donné la veille dans le grand salon du paquebot.

Il sourit sans répondre. Au même instant, il y eut un remous dans la foule des passagers.

— Laissez passer les femmes, commanda une voix brève.

Et Elisabeth se sentit poussée, soulevée vers un nouveau cordage. Elle se laissa glisser dans un canot de sauvetage rempli à couler et elle fut séparée de son sauveur.

A Aden, où le *Soverskaïa-Neft* la débarqua avec les autres passagers que le navire avait recueillis, en attendant son rapatriement elle chercha vainement le jeune musicien auquel elle devait la vie. Déçue, mais non découragée, la jeune fille se promit de ne pas borner là ses recherches. Le visage de son sauveur, entrevu à la lueur de l'incendie, resterait à jamais gravé dans sa mémoire. Partout, elle reconnaîtrait ses yeux noirs, dissimulés sous d'épais sourcils, ce front haut, légèrement dégarni aux tempes, cette bouche volontaire et marquée aux commissures des lèvres d'un pli d'amertume et de lassitude.

La jeune fille souffrait de légères brûlures qui furent rapidement guéries, et, quelques jours plus tard, rapatriée par le *Général-Voyron*, elle débarquait à Marseille.

II

Mariette, les joues enflammées par la chaleur du fourneau, remuait une sauce, succulente à en juger par le délicat fumet qui s'en dégagait. La robuste Auvergnate, empâtée par la cinquantaine et par une vie sédentaire, se tournait de temps en temps vers la porte ouverte et appelait :

— Yvonne, Madame n'a besoin de rien?

Yvonne regardait dans le jardin et répondait, tout en continuant à disposer son couvert :

— Non, Madame est très tranquille.

— C'est que, bougonnait Mariette, tout en tournant sa sauce, je ne puis quitter mon fourneau. Il faut que tout soit prêt pour recevoir Mademoiselle et M. Georges.

Non, M^{me} Arsenne n'avait besoin de rien ni de personne. Assise dans une profonde bergère où disparaissait sa forme menue, elle se tenait immobile, les yeux clos, et le mouvement de ses lèvres indiquait qu'elle priait. M^{me} Arsenne priait comme l'on respire. Sa vie tout entière avait été une offrande constante de son âme et de ses actes à la Divinité.

Et, maintenant que l'âge et les infirmités lui interdisaient tout travail et que la marche lui était devenue impossible, bonne-maman, comme disait Elisabeth, s'occupait en priant pour ceux qui ne peuvent ou ne veulent le faire.

Mais, aujourd'hui, ses prières sont une action de grâces. Sa petite-fille chérie, l'orgueil et la consolation de sa vieillesse, va revenir après un long voyage en Indochine et surtout après avoir échappé à la catastrophe du *Georges-Philippart*... Cette nuit-là, comme elle a peu dormi, l'aïeule. A travers les mers, sa tendresse inquiète pressentait le péril...

C'est dimanche. Avenue Albine, à Maisons-Laffitte, passent de nombreux promeneurs. Quelques-uns s'arrêtent devant la villa des Roses. « Comme au milieu de ce jardin fleuri la maison paraît agréable et accueillante avec sa grande vérandah vitrée et son toit en terrasse! »

Une jeune femme, au pâle visage anémié de Parisienne, murmure d'un ton où perce l'envie :

— Qu'ils sont heureux, ceux qui vivent là !

Derrière la haie de fusains qui la déroberait aux regards, M^{me} Arsenne sourit, et son sourire est bien mélancolique. Certes, elle connaît, en ses vieux jours, la douceur de vivre avec sa petite-fille ; mais, tout au long de sa vie, que de tristesses, que de deuils, que de séparations ! Comme elle le dit, sans amertume, mais, au contraire, avec toute sa chrétienne espérance : « Je retrouverai, là-haut, plus d'êtres chers que je n'en laisserai ici-bas. »

Et c'est vrai. Son mari et trois enfants l'auront précédée. Il ne lui reste plus qu'Elisabeth, la fille unique de son fils aîné, un petit-fils marié à Lyon, et un autre, missionnaire en Chine... Elisabeth... L'aïeule sourit à cette évocation, mais avec fierté. A trente ans, Elisabeth Arsenne a su déjà se créer une situation enviée d'avocate. Un procès en captation d'héritage l'a mise en lumière et, de plus, elle est aimée et appréciée de tous ses confrères pour la droiture, la fermeté et la loyauté de son caractère. Bonne-maman revoit le beau visage aux yeux sérieux, encadré de sombres bandeaux ondulés... Bientôt, elle va la revoir.

Un klaxon d'auto retentit, joyeux et insistant. Du fond de sa cuisine, Mariette a bondi.

— Les voilà, Madame ! s'écrie-t-elle en passant devant le fauteuil de sa maîtresse avec une familiarité que lui confèrent trente ans de services dévoués.

Elle se précipite pour ouvrir le portail. Au passage, Georges, tout en guidant sa *Mathis* dans l'étroite allée, lui lance un « Bonjour, Mariette ! » qui réconcilie la brave femme avec lui. Bien gentil, M. Georges, le neveu de Madame, mais il ne sait pas ce que c'est que de déjeuner ou de dîner à l'heure. Georges, en effet, a élevé l'inexactitude à la hauteur d'une vertu, au grand désespoir de la cuisinière de sa tante dont les sauces délicates et les plats compliqués ne supportent pas l'attente.

L'auto à peine arrêtée, Elisabeth ouvrit la portière et s'élança vers sa grand'mère. M^{me} Arsenne se leva, mais ses jambes lui refusaient tout service, et elle ne put faire un pas. Elisabeth la saisit dans ses bras, et ce fut un touchant spectacle de voir cette grande et belle jeune fille serrer sur son cœur, avec tendresse et précaution, la fragile forme noire, si menue qu'un souffle eût pu la ren-

verser. Georges s'avança, et un sourire à la fois attendri et moqueur détendit ses lèvres rasées.

— Si Elisabeth le permet, bonne-maman, je voudrais bien vous embrasser. Avouez que je l'ai bien mérité.

— Oh! oui, mon petit Georges, tu as bien raison. Je ne saurai assez te remercier d'être allé chercher ta cousine à Marseille. Elle a dû être bien heureuse de voir un visage ami en débarquant en France.

Elisabeth se mit à rire, et ce rire éclaira d'un rayon de jeunesse sa physionomie un peu sérieuse.

— Jamais la vue de notre cher *Daddy long legs* ne m'a fait un pareil plaisir. En le voyant, lui que j'ai cru un instant ne jamais revoir, je crois bien que j'ai pleuré.

— Voilà bien ma chance, conclut Georges. En me voyant, au lieu de sourire et de se dire : « Ce brave Georges, il est toujours le même, un peu loufoque, mais pas méchant », Mademoiselle se met à pleurer...

Le surnom de *Daddy long legs* ne contrariait nullement le jeune homme et lui convenait à merveille. Très grand et très mince, il évoquait bien, avec ses longues jambes, la silhouette de ces « faucheux » de nos campagnes.

Assis dans un fauteuil, il passait machinalement la main sur ses cheveux blonds qu'en dépit des conseils d'Elisabeth il se refusait à garantir avec un chapeau.

— Bonne-maman, vous ne sauriez croire comme ce voyage et toutes ces émotions m'ont creusé. Je suis sûr que Mariette nous a préparé un dîner exquis.

— Tu as raison, mon enfant, reprit vivement M^me Arsenne. Elisabeth et moi sommes si heureuses de nous revoir que nous oublions les devoirs les plus élémentaires...

Georges Bellac n'était que le neveu de M^me Arsenne. Mais, orphelin de mère, vivant seul à Paris, il appelait bonne-maman l'aïeule dont la douceur, la tendresse et la bonté étaient un réconfort pour sa vie solitaire.

— Comme c'est étonnant! plaisanta Elisabeth. Georges, aujourd'hui, veut dîner à l'heure. Ce sera une journée à marquer d'un caillou blanc.

— Oh! oui, murmura bonne-maman, en couvrant sa petite-fille d'un regard où se lisait, en même temps que son ardente tendresse, le souvenir des heures d'angoisse.

La salle à manger de la villa des Roses était installée dans la véranda. Entourée de trois côtés de baies vitrées, c'était une pièce claire et charmante que Georges

aimait beaucoup. « Que de lumière et de clarté! disait-il souvent. Elisabeth, tu as bien choisi. »

Les dames Arsenne n'étaient en effet que locataires. Pour sa chère aïeule, que la vie de Paris condamnait à la réclusion, l'avocate avait choisi, sous les ombrages du parc de Maisons-Laffitte, cette jolie villa entourée d'un jardin... Tous les jours, conduisant elle-même son auto, elle se rend à Paris, rue de Courcelles, où est situé son cabinet, et chaque soir la voit revenir près de M^{me} Arsenne.

En pénétrant dans la salle à manger, où la table couverte de fleurs a un air de fête, Elisabeth frissonne. Comme elle a été bien près de perdre tout cela... La joie de vivre, de se sentir jeune, bien portante, la pénètre toute. En même temps, par un juste retour, elle songe au sauveur inconnu qui lui a conservé ces biens inestimables, et qu'elle voudrait tant connaître...

— Comme tu es silencieuse, Elisabeth. Je t'en supplie, ne pense plus à tous ces horribles souvenirs, dit Georges qui, depuis un moment, la regarde et oublie de savourer le délicieux potage de Mariette.

La jeune fille tressaille.

— Tu m'as devinée. Mais je pensais moins aux scènes d'horreur que j'ai vécues qu'à celui qui m'a permis d'y échapper.

— Ce n'était pas un passager? Un matelot, peut-être? demande grand'mère.

— Ni l'un ni l'autre. C'était un musicien de l'orchestre.

Georges respire. Il est la proie d'un sentiment complexe. Il est profondément reconnaissant à cet inconnu d'avoir sauvé cette vie qui lui est chère, plus chère encore qu'il n'ose se l'avouer, et, en même temps, cette entité mystérieuse l'effraie... Sait-on jamais avec les jeunes filles?

— Jeune, vieux? demande-t-il, presque malgré lui.

Il ne voit pas les yeux d'Elisabeth. L'avocate découpe l'aile d'un poulet et paraît absorbée par ce travail.

— Je crois qu'il était jeune. Environ de ton âge, répond-elle. Je ne puis oublier qu'il a éteint, au risque de se brûler lui-même, mon peignoir en feu, et la dernière vision que j'ai gardée de lui c'est celle de ses pauvres mains brûlées...

Dans la claire salle à manger, sur les fleurs et les cris-

taux, passe une ombre... L'ombre du beau navire en perdition, disparu dans la mer.

— Tu pourras peut-être le retrouver, suggère bonne-maman, en demandant la liste des musiciens de l'orchestre.

— C'est une idée, en effet. Serais-tu assez aimable, mon cher Georges, pour m'aider dans mes recherches?

Et le regard d'Elisabeth, limpide et pur, se lève sur celui de son cousin. Aucune ombre, aucune arrière-pensée ne le ternit...

— Certainement, répond le jeune homme, en se traitant intérieurement d'idiot et autres appellations aimables. Qu'allais-je imaginer? ajoute-t-il en lui-même. Mais, à propos, reprend-il tout haut, et le but de ton voyage?

Les beaux traits de la jeune fille expriment la désolation.

— Ah! ne m'en parle pas. Après de la catastrophe, c'est un détail, mais combien ennuyeux. Vous savez tous deux que ce sont les frères Veyran, les industriels connus, qui m'ont envoyée à Saïgon pour réunir les pièces du procès qu'ils ont intenté là-bas à leur beau-frère et pour me rendre compte par moi-même. C'est une affaire de la plus haute importance, la plus importante de toutes celles que j'ai plaidées. Mes documents et dossiers sont au fond de l'eau... J'ai bonne mémoire et me souviens des points essentiels. Mais n'importe, il me faudra écrire là-bas pour faire revenir les renseignements qu'à grands frais j'avais été chercher. Quelle perte de temps et d'argent! C'est désolant.

La jeune fille s'animait. On la sentait en effet désolée, prise tout entière par les devoirs et les soucis de sa profession. En la regardant, Georges, qui admirait cette intelligence profonde, cet esprit subtil et vif, se disait pour la centième fois : « Minerve... Qui donc animera cette belle statue? Qui fera vibrer ce cœur trop calme? »

Et bonne-maman, de son côté, se faisait des réflexions presque semblables. C'était le seul chagrin qu'Elisabeth eût causé à sa grand'mère; mais, jusqu'alors, la jeune fille avait refusé tous les prétendants.

— Quand donc me donneras-tu la joie de te voir mariée, mère de famille, menant une vie normale?

Représentante d'une génération où les femmes restaient au foyer, bonne-maman ne pouvait tout à fait s'habituer à voir sa petite-fille exercer une profession masculine et mener une vie si différente de sa vie à elle.

— Bonne-maman, ripostait Elisabeth en l'embrassant, ne sommes-nous pas bien toutes les deux? Je vous le promets, dès que quelqu'un aura « fait battre mon cœur », comme on disait dans votre jeunesse, je vous avertirai.

Mais ce moment-là ne paraissait pas près de luire, et M^{me} Arsenne se disait qu'après sa mort Elisabeth serait bien seule.

Georges, après le dîner, se retira de bonne heure.

— Tu as besoin de repos, Elisabeth.

— Et toi! dit-elle, en riant et en l'accompagnant jusqu'à l'avenue Albine. Ce voyage t'a fatigué autant que moi. Et cependant tu vas, j'en suis sûre, te coucher à deux heures du matin.

Il sourit, tout en mettant sa *Mathis* en marche, et, après un dernier adieu, la jeune fille regagna la villa.

Avec joie, elle retrouva sa chambre, petite, mais claire et confortable. Un divan, une coiffeuse Louis XVI, une commode de même style, une très belle glace incrustée dans la boiserie, une table bureau, quelques rares bibelots, mais précieux et bien choisis, composaient l'appartement privé d'Elisabeth. La nuit était tombée, enveloppant d'ombre les jardins et le parc. Elisabeth s'assit sur la terrasse formée par le toit de la véranda. Etendue sur une chaise longue, les yeux au ciel, elle eût pu se croire à nouveau sur le pont du navire. Ce rappel la fit tressaillir. Elle revécut non pas la nuit d'épouvante, mais la journée qui l'avait précédée... Journée semblable aux autres, agrémentée, vers le soir, d'un concert symphonique. Elle revoit, au premier rang des musiciens, un violoniste, assis non loin d'elle, mais tout entier absorbé par la musique. La mélancolie profonde de son regard, son air indifférent et comme lointain, frappèrent Elisabeth, en qui sa profession a développé les dons naturels d'observation... Et, dans la nuit, elle a eu l'intuition que ce dédain de la mort, ce sang-froid en face du plus atroce péril ne venaient pas seulement d'un rare courage, mais aussi d'un détachement absolu de la vie. Et Elisabeth, surprise elle-même de sa réflexion, murmure : « Où est-il, ce malheureux? »

III

Il est à Paris, il est seul et il souffre... Tout le fait souffrir : ses brûlures à peine guéries qui lui interdisent de demander son gagne-pain à son cher violon, l'hôtel misérable où il est descendu, dans le quartier de la Glacière, le souci lancinant du lendemain... Lui aussi, il regarde le ciel, un beau ciel de juin, tout scintillant d'étoiles, mais c'est pour échapper à la vue de la rue sale et mal famée, des maisons lépreuses, de toute cette misère qui l'écoeure jusqu'à la nausée. Seul... Ah! comme il est seul, et comme sa solitude lui semble, ce soir, plus atroce encore. Mais, dans un sursaut d'orgueil, il se raidit. Sa pensée ne veut pas pénétrer dans le domaine qu'il lui interdit. « Je suis seul, murmure-t-il, mais libre. » Libre! Il sait de quel prix il a payé sa liberté. Il peut porter bien haut la tête. Pour en avoir le droit, il a sacrifié jusqu'à son dernier centime. Il a tout abandonné avec le même calme méprisant qu'il a montré, plus tard, sur le pont du navire en feu. Ce n'est ni la pauvreté ni la menace de la mort qui ont fait saigner ce cœur qui se croit invulnérable... Mais cela, Jacques Parceval ne l'avouera jamais. Il veut recommencer sa vie et faire abstraction du passé. Sa volonté, qui est de fer, est toute tendue vers ce but. Il n'en déviara pas jusqu'au jour où il s'apercevra que le passé ne meurt jamais tout à fait...

Si un trop bon dîner empêche le sommeil d'être calme et réparateur, il est à croire que, cette nuit-là, Jacques dormira très bien, car un unique sandwich a juste apaisé les exigences de son robuste appétit.

Lentement, le jeune homme quitte la fenêtre et revient à regret dans la mansarde misérable qui lui sert de chambre. Le lit de fer est propre, ce qui est déjà quelque chose; mais la table, où les divers locataires de la chambre ont laissé leur marque, la chaise boiteuse, la cuvette et le broc d'émail bosselé, le miroir terni, composent un ensemble rebutant.

Assis sur son lit, le jeune homme compte les quelques

billets qui lui restent. Il n'a aucune situation... Par miracle, son portefeuille, le jour du naufrage, se trouvait dans le veston qu'il portait sur lui, mais toute sa garde-robe, épave des jours heureux, est au fond de l'eau. Il n'a que cet unique costume, acheté à Marseille pour remplacer l'autre brûlé par l'incendie et abîmé par l'eau de mer, pour se présenter et demander du travail.

— Que faire? Où aller? murmura-t-il en s'étendant sur son lit pour mieux réfléchir. Mes mains sont encore très sensibles... Ah! ne connaître personne... Si, je connais bien quelques personnes, mais je ne veux pas qu'elles soient au courant de ma présence ici... Pourtant, je ne peux pas mourir de faim.

Il réfléchit un instant et un pli se creusa entre ses sourcils noirs et épais.

— Une idée, dit-il presque tout haut. Si j'allais trouver Hary? Il me connaît, et c'était un brave homme, autrefois...

Cette idée lui rendit un peu de courage; il éteignit la lumière et il finit par s'endormir, harassé de fatigue.

Hary, concessionnaire, avenue des Ternes, des automobiles *Mathis*, était un homme important et surtout très convaincu de son importance. Au demeurant, un fort brave homme, n'oubliant, chose rare, ni un service rendu ni une injure reçue. Il ignorait à la fois l'ingratitude et le pardon. Dès neuf heures, au moment où le rideau de fer du magasin se levait, on voyait apparaître la *Mathis* du patron, et le patron lui-même en descendait, courtaud, bedonnant, jovial, mais ayant l'œil à tout et commandant, sans réplique, vendeurs, mécanos et dactylos.

Ce matin-là, Charles Hary venait d'accompagner à la porte un client avec lequel il avait traité une excellente affaire, et son humeur s'en ressentait. Il vit entrer un homme jeune, aux épaules larges, ce qui le faisait paraître moins grand qu'il ne l'était en réalité, et dont le visage, à première vue, lui fut totalement inconnu.

Hary attendit que l'inconnu parlât. Client? Quémandeur? Le flair du commerçant le fit pencher vers la seconde hypothèse.

— M. Hary? dit l'inconnu.

— Lui-même.

Le jeune homme dit quelques mots, puis un nom, et le visage jovial du garagiste exprima la plus intense surprise.

— Vous! s'écria-t-il.

— Doucement, je vous en prie. J'ai à vous parler en particulier, et il l'entraîna vers le bureau vitré, aménagé dans un angle du magasin.

La conversation fut longue; mais, en prenant congé du jeune homme, Hary lui serra la main.

— Comptez sur moi, Parceval. Vous avez bien fait de venir me trouver. Je n'oublie pas ce que je vous dois.

Le jeune homme protesta :

— Oh! si peu, moins que rien...

Mais Hary secoua la tête.

— Pour vous, à l'époque, c'était peu de chose; mais, pour moi, c'était énorme. Revenez ce soir, à sept heures, quand tout le monde sera parti. Nous irons dîner ensemble, et je vous dirai ce que j'aurai décidé.

En traversant la place des Ternes, Jacques se sentit tout joyeux. Enfin, il sortirait de cette affreuse impasse, il pourrait manger à sa faim. Son sourire devint amer. Manger à sa faim... Comme il aurait ri, un an auparavant, si on lui avait dit qu'un jour il en serait réduit à de telles préoccupations. Il tressaillit, car une auto l'avait frôlé, et le conducteur, au passage, lui décocha un mot plus que vif. Jacques regarda l'auto en connaisseur. C'était une *Chrysler*, allongée et nerveuse comme une bête de race. Sa dernière auto était une *Chrysler*. Il l'aimait, comme l'Arabe aime le cheval favori qui obéit à ses moindres désirs. Où était-elle, son auto, sa chère auto, avec laquelle il avait fait de si vertigineuses randonnées? Mais il secoua la tête, comme la veille à la fenêtre de sa chambre misérable. Arrière le passé, et vive l'avenir!

... Grande fut la surprise de Georges Bellac, directeur commercial et bras droit de Charles Hary, en voyant, le lendemain, dans le magasin de l'avenue des Ternes, un jeune homme inconnu qui lui fut, au premier abord, sympathique et qui paraissait installé là à demeure. L'inconnu regardait Georges, et Georges le regardait. Cette situation eût pu durer longtemps, sans l'arrivée du concessionnaire. Le gros homme se frotta les mains.

— Mon cher Bellac, dit-il, je suis heureux de vous présenter un ancien ami à moi, retrouvé inopinément : M. Parceval, qui, désormais, sera second vendeur et avec lequel, je le souhaite, vous vous entendrez très bien... Parceval, je vous présente mon bras droit, M. Bellac, qui, depuis deux ans, travaille avec moi.

Ayant achevé cette solennelle présentation, et jugeant qu'il en avait assez dit pour cette fois, il entra dans son

bureau. De nature, Georges était fort sociable. Il s'entendait très mal avec le premier vendeur, de caractère sournois et jaloux, et la physionomie franche et distinguée du nouveau venu lui fut tout de suite sympathique. L'après-midi, à propos d'une vieille voiture qu'Hary, pour conclure une vente, avait dû reprendre, il se rendit compte que Parceval était vraiment un connaisseur. Le soir, en quittant l'avenue des Ternes, Georges, qui possédait personnellement une *Mathis*, dit à son collègue :

— Voulez-vous que je vous conduise chez vous ?

— Non, merci, j'ai des courses à faire, répondit précipitamment Jacques.

En réalité, il ne se souciait pas d'étaler sa misère et de montrer à Bellac la misérable mansarde où il vivait.

« Dans quelque temps, songea-t-il, je pourrai peut-être quitter cet horrible hôtel, mais en attendant, patience. »

Un peu dépité, Georges lui dit au revoir et s'éloigna.

Les jours suivants, les deux jeunes gens firent plus ample connaissance, et leur sympathie première ne fit qu'accroître. Mais le nouveau venu se montra, sur sa vie passée, ses antécédents, sa famille et son pays d'origine, d'une discrétion extrême. Tant de réticences étonnèrent son ami qui en fit un soir la réflexion à Charles Hary.

— Mon cher Bellac, répondit celui-ci, je connais Parceval. C'est un jeune homme d'excellente famille qui a eu de grands revers de fortune et de gros ennuis dont il n'aime pas à parler. Mais vous pouvez être rassuré. Son honorabilité est parfaite et son silence ne cache rien de déshonorant.

Tranquillisé, Georges, qui n'était pas curieux et respectait la liberté des autres, à condition qu'ils respectent la sienne, s'abstint de poser à son nouvel ami des questions où celui-ci eût pu voir de l'indiscrétion.



— Ma chère petite, dit M^{me} Arsenne, au moment où la femme de chambre posait le dessert sur la table, il ne faudra pas oublier, demain, le thé de la tante Hernandez. Elisabeth fronça les sourcils.

— Demain ? Oh ! grand'mère, j'ai tant de travail en retard. Mon voyage et mon naufrage n'ont pas avancé mes affaires.

Le doux visage de bonne-maman s'assombrit.

— Ta tante tient beaucoup à te voir. Elle est venue

l'autre jour, et je lui ai promis que tu ferais une apparition à sa réception.

— Pensez donc, dit Elisabeth en pelant une pêche, elle pourra présenter à ses invités une rescapée du *Georges-Philippa*. Quelle aubaine! Je comprends qu'elle tienne à ma présence.

— Elisabeth, tu n'es pas gentille pour ta tante, répondit l'aïeule d'un ton de reproche.

La jeune fille se leva et embrassa M^{me} Arsenne.

— Allons, chère bonne-maman, ne prenez pas cet air désolé. J'irai demain chez tante Hernandez et je serai fort aimable.

Fidèle à sa promesse, le samedi Elisabeth ne vint pas déjeuner à Maisons-Laffitte. Elle préférait travailler pour être libre, le soir. Le cabinet de M^e Arsenne, rue de Courcelles, se composait d'une petite entrée et de deux pièces claires et gaies dont l'une servait de salle d'attente et l'autre de bureau. Celui-ci, meublé dans le style moderne, net et sobre, n'était orné que d'un seul tableau, mais fort beau. Là, au milieu de ses papiers, de ses notes, Elisabeth vraiment se sentait heureuse. Elle aimait sa profession, et les succès qu'elle y remportait ne la laissaient pas insensible. Sa vie indépendante et laborieuse lui plaisait, et surtout aucun des jeunes hommes qu'elle connaissait ne lui avait donné la moindre envie de sacrifier à son profit cette précieuse liberté.

A regret, la jeune fille ferma le dossier qu'elle étudiait et ouvrit la porte d'un petit placard, formant cabinet de toilette. Elle donna un coup de brosse à ses cheveux largement ondes et massés sur la nuque en un chignon bas qui seyait à son profil régulier. Elle échangea sa robe de crêpe de Chine marine contre une autre plus élégante, en crêpe georgette, d'un bleu moins sombre, posa sur ses cheveux un grand chapeau de picot bleu cravaté de rose et se regarda en souriant.

— Allons, bonne-maman serait contente : tante Hernandez ne rougira pas de moi.

M^{me} Hernandez, nièce de M^{me} Arsenne et veuve d'un riche propriétaire des environs de Pau, passait à Paris six mois de l'année. Son séjour touchait à sa fin, et elle donnait sa dernière réception de la saison. Dans son grand appartement de l'avenue Hoche régnait une grande animation. M^{me} Hernandez détestait l'« impression du vide » et, en vertu de ce principe, elle invitait plus de gens que normalement son appartement pouvait

en recevoir. Le résultat était qu'au lieu de ressentir une impression de vide les invités étouffaient. Mais le buffet était abondant et délicat, des ventilateurs invisibles et bien placés assuraient une fraîcheur nécessaire et la maîtresse de maison était l'amabilité en personne. Toutes ces qualités diverses assuraient un vif succès aux réunions de M^{me} Hernandez.

Elisabeth eut beaucoup de peine à se frayer un passage pour arriver jusqu'au fauteuil où présidait sa tante. Présider est bien le mot. Très grande et très forte, Isabelle Hernandez adoptait un fauteuil Louis XIII d'où sa taille imposante lui permettait de surveiller la foule des invités... Elle accueillit sa nièce avec transport.

— Que tu es gentille d'être venue, malgré tous tes travaux... et ton horreur des réceptions. Si, si, j'ai raison, ne proteste pas... Laisse-moi te présenter à quelques amis que tu ne connais pas.

De bonne grâce, la jeune fille se laissa emmener de groupe en groupe, et partout, importante et ravie, tante Isabelle disait :

— Ma nièce, M^{lle} Arsenne, avocate au barreau de Paris, une rescapée du *Georges-Philippard*.

Malicieuse, Elisabeth écoutait sans mot dire. Comme elle avait percé à jour le snobisme, d'ailleurs innocent, de sa tante! Mais la patience a des limites. Si décidée qu'elle fût à faire plaisir à sa tante et, par contre-coup, à sa grand'mère, la jeune fille, après avoir répondu, pour la dixième fois, à des questions plus ou moins oiseuses sur son naufrage, profita d'un remous pour s'esquiver et se mit à la recherche de sa cousine, Lily Hernandez. Au milieu d'un groupe de jeunes gens et de jeunes filles, Lily, une belle et fraîche jeune fille de vingt-cinq ans, riait et plaisantait. Elisabeth aimait beaucoup sa cousine, sa cadette de quelques années.

— Bonjour, Lily, dit-elle.

— Toi? Elisabeth. Oh! la bonne surprise!

De joie, Lily faillit laisser choir l'assiette de petits fours qu'elle tenait à la main. Pour sa cousine Elisabeth, la jeune fille ressentait une affection profonde et admirative. Du reste, Lily possédait la plus agréable nature que l'on pût rêver. Un sourire charmant transfigurait son visage irrégulier et sans beauté, et le regard de ses yeux bruns était empreint d'une extrême bonté.

— Vous paraissez bien gais, dans votre petit coin, dit

en riant Elisabeth. Pouvez-vous me faire une place parmi vous?

L'avocate serra la main de la plupart des jeunes gens et des jeunes filles qu'elle connaissait déjà, mais s'inclina légèrement devant une inconnue. Jeune fille ou jeune femme? A première vue, Elisabeth n'aurait pu le dire. La nouvelle venue paraissait fort jeune, vingt à vingt-deux ans. Ses cheveux, savamment décolorés, plaqués en ondes cuivrées et bouclés à leur extrémité, étaient non pas couverts, mais ornés d'une minuscule toque de paille noire. Son costume, à la dernière mode, sortant de chez un grand couturier, moulait une taille mince jusqu'à l'exagération. Un collier de perles, petites, mais d'un orient très pur, faisait ressortir la blancheur du cou.

L'inconnue répondit en souriant au salut d'Elisabeth et regarda Lily d'un air interrogateur. La jeune fille présenta :

— M^{me} de Laherta. Ma cousine, M^{lle} Arsenne...

Le sourire de la jeune femme plut à Elisabeth. Elle lui tendit la main sans se douter qu'à cette minute même elle venait de croiser son destin... Rien ne l'avertit que cet instant influerait sur toute sa vie, que la main fine et délicate qui serrait la sienne lui montrerait le dur chemin du devoir.

— Lily m'a souvent parlé de vous, Mademoiselle, dit M^{me} de Laherta, et je désirais vivement vous connaître.

— Vous n'êtes pas seule, intervint Lily, et je vois Denise qui nous regarde d'un air suppliant.

Elisabeth se retourna.

— Ma sœur, Denise de Laherta, dit la jeune femme.

La similitude de nom intrigua l'avocate, mais elle n'eut pas le temps d'y réfléchir. Une voix murmura près d'elle :

— Lily a raison, Mademoiselle. C'est même exprès pour vous que je suis venue.

Elisabeth connaissait les formules mondaines et savait ce qu'en vaut l'aune. Elle fut surprise par l'intensité et l'intelligence extraordinaire du regard fixé sur elle. En même temps, ces deux grands yeux noirs lui causaient un malaise. Ils paraissaient comme brûlés par une flamme intérieure. Ils constituaient, du reste, la seule beauté de ce visage aux traits trop accusés. De taille moyenne, malgré une robe savamment coupée, Denise de Laherta ne pouvait dissimuler une épaule beaucoup plus haute que l'autre, irréparable et trop visible disgrâce. « Entre

les deux sœurs, quelle différence! » songea Elisabeth, tout en répondant aimablement.

Elle ajouta en riant :

— Si vous n'êtes venue que pour moi, Mademoiselle, permettez-moi de vous dire que ce n'est guère flatteur pour le reste de la société.

Denise haussa les épaules.

— Le monde m'ignore, je le lui rends bien... Lily peut vous dire que jamais je ne viens à une réunion.

— Et vous avez grand tort, dit gentiment Lily qui continuait à passer son assiette de petits fours.

Elle s'éloigna, et les jeunes filles restèrent seules, isolées au milieu de la cohue des invités. Un peu lasse, Elisabeth s'appuya contre une crédence Empire qui garnissait l'angle du petit salon.

— Vous êtes l'ennemie des réunions mondaines? interrogea-t-elle, intéressée par ce caractère qu'elle devinait original.

— Ennemie par nécessité. Voyez-vous, je ne suis pas une invitée bien décorative, et mon infirmité afflige les personnes sensibles. Par égard pour elles, je m'abstiens.

Elle riait en disant cela; mais, dans son rire, Elisabeth distingua comme une fêlure. Son détachement n'était pas sincère. Le regard de Denise de Laherta chercha sa jeune sœur, fort occupée à plaisanter au milieu d'un groupe d'admirateurs.

— Servir de repoussoir n'est jamais agréable, ajouta-t-elle d'un ton plus bas.

Malgré elle, dans la glace qui lui faisait face, M^{lle} Arsenne contempla sa haute silhouette élancée. « Pauvre fille! » songea-t-elle. Puis elle reprit plus haut avec douceur :

— Je crois, Mademoiselle, que vous exagérez l'importance de votre légère infirmité et que vous privez vos amis du plaisir d'une conversation que je devine exempte de banalité...

Denise secoua la tête.

— Oh! je n'exagère rien. Moi-même, j'étais si habituée à mes épaules sans grâce que je n'y pensais plus. Heureusement, ma chère mère m'a fait comprendre toute l'étendue de ma disgrâce par sa répugnance à m'emmener avec elle... J'ai compris et j'ai agi en conséquence.

Cette fois, Denise ne chercha pas à dissimuler son amertume sous une feinte gaieté.

Elisabeth n'eut pas le temps de lui répondre. Lily re-

venait vers elle, précédant une dame fort élégante, encore belle malgré la cinquantaine dépassée, et dont Elisabeth devina le nom rien qu'à sa ressemblance avec la sœur de Denise. Tout en répondant de son mieux aux amabilités de M^{me} de Laherta, Elisabeth ne pouvait songer sans indignation à tout ce que la dernière phrase de Denise révélait, chez sa mère, de monstrueux égoïsme. Sans grande conviction et par pure politesse, l'avocate promit à M^{me} de Laherta d'aller la voir. Ces étrangères ne lui plaisaient qu'à demi. Denise l'intéressait, mais quelle rancœur on devinait chez elle... Quant à la mère, elle lui était franchement antipathique. Sur la jeune femme, Elisabeth réserva son jugement.

Comme elle le dit, le soir, à sa grand'mère, une fois revenue dans la calme villa de Maisons-Laffitte :

— Il est difficile de la juger en si peu de temps. Elle me fait l'effet d'une jolie poupée, comme il y en a tant. Mais je puis fort bien me tromper. Du reste, je ne suis pas destinée à revoir souvent ces dames.

Grand'mère passa à un autre sujet. Privée par son infirmité de toute vie mondaine, elle s'intéressait aux amies de sa petite-fille et, en général, à tout ce qui touchait l'enfant chérie.

IV

Tante Isabelle s'agita sur son fauteuil, signe d'une grande impatience, car, d'ordinaire, en raison de sa taille imposante et de la chaleur, M^{me} Hernandez ménageait ses mouvements.

— Elisabeth, tu es ridicule, dit-elle, et ta grand'mère a raison. Il faut venir nous voir aux Sables-d'Olonne, cette année comme les précédentes.

Elisabeth, vêtue de blanc, se balançait dans un rocking-chair et paraissait peu convaincue par les arguments de sa tante.

— Je viens d'abandonner grand'mère pendant les six mois de mon voyage en Indochine et je ne veux pas la laisser encore un mois toute seule. Nous sommes si bien, toutes deux, dans notre villa.

— Tu nous ferais tant plaisir, intervint Lily. Je comprends bien tes raisons. Mais ne viens que quinze jours!

Bonne-maman intervint. Elle avait, au fond, un caractère très ferme, dissimulé sous tant de bonté que nul ne songeait à s'en apercevoir.

— Ecoute, ma petite fille, tu me contraries fort en refusant l'invitation de ta tante et en ne me quittant pas quelques jours... Je ne suis pas malade, et Mariette m'est très dévouée. Allons, ne laisse pas partir ta tante et ta cousine sans leur faire une promesse.

— Puisque vous me renvoyez, bonne-maman, répondit la jeune fille en riant, j'irai passer dix jours aux Sables, mais pas un jour de plus... Quand pourrez-vous me recevoir, ma tante?

M^{me} Hernandez, d'un vaste sac en maroquin nègre, sortit un calepin de même teinte.

— Je vais te le dire... J'ai inscrit la date de l'arrivée de Germaine. Quand elle sera là, avec mon gendre et sa troupe d'enfants, il ne faudra plus songer à recevoir mes amis. La villa sera comble. Peux-tu venir vers le vingt juillet?

— C'est entendu, et ne croyez pas que j'aie eu, pour résister à votre offre aimable, d'autres raisons que l'ennui d'abandonner grand'mère.

Les dames Hernandez, venues pour passer la journée dans le calme verdoyant de Maisons-Laffitte, restèrent pour le dîner. Au moment où les quatre femmes se mettaient à table, dans la véranda, où la fraîcheur du soir pénétrait par toutes les vitres ouvertes, le klaxon d'une auto retentit.

— Ce doit être Georges! s'écria Lily, toute joyeuse, car ce grand garçon intelligent et fantaisiste l'amusait.

C'était lui, en effet, tête nue comme toujours, qui s'avancait d'un pas tranquille, son auto délaissée, tout comme s'il eût eu l'éternité devant lui. Georges arrivait invariablement en retard. Invariablement il avait une excuse péremptoire à présenter: un client ennuyeux, une panne, un encombrement, etc., son imagination n'étant jamais à court.

— Eh bien! mon cher enfant, que t'est-il arrivé aujourd'hui? demanda M^{me} Arsenne avec une pointe de malice.

— Oh! bonne-maman, si vous vous moquez de moi, je n'oserai plus rien dire. Et pourtant, aujourd'hui, vraiment ce n'est pas de ma faute...

La présence de Georges apporta cette animation et cette gaieté qui manquent toujours un peu à une réunion de femmes seules. Lily et Elisabeth, très sportives, s'intéressaient aux autos et elles accablèrent Georges de questions.

— Tu sais, dit M^{lle} Arsenne, je n'ai pas encore vu la nouvelle 8 C. V., et ce n'est pas la peine d'avoir un cousin qui vous rebat sans cesse les oreilles avec les mérites de son incomparable marque...

Piqué au vif, Georges riposta. La discussion dura quelques minutes, et Elisabeth conclut en disant :

— Eh bien ! avant de partir pour Les Sables, j'irai voir ta merveille. Es-tu libre jeudi ? Oui ? Alors, je passerai avenue des Ternes dans la matinée, si cela ne te dérange pas.

— Moi ? J'en serai ravi. Il y a longtemps que tu n'as pas daigné venir me voir. Et je te convertirai si bien que tu changeras ta vieille *Renault*, vraiment démodée pour une jeune fille comme toi, contre la jolie petite *Mathis* qu'Hary vient de recevoir.

Elisabeth promit, et ainsi, sans le savoir, tout doucement, elle s'en allait vers son destin...

Georges prévint Hary de la visite de sa cousine. Ce matin-là, le ciel de Paris n'était guère un ciel d'été. Il était gris, maussade, comme aux tristes jours de mars. Dans le vaste hall du magasin tout blanc, les autos luisaient, frottées, nickelées, fraîchement sorties des mains du peintre et du carrossier. On eût dit des coursiers dans l'attente de lointaines randonnées, prêts à se mettre en route pour l'imprévu et pour le rêve... Georges allait et venait, consultant du regard la pendule électrique placée dans un angle du magasin.

— Comme vous êtes nerveux, Bellac, lui dit en riant Parceval qui achevait ses comptes. Quel client important attendez-vous ? Espérez-vous une grosse commande ?

— J'attends tout simplement une de mes cousines, une sportive, s'il en fut, et connaissant les autos comme vous et moi. Il ne s'agit pas, je vous assure, de lui raconter des histoires comme aux trois quarts de nos clients... Tenez, justement, la voilà.

A travers la glace, les deux hommes aperçurent la silhouette élégante d'Elisabeth Arsenne. Vêtue d'un tailleur bleu marine de coupe stricte et sobre, un renard argenté passé sur ses épaules, elle incarnait bien le type de la

Parisienne simple et chic. Parceval tressaillit. « Où donc ai-je vu cette jeune fille? Où donc? »

L'avocate entra. Elle serra la main de Georges, répondit par un léger signe de tête au salut de Parceval et n'aurait pas davantage fait attention au jeune homme sans une remarque de son cousin.

— Laisse-moi, avant de te montrer les autos, te présenter mon collègue et ami, M. Parceval.

Elisabeth et Jacques se regardèrent. Ils restèrent un moment silencieux, chacun cherchant en sa mémoire où il avait pu rencontrer l'autre. Soudain, la jeune fille poussa un léger cri. Ces yeux noirs si résolus, cette large carrure... Oui, elle s'en souvenait, elle les avait remarqués au cours de la nuit tragique où le *Georges-Philippar* avait brûlé, en face d'Aden.

— Vous étiez bien, s'écria-t-elle, il y a un mois, sur le *Georges-Philippar*?

Lui n'eut qu'une exclamation :

— Vous?

— Oui, moi que vous avez arrachée à la mort. Oh! Georges! Que la Providence fait bien les choses. Voilà le sauveur inconnu que toutes nos recherches n'avaient pu nous faire retrouver.

Bellac, d'abord stupéfait, se montra aussi heureux que sa cousine.

— Ce Parceval! dit-il en riant. Je pensais bien que c'était un brave garçon. Je ne pensais pas qu'il fût aussi un héros.

— De grâce, n'exagérez pas. J'ai fait mon simple devoir.

Et, à part lui, il songea qu'en cette nuit il eût fait volontiers le sacrifice d'une vie qui lui était à charge. Elisabeth, toute joyeuse, ne pensait plus à regarder la belle 8 C. V. en l'honneur de laquelle elle était venue. Georges, excellent garçon, partageait sa joie sans arrière-pensée. Peut-être, s'il eût connu l'avenir, sa joie s'en serait-elle trouvée atténuée. Mais, pour l'instant, aucune ombre ne ternissait le contentement des trois jeunes gens.

— Puisque je vous ai retrouvé, Monsieur, il faut que je présente à ma chère grand'mère l'homme courageux qui lui a conservé sa petite-fille, et pour lequel, chaque soir, elle ne cesse de prier, dit Elisabeth. Pouvez-vous venir dîner ce soir, si cela ne gêne pas votre famille?

— Ma famille? Mademoiselle, je suis seul et libre comme on l'est rarement. Nul ne tient à moi, je ne tiens à personne. Je suis donc libre de vous suivre ce soir.

Une certaine âpreté dans le ton surprit la jeune fille; mais déjà Parceval souriait, redevenait l'homme du monde qu'il était incontestablement.

Le soir, bonne-maman, avertie par sa petite-fille, reçut avec effusion le jeune homme que lui amenait Georges. Jacques s'inclina avec respect sur les doigts menus de l'aïeule. Sous la mantille de soie noire qui couvrait toujours ses cheveux, tant de bonté et de douceur irradiaient du doux visage et des grands yeux noirs, un peu ternis par les larmes et par l'âge, que Jacques sentit qu'en présence de M^{me} Arsenne nul ne pouvait, sans honte, se savoir coupable d'une pensée ou d'une action mauvaises.

Pour le sauveur de « notre Elisabeth », Mariette se surpassa, et les plats fins succédèrent aux plats fins. Pendant le repas, la conversation, après avoir abordé les sujets d'ordre général, glissa vers des sujets plus particuliers. Jacques, pour la première fois devant Georges, fit allusion à ses origines. Il dit qu'il était né en Algérie, mais que, depuis longtemps, il était orphelin. Dans ses déclarations, ses hôtes sentirent maintes réticences, mais, par discrétion, ils n'insistèrent pas. Lui-même sentit bien que son silence risquait d'étonner et de mettre en défiance. Et il ajouta, avec beaucoup de franchise :

— Un krach financier m'a complètement ruiné, il y a un an... C'est dans cette circonstance que j'ai pu mesurer la profondeur des affections humaines... J'ai tout quitté et j'ai rompu toutes les amarres...

Sa voix sombra un instant sur ces derniers mots, et, au lieu du doux visage de M^{me} Arsenne, en face de lui, une jeune silhouette se profila. Mais déjà il reprenait :

— Par chance, je trouvai un emploi à bord du *Georges-Philippa* comme musicien. Voyager : voilà le vrai remède contre les déceptions. Je fis un excellent voyage à l'aller. Au retour, vous savez ce qui advint... La chance me favorise, puisque ce brave Hary m'a pris chez lui.

— Et c'est une bonne action qui lui rapporte, intervint Georges qui se rappelait la réponse de Charles Hary : « Parceval a eu de grands malheurs, mais son honnabilité est parfaite. »

Quand les deux jeunes gens partirent, M^{me} Arsenne leur fit promettre de revenir la voir pendant l'absence d'Elisabeth qui partait le samedi suivant.

— Mais je sais bien que la société d'une vieille femme

comme moi n'est pas distrayante, dit-elle avec son doux sourire.

Georges et Jacques protestèrent, et Jacques songea que, si son enfance orpheline avait eu, pour l'éclairer, ce tendre et indulgent sourire d'aïeule, toute sa vie, peut-être, en eût été transformée.

Elisabeth partit deux jours plus tard, comme elle l'avait promis. Elle quitta Maisons-Laffitte en auto, le matin, et le soir, à l'heure du dîner, elle arrivait devant la villa des Flots, villa bien nommée pour une fois, car elle possédait une vue directe sur la mer et n'était séparée de l'immense plage en arc de cercle des Sables-d'Olonne que par la largeur du Remblai. Lily fut la première à venir au-devant de l'arrivante. Dans sa robe blanche, son visage et ses bras, cuivrés par le soleil, paraissaient encore plus hâlés. La joie la transfigurait. Elle embrassa tendrement sa cousine et l'aida à rentrer son auto dans le garage, situé sous l'escalier extérieur de la villa. Puis, bras dessus, bras dessous, les jeunes filles montèrent les degrés.

— Portez la valise de Mademoiselle dans la chambre rose, ordonna M^{lle} Hernandez à la femme de chambre.

— La rose? questionna Elisabeth. Je me serais bien contentée de la petite bleue.

Lily prit un air gêné.

— Nous l'avons donnée à Denise de Laherta pour qu'elle soit plus près de sa mère et de sa sœur.

M^{lle} Arsenne connaissait la manie hospitalière de sa tante qui ne pouvait vivre qu'entourée de parents et d'amis. Les dames de Laherta ne lui étaient pas particulièrement sympathiques, et la pensée de vivre ces dix jours dans leur intimité ne lui plut qu'à demi. Mais, par égard pour Lily, elle se contenta de dire :

— Je comprends, mais je suis trop bien partagée cette année.

La chambre rose, en effet, était une belle pièce d'angle, située au-dessus du salon et ayant vue sur la mer, grâce à une immense baie. Le mobilier, banal et sans valeur, comme il sied au bord de la mer, dans une villa habitée deux mois par an et battue le reste de l'année par le vent du large et les embruns, était clair et gai. Une crotte rose, à larges dessins, composait les rideaux, le dessus de lit et les fauteuils et rendait la pièce élégante et confortable. Lily s'assit dans un fauteuil, tandis que sa cousine rangeait dans l'armoire ses robes et son linge.

— Tu excuseras maman, mais elle est sortie avec ses invitées pour leur faire visiter Les Sables. Je suis surprise qu'elles ne soient pas encore rentrées...

— Il y a longtemps que vous connaissez ces dames? demanda Elisabeth qui savait que tante Isabelle se liait « intimement » avec les premières venues et qu'une fois le caprice passé elle les négligeait totalement et ne s'en souvenait même plus.

— Maman les a connues cet hiver, à Pau. Les dames de Laherta sont d'origine basque; mais je crois qu'elles ont voyagé partout. M^{me} de Laherta est veuve depuis longtemps.

— Et sa fille, cette ravissante jeune femme, est-ce une veuve, elle aussi?

Lily eut une moue perplexe.

— Nos amies sont très réservées sur ce sujet. Je sais que Michèle a été abandonnée par son mari voici plus d'un an. Ce devait être un triste sire pour délaisser une femme si charmante, et jamais Michèle n'en parle. J'ignore même comment il s'appelait, car, par horreur sans doute d'un nom qui lui rappelle de mauvais souvenirs, elle a repris son nom de jeune fille. C'est tout ce que je sais...

Elisabeth, avec toute l'expérience de sa profession, pensa que les choses n'étaient peut-être pas aussi simples que le pensait Lily; mais l'histoire des dames de Laherta l'intéressait peu, et elle changea de conversation.

Tante Isabelle, qui aimait sincèrement sa nièce, l'accabla de marques de tendresse. Par chance, Michèle, Denise et leur mère étaient les seuls hôtes de la villa des Flots. Denise anima le dîner par ses saillies et ses observations spirituelles, mais, en général, peu bienveillantes. Comme on dit vulgairement, M^{lle} de Laherta « emportait le morceau ». Michèle, coiffée et vêtue à ravir, restait silencieuse, et Elisabeth se demandait si les beaux yeux énigmatiques défendaient le jardin clos de cette âme ou si, au contraire, ils ne voilaient que le vide. Michèle était-elle autre chose qu'une ravissante poupée?

Le lendemain, Denise frappa à la porte de sa mère. Bien qu'il fût neuf heures, celle-ci reposait encore. Sans façon, la jeune fille ouvrit la fenêtre et poussa les volets. La lumière entra à flots. Un rayon de soleil se posa sur son lit. M^{me} de Laherta ouvrit les yeux et les referma, éblouie. Bien qu'ayant atteint la cinquantaine, la mère de Denise n'était pas sans beauté, et, cette beauté, elle

l'entretenait soigneusement; elle y songeait même si souvent qu'il lui arrivait de ne plus avoir le temps de songer à ses filles qui, elles aussi, auraient eu besoin de toute son attention. La lutte contre les ans l'occupait tout entière.

— Mon Dieu, ma pauvre fille, que tu es brusque! soupira-t-elle. Tu ne respectes rien, pas même le repos de ta mère.

— Trop de sommeil, à un certain âge, est nuisible et dispose à l'embonpoint, répliqua Denise sans se troubler. De plus, j'ai rendez-vous à neuf heures et demie avec Lily, et je veux être exacte.

Tout en soupirant, M^{me} de Laherta enfila une liseuse rose pâle garnie de larges dentelles.

— Allons, je t'écoute.

Denise s'assit au pied du lit. D'une enveloppe qu'elle tenait à la main, elle sortit une liasse de billets de banque.

— Hier, j'ai reçu un mandat de notre homme d'affaires, et, ce matin, de bonne heure, j'ai fait mes comptes... Je ne saurai trop vous engager, ma chère mère, à ne pas vous commander, chaque mois, un trousseau complet chez Mirande. La note a fait une brèche dans nos ressources, et j'ai dû, pour la combler, prélever un peu sur ce mois-ci. Je vous remets donc une somme moins importante que d'ordinaire.

M^{me} de Laherta rougit. Le ton sarcastique de sa fille l'avait blessée au vif.

— Il est dur, pour une mère, d'avoir des comptes à rendre à sa fille, et je suis bien bonne...

— Oh! cessez d'être bonne et occupez-vous de vos affaires, je n'y vois pas d'inconvénient, répliqua Denise. Si j'agis ainsi, c'est pour vous délivrer de tout souci et pour nous éviter l'ennui de nous trouver un jour sans un sou vaillant.

Le regard que la mère lança à l'impertinente manquait de tendresse. Il y a des vérités qui ne sont pas agréables à entendre. La porte, en s'ouvrant, lui évita la peine de répondre. Michèle parut en kimono de soie vert pâle, fraîche et ravissante.

— Ah! viens m'embrasser, ma beauté, dit M^{me} de Laherta en appuyant sur les derniers mots.

Elle ne regarda pas Denise; mais celle-ci comprit la cruelle allusion, et ce fut à son tour de rougir.

— Ta sœur, continua M^{me} de Laherta, me rendra neu-

rasthénique avec ses comptes. Cependant, par une faveur dont nous ne saurions lui être assez reconnaissantes, elle consent ce mois-ci à nous donner de l'argent.

— J'allais te porter la part qui te revient, dit Denise. Mais je te ferai, Michèle, la même recommandation qu'à maman. Tu as beaucoup dépensé, le mois dernier.

Michèle eut un geste lassé.

— Je ferai attention. J'ai pris de sérieuses résolutions. Sois tranquille, Denise.

— C'est dans ton intérêt, ma chérie, répliqua la sœur aînée avec une douceur inattendue.

La jeune femme passa son bras autour du cou de l'infirmière.

— Tu es une bonne sœur, je le sais...

Et elle l'embrassa.

Cette caresse, qui eût dû faire plaisir à Denise, la fit au contraire tressaillir. Elle pâlit et se dégagna avec vivacité. Et, comme sa sœur la regardait avec surprise :

— Je ne suis pas habituée aux témoignages de tendresse, dit-elle pour s'excuser... Et maintenant que je vous ai fait mes désagréables commissions, je m'en vais... changer d'air.

Et elle sortit sans regarder sa mère.

V

La mer est calme, chose bien rare aux Sables-d'Olonne. La plage s'étale, immense, grâce à la marée basse. Mais, là-bas, vague après vague, la mer s'avance et gagne du terrain. En attendant, sur l'étendue du sable fin, les enfants se promènent, les uns sur des ânes, résignés à subir tous les caprices de leurs jeunes cavaliers, les autres dans de petites autos, car la plage des Sables est le paradis des enfants. Au ciel, pas un nuage. Le bleu intense du ciel se reflète dans la mer et la teinte d'azur. A chaque extrémité de la plage, au large, se balancent les deux barques des sauveteurs, prêts à repêcher les imprudents, car la mer est traîtresse et les lames sont rudes sur cette plage battue par le plein Océan.

Elisabeth nage. Elle se livre sans retenue à son sport favori. La mer est tiède, les vagues sont douces et mesurées... Pour se reposer, la jeune fille fait la « planche » et là, les yeux aux ciel, elle se laisse bercer par le flot qui monte. Elisabeth n'est pas une rêveuse. Elle est trop énergique, trop virile, même, pour cela. Mais, aujourd'hui, c'est son anniversaire; elle vient d'avoir trente ans. Elle est à l'âge du plein épanouissement physique et moral, mais aussi elle n'est plus à l'âge de la prime jeunesse. Elle le sait et elle sait aussi que cet anniversaire clôt toute une période de sa vie qui en sera peut-être la meilleure partie... Elle arrive à un tournant de sa vie, à l'âge où il faut choisir entre deux voies. Sa grand'mère voudrait tant, elle le sait, bercer, avant de mourir, d'arrière-petits-enfants. Jusqu'ici, Elisabeth n'a pas désiré se marier. Elle était libre, heureuse. Mais vieillir seule lui fait horreur. Et, comme elle est, sous ses dehors virils, une femme dans toute l'acception du mot, l'idée de ne jamais connaître les joies divines de la maternité la peine. Allons, cet hiver, il lui faudra choisir un compagnon pour le dur chemin de la vie... Elle connaît plusieurs de ses confrères qui ne demanderaient pas mieux que de quitter, pour un autre plus conforme à leur désir, le ton de camaraderie qu'elle leur a imposé. Les vagues bercent toujours Elisabeth, et, pour elle seule, à l'horizon, se profilent quatre silhouettes : Charles Denain, grand, fort, vaniteux, déjà « arrivé »; Paul de Brène, timide, effacé et délicat; Albert Chardon et Jean Martel et puis... Quelle est cette autre silhouette qui s'avance, tandis que celles de ses rivaux s'estompent? Elisabeth tressaille, éveillée d'un rêve. Elle vient de reconnaître le visage brun, les yeux dominateurs de celui qui l'a sauvée au péril de sa vie, là-bas, dans la mer Rouge. Elisabeth fronce le sourcil. Trop indépendante, elle se cabre et s'effraie devant l'emprise que cet étranger exerce sur elle. Car ce n'est pas la première fois qu'elle y songe. Mais elle secoue la tête et, pour se délivrer des idées importunes, elle se remet vigoureusement à nager. Elle est très loin de la plage, à un endroit où se hasardent seuls les hardis nageurs. Mais, cependant, elle n'est pas seule. Non loin d'elle, un baigneur, dont elle ne distingue que le bonnet de caoutchouc groseille, se dirige, lui aussi, vers la plage. Il est à peu près sur le même plan qu'Elisabeth. Pour s'amuser, la jeune fille essaie de le dépasser. L'inconnu a compris, lui aussi; il

entre dans le jeu et tous deux luttent à coups de brasses savantes. Il n'y a ni vainqueur ni vaincu. Aussi bons nageurs l'un que l'autre, l'avocate et l'inconnu atteignent en même temps le sable de la plage, et les deux intrépides nageurs se reconnaissent en riant. En face d'Elisabeth, ruisselante et ravie, se trouve Michèle de Laherta.

— Tous mes compliments! s'écrie M^{lle} Arsenne en s'enroulant dans son peignoir. Si j'avais deviné que vous étiez une nageuse de cette envergure, je vous aurais demandé plus tôt de m'accompagner.

— Je le ferai avec plaisir, répond Michèle en libérant ses cheveux bouclés de l'étreinte hermétique du bonnet de caoutchouc. Mais laissez-moi vous retourner le compliment. Vous nagez merveilleusement.

Côte à côte, les jeunes femmes remontent vers les cabines.

— Oh! dit Elisabeth, mon père m'a appris à nager tout enfant, et j'ai toujours aimé ce sport où mon père était maître. A Paris, toutes les semaines, je vais à Molitor pour ne pas perdre mon entraînement.

— Moi, dit Michèle lentement, comme si elle parlait pour elle-même, c'est mon mari qui a été mon professeur... J'avais très peur au début, mais il a tenu bon... Quand il voulait une chose, il la voulait bien...

Elle a un rire bref qui se casse dans sa gorge comme un sanglot. Elisabeth la regarde avec curiosité. C'est la première fois qu'elle fait allusion à son mari. Mais les yeux de Michèle sont baissés, et l'avocate ne peut en voir l'expression. Du reste, très vite, comme si elle regrettait cet instant d'abandon, la jeune femme change de sujet.

— Irez-vous au casino, ce soir?

— Hum! je ne vous promets rien. Je préférerais une promenade sur la plage. La nuit, au clair de lune, la mer est de toute beauté.

— Vous êtes tout à fait romantique. Je vous enverrai Denise. Moi, j'aime le bruit, le mouvement, les lumières... J'en ai besoin, ajoute-t-elle, du même ton bas et hésitant qu'elle a pris pour parler de son mari. Ah! voici nos cabines, je vous quitte. Dans un instant, je serai prête.

Elisabeth a fini par céder aux instances de Lily et par l'accompagner au Casino, ainsi que Michèle et Denise. M^{me} de Laherta reste au logis, chose bien étonnante, car elle aime le bruit et le mouvement, au moins autant que sa fille cadette. Tout de suite, les jeunes filles sont fort entourées. Michèle et Lily, à peine arrivées, se

mettent à danser. Elisabeth se laisse entraîner pour un tango, mais elle revient vite auprès de Denise que son infirmité condamne au rôle de spectatrice.

— Comme il fait chaud, ici, dit-elle. Voulez-vous venir sur la terrasse? Au moins, nous verrons la mer.

Denise se lève, et toutes deux vont s'accouder sur la balustrade. Elisabeth a raison. La lueur argentée de la lune, reflétée dans la mer, la transforme en un mouvant miroir. Le bruit régulier des vagues, qui viennent se briser sur le sable, rompt le silence de la plage. Les accents discordants du jazz forment un contraste presque choquant. Les deux jeunes filles, sensibles à la beauté du spectacle, ne parlent pas.

— Dire, murmura lentement Denise, que là, tout près de ce casino, dans cet endroit de la plage, autrefois désert, sont tombées les victimes de la Révolution. Les générations passent, et tout est oublié...

Elisabeth, très intéressée, la regarde. Les yeux de Denise, fixés au loin, semblent réellement voir les scènes qu'elle évoque.

— Oui, continue-t-elle, c'est ici que fut fusillée l'intrépide amazone chouanne, la belle Adélaïde de La Rochefoucauld. Ces vagues, qui tous les soirs reviennent battre la grève, ont vu son agonie.

— L'histoire vous intéresse? questionna M^{lle} Arsenne.

— Passionnément... Il faut bien s'intéresser à quelque chose. Le passé fait oublier le présent. Et puis on s'aperçoit que l'on n'est pas tout seul à lutter et à souffrir.

Le grondement de la mer étouffa le bruit du jazz, et Elisabeth devina plus qu'elle n'entendit les derniers mots. A cet instant, Denise lui fut presque sympathique. Elle devina en elle une nature ardente, passionnée, qui avait dû souffrir atrocement de sa disgrâce physique. Accoudée sur la balustrade, Denise continua :

— Je possède ma licence d'histoire. Quels bons moments ne lui dois-je pas, à cette chère licence! Le travail, c'est le salut. Elisabeth, comme je vous envie d'avoir su vous créer une situation indépendante.

— Mais, Denise, aimant l'étude comme vous l'aimez, pourquoi n'avez-vous pas continué?

Un rire bref lui répondit.

— Voyez-vous, la belle étudiante bossue était trop sûre de recueillir sarcasmes et moqueries pour se lancer dans l'arène. Non, je n'ai pas eu ce courage.

— Vous vous exagérez beaucoup votre disgrâce, dit

fermement l'avocate. Vous y pensez sans cesse, et cette idée fixe vous fait du mal. Je vous assure, je ne vis avec vous que depuis quelques jours et je ne remarque même plus la dissymétrie de vos épaules. Ah! Denise, pensez un peu moins à vous et vous serez sauvée.

La jeune fille se retourna, et la lumière du casino éclaira son visage, ses yeux sombres et révoltés, le pli amer de ses lèvres... Un couple se détachait en pleine lumière sur le seuil d'une des grandes baies... Michèle et son danseur... Presque malgré elle, Elisabeth poursuivit son idée :

— Songez un peu à votre sœur, si jeune et si malheureuse...

— Malheureuse!...

Ce cri surprit M^{lle} Arsenne.

— Oui, malheureuse, reprit-elle. Etre jeune et avoir une vie brisée comme la sienne...

Le rire de Denise, ce rire qui est si désagréable à entendre, retentit de nouveau.

— Michèle n'a jamais été aussi heureuse. Mon beau-frère était autoritaire et dur; ma sœur, au contraire, est comme délivrée...

— Croyez-vous? murmure Elisabeth, presque pour elle seule, en pensant à la scène du matin et au ton avec lequel Michèle avait parlé de son mari.

Les mains de Denise se crispèrent sur la balustrade; elle se rapprocha, et M^{lle} Arsenne vit briller tout près d'elle les yeux fiévreux de la jeune fille.

— Michèle vous a fait des confidences?

— Oh! une simple remarque. C'est grâce à lui, paraît-il, qu'elle est devenue une excellente nageuse. Voilà tout.

Denise respira profondément.

— C'est tout?

Elle détourna la tête, car le regard scrutateur d'Elisabeth la gênait.

— Oui, c'est tout. Mais il suffit parfois de bien peu de chose, d'un mot, d'un regard, d'une intonation, pour trahir les pensées que l'on dérobe le plus soigneusement... Et, dans le ton de Michèle, j'ai senti passer un poignant regret.

De nouveau, le visage de Denise était dans l'ombre, et l'avocate ne put voir la pâleur qui l'envahit soudain ni l'expression presque tragique de son regard. Mais, à sa respiration précipitée, elle devina son trouble. Elle comprit qu'elle frôlait un mystère, le mystère de l'âme tour-

mentée de Denise. Mais elle était trop discrète pour interroger. Et elle feignit de n'avoir rien remarqué... Plus tard, M^{lle} Arsenne devait se souvenir de cette soirée et de l'étrange attitude de M^{lle} de Laherta. Mais, à cet instant, elle ne songeait qu'à jouir de la beauté de la nuit et du spectacle toujours renouvelé et toujours immuable de la mer et des flots...

**

Elisabeth a en horreur les pyjamas de plage, dont les larges pantalons, seyants pour les femmes grandes et minces, donnent aux autres l'allure de pigeons pattus. Cependant, en l'honneur de Michèle, elle réforme son jugement. Etendue sur le sable doré, à l'entrée de la tente qui les protège du soleil, elle regarde la jeune femme, et son plaisir est semblable à celui que lui procurerait une belle statue ou une œuvre d'art.

La minceur extrême de Michèle s'accommode fort bien du pyjama de tussor, avivé par la veste écarlate sans manches. Elisabeth est tout en blanc et Denise, trop intelligente pour arborer une tenue excentrique, est sévèrement vêtue d'une jupe marine et d'une blouse blanche. Dans le fond de la tente, M^{me} Hernandez et M^{me} de Laherta sont assises sur des transatlantiques. M^{me} Hernandez, un tricot à la main, occupe ses doigts. Sa langue, toujours active, souffre mort et passion, car ni sa compagne ni les trois jeunes femmes, engourdies par la chaleur, bercées par le bruit des vagues, ne sont disposées à lui donner la réplique. Sur le sable, près de la tente, s'allongent soudain trois ombres de grandeurs inégales.

— Lily! s'exclame la tante d'Elisabeth, du ton où elle dirait : « Je suis sauvée! »

Le visage ouvert de Lily reflète un bonheur qui le transfigure et lui confère une sorte de beauté. Sa cousine la regarde avec une malice attendrie. La cause de tant de joie n'est pas loin. Henry Hardibert, ami d'enfance de Lily et jeune ingénieur plein d'avenir, est auprès d'elle, et il suffit de regarder les deux jeunes gens pour deviner qu'entre eux il existe plus qu'une simple amitié. Leur compagnon est Anglais, et point n'est besoin, pour le deviner, de l'entendre parler. Sa race est inscrite sur ce visage au teint rosé, aux cheveux d'un blond roux, au regard clair, et sur cette carrure sportive. Le groupe, sans façon, s'assoit sur le sable. Lord Elliot,

très tranquillement, s'installe auprès de Michèle. Sur son visage, encore un peu enfantin, se lit une admiration sincère. Michèle et le jeune Anglais se sont connus cet hiver à Paris, et M^{lle} Arsenne, qu'amuse la comédie humaine, pense que ce n'est pas le seul effet du hasard qui a réuni, aux Sables-d'Olonne, la jeune femme et son admirateur. Michèle a gardé sa pose nonchalante. Elle appuie sur son coude sa tête impeccablement ondulée. Mais dans ses yeux brille une lueur qu'Elisabeth ne lui a jamais vue. Ce n'est plus la très jeune femme encore un peu puérile, c'est la femme tout court, coquette, désireuse d'exercer son pouvoir de séduction et de mesurer sa puissance. Mais, seul, Celui qui connaît les détours des pensées et du cœur peut savoir si, à cette soif de conquête, à cette coquetterie effrénée, ne se mêle pas une arrière-pensée de vengeance contre celui qui n'a pas su ou pas voulu garder tant de jeunesse et de beauté...

L'âme toute simple de lord Harry Elliot n'en cherche pas si long. Il est heureux et contemple sans gêne aucune le charmant visage voilé par la capeline légère, dont les bords, au moindre mouvement, battent comme des ailes. Les yeux de M^{lle} Arsenne quittent le visage de Michèle et, par une involontaire association d'idées, se reportent sur celui de Denise. Les paupières, frangées d'épais cils noirs, sont baissées, mais, l'espace d'un éclair, elles se relèvent, et, dans les prunelles qui fixent le jeune couple, se mêlent à la fois l'envie et la satisfaction.

— Maman, dit Michèle en s'adressant à sa mère qui, jusqu'à présent, a joué les « quantités négligeables », lord Elliot nous propose, puisque notre séjour aux Sables touche à sa fin, une excursion sur son yacht. Nous descendrons en suivant la côte jusqu'à Saint-Jean-de-Luz. Ce sera charmant, qu'en pensez-vous ?

— Je pense, en effet, que c'est une excellente idée, répond M^{me} de Laherta avec un empressement qu'Elisabeth juge déplacé.

Que veut donc cette mère ? Elle ne peut pas ignorer le sentiment qu'inspire au jeune Anglais sa fille cadette... Et cette fille est mariée... M^{lle} Arsenne, croyante convaincue, n'admet pas le divorce, mais elle connaît la vie et elle sait que bien des êtres, au gré de leurs passions, choisissent dans les lois humaines celles qui leur conviennent le mieux, sans se soucier des lois divines. Mais un dégoût lui vient et l'indignation monte en elle devant la lâcheté de cette mère qui, loin de protéger sa fille

contre elle-même, la pousse hors du droit chemin. Cette jolie Michèle qui lui est si sympathique le devient un peu moins. Elisabeth est intransigeante; son âme droite, un peu rigide, n'admet pas de compromissions. Mais cet âme altière a ignoré les orages des passions. Un jour viendra où elle comprendra et où son cœur meurtri, mais victorieux, lui fera excuser les faiblesses d'autrui.

VI

Bonne-maman a commandé un succulent dîner dont Georges lui fait mille compliments. Et l'aimable vieille dame répond en souriant :

— Mes chers enfants, vous avez tant de mérite à venir tenir compagnie à une vieille personne comme moi qu'il faut bien vous en récompenser.

— Oh! Madame, si je ne vous connaissais déjà un peu, je dirais que vous nous dites cela par coquetterie, pour que nous vous affirmions le contraire. Votre accueil si maternel est pour nous le meilleur attrait, dit Jacques.

— Que ce garçon s'exprime donc bien! dit Georges, tout en savourant le poulet chasseur... Mais, bonne-maman, il a raison : venir ici est pour nous un repos et une joie.

Le regard un peu voilé de M^{me} Arsenne va de son neveu, dont elle connaît la solitude morale, au sauveur de sa petite-fille, à ce Jacques Parceval, dont elle sait si peu de chose, mais dont elle devine la souffrance cachée. Lui, qui ne parle jamais de lui-même, ne lui a-t-il pas dit, un soir, alors que Georges les avait quittés pour aller régler la T. S. F. :

— Ah! Madame, depuis que je vous connais, je commence à croire à la bonté. Que ne vous ai-je connue plus tôt! Mais, autour de moi, je n'ai vu que des femmes méchantes, coquettes ou perfides. Vous, Madame, vous ne me croyez pas. Vous jugez tout le monde d'après vous-même.

Et la douce voix de M^{me} Arsenne a répondu :

— On n'est jamais trop bon. Jamais on ne se repent

de trop de bonté et d'indulgence, tandis que, si souvent, on regrette d'avoir jugé avec rigueur et d'avoir repoussé des cœurs qui ne demandaient qu'un peu de bonté pour s'épanouir...

Seul, un profond soupir répond à M^{me} Arsenne. Puis la voix de Jacques murmure, une voix adoucie, changée :
— Près de vous seule, Madame, j'ai retrouvé la paix...

L'aïeule ne demande rien. Elle devine une grande souffrance et cela lui suffit. Et, comme elle s'intéresse à l'homme qui lui a conservé son plus cher trésor, le soir, dans ses prières ferventes, elle n'oublie pas son nom.

Elisabeth est revenue, gaie, bien portante et plus belle que jamais. Sa présence n'a pas changé les habitudes des deux jeunes gens. Georges et Jacques, une fois par semaine, viennent à Maisons-Laffitte. Dans l'atmosphère de cette vie simple, mais raffinée, Jacques retrouve les habitudes d'antan. Il oublie les restaurants de dixième ordre où il prend ses repas, le bruit des assiettes, les odeurs de graisse, de vins, les rires bruyants, les tables gluantes et tachées. Il se retrouve dans son milieu et, un instant, il peut croire qu'il a rêvé et qu'au lieu de la triste mansarde de la Glacière il va retrouver sa luxueuse chambre meublée par Rulhmann. Charles Hary s'est montré suffisamment généreux à son égard. Mais, avant tout, il a fallu renouveler sa garde-robe engloutie avec le *Georges-Philippar*. Il ne veut pas que l'on devine sa misère profonde, et nul, en le voyant bien habillé et d'une élégance raffinée, ne se douterait qu'il dort dans un taudis; nul, pas même son ami, ce Georges Bellac, auquel l'unit maintenant une sincère amitié. Le mois prochain, peut-être pourra-t-il enfin se loger plus convenablement. Ainsi songe-t-il dans le métro qui l'emmène dans son lointain quartier.

Avant de monter l'escalier poussiéreux qui conduit à sa chambre, il s'arrête chez la fruitière, tout près de l'hôtel, et il achète un citron. Sa gorge lui fait mal, il ressent une brûlure qui n'est encore que gênante, et il a confiance dans les vertus du citron. Mais il est fatigué. Il se déshabille en hâte sans même allumer l'électricité.

Les lumières de la rue lui suffisent et dissimulent les laideurs de sa chambre. La nuit, vingt fois il s'éveille : une auto qui passe, un ivrogne qui divague, une discus-

sion à la sortie du bar du rez-de-chaussée, et le voilà sorti de sa torpeur, la tête lourde, le corps trempé de sueur. Le lendemain, il se sent brisé, plus fatigué que la veille. Mais sa volonté de fer lui donne la force de se lever.

— Vous n'êtes pas bien, lui dit Georges, en voyant son visage défait et ses yeux fiévreux.

— Oui, je crois que j'ai une angine, mais cela passera vite.

— C'est très fatigant, et vous devriez rester au lit quelques jours.

Jacques ne répond pas et il frissonne à la seule pensée d'être malade pendant quelques jours dans sa chambre de la Glacière.

Le soir, tremblant de fièvre, pour la première fois, il est heureux de retrouver le lit de fer si dur, mais où il pourra reposer ses membres courbaturés. Au petit jour, en dépit de toute son énergie, il lui est impossible de se lever. Les meubles de la chambre dansent autour de lui une sarabande effrénée et sa gorge le brûle. Il retombe sur son lit en gémissant, vaincu par le mal, et des larmes jaillissent de ses yeux, arrachées à sa faiblesse.

Avenue des Ternes, Charles Hary s'inquiétait.

— Parceval n'est pas là, je me demande ce qui a bien pu lui arriver, dit-il en arrêtant la lettre qu'il dictait à sa secrétaire.

— Moi, cela ne m'étonne pas, répondit Georges qui rentrait. Hier, il souffrait d'une angine.

— « Il nous est impossible, continue Hary qui avait repris sa lettre, de vous reprendre votre *B 2* pour plus de quatre mille francs... » Bellac, je n'ai pas le temps d'aller voir ce garçon auquel je m'intéresse. Et cependant, de le savoir malade, seul et abandonné, me désole.

— Eh bien ! donnez-moi son adresse, et je vous remplacerai.

Hary lui lance un regard reconnaissant.

— Vous êtes un brave garçon. C'est à l'hôtel du Poitou, rue de la Providence.

Une demi-heure plus tard, l'auto de Georges s'arrête devant l'adresse indiquée. En voyant l'entrée de l'hôtel, Georges comprend pourquoi son ami n'a jamais voulu qu'il l'accompagne chez lui. Il le comprend encore mieux en montant l'escalier et en pénétrant dans la misérable mansarde. Quoi, ce Jacques qui lui paraît si semblable à lui comme éducation, comme habitudes et comme affi-

nités vit là... L'odeur de graisse rance et de gros vin rouge, qui semble le parfum même de l'hôtel, lui monte à la gorge.

Au bruit de la porte qui s'ouvre, Jacques se soulève sur son lit.

— Vous, Bellac.

Il est si fatigué que la joie de retrouver un visage ami l'emporte sur l'humiliation de voir sa misère découverte.

Georges s'assoit au pied du lit, non sans avoir vérifié la solidité, sujette à caution, de l'unique chaise.

— Eh bien! camarade, vous ne me paraissez pas très fort?

Jacques veut parler, mais sa gorge douloureuse l'en empêche.

— Inutile de parler, je vois ce que c'est. Avant de m'occuper des autos, j'ai fait deux ans de médecine. Vous avez une forte angine et ici vous ne pouvez pas vous soigner.

Son regard circulaire inspecte la chambre, le mobilier branlant, le lit douteux, tout cet ensemble de misère; il regarde l'homme étendu là et il voit en même temps le pont d'un navire en feu et une jeune fille dont le peignoir flambe et que ce même homme, au péril de sa vie, sauve d'une mort affreuse... Sa décision est prise, il se lève.

— Parceval, mon cher, vous n'allez pas discuter. Je vous enlève. Vous viendrez chez moi. Vous ne pouvez pas guérir dans cette ignoble chambre... Où est votre valise? Je fais vos bagages, je règle l'hôtelière, et en route. Hary voulait vous mettre dans une clinique, mais c'est inutile, et chez moi vous serez très bien.

Hary n'a jamais eu cette intention, mais Georges met son nom en avant pour rassurer la délicatesse de son ami et prévenir toute protestation. Mais Jacques est trop faible pour discuter et, tout au fond de lui-même, tout en se reprochant sa lâcheté, il se sent heureux d'échapper à cette vie misérable pour laquelle il n'est point fait.

Le cousin d'Elisabeth occupe, rue de Courcelles, un tout petit appartement, assez proche du cabinet d'avocate de M^{lle} Arsenne. Une femme de ménage et, au besoin, la concierge assurent le service. Avec l'aide de cette dernière, le jeune homme installe son ami dans sa chambre, se réservant le divan de la pièce voisine. Et, quand Jacques, épuisé de fatigue, se couche dans les draps blancs et fins et que ses yeux se portent sur les murs

tapissés de clair, sur les meubles modernes et d'un goût parfait, sur les bibelots, peu nombreux, mais bien choisis, une délicieuse impression de bien-être l'envahit.

— Vous vous sentez déjà mieux, n'est-ce pas? demande Georges en se penchant sur lui.

Les yeux noirs de Parceval, que la maladie fait briller, se voilent.

— Bellac, mon ami, je ne l'oublierai jamais, ce que vous venez de faire.

Georges, d'un geste de la main, rejeta en arrière ses longs cheveux.

— Dirait-on pas que je vous ai tiré du fond de la Seine? dit-il en plaisantant... Et maintenant je vais sortir pour vous acheter quelques remèdes. Je reviendrai bientôt.

En sortant, il recommanda son malade aux bons soins de la concierge, non sans avoir stimulé son zèle par quelques arguments monnayés, et, après avoir passé chez le pharmacien, il alla sonner chez sa cousine.

Un client venait de sortir et le jeune homme n'attendit pas. Assise devant son bureau surchargé de dossiers, M^{lle} Arsenne écrivait. Sur la table, une gerbe d'œillets et de roses féminisait le sévère bureau.

— Toi, Georges! s'exclama Elisabeth. Quel que soit le motif qui t'amène, tu es le bienvenu!

Georges s'assit, étira ses longues jambes et raconta en détail tout ce qui s'était passé depuis sa visite à la Glacière.

— Tu es un brave cœur! s'écria sa cousine, et, dans un élan, elle lui tendit la main.

Daddy long legs la serra dans les siennes, un peu surpris, malgré tout, de l'air radieux d'Elisabeth et d'une effusion qui ne lui était pas habituelle.

— Ce n'est pas tout, Elisabeth, je viens te demander ton aide.

— Tout ce que tu voudras, mon ami.

— Vois-tu, reprit Georges, et dans sa voix vibra une émotion sincère, j'ai eu le cœur serré en découvrant la misère de ce malheureux Parceval. Je savais bien qu'il avait perdu toute sa fortune, mais là j'ai réalisé la profondeur de sa chute. Et voici ce que j'ai pensé. Tu sais que mon appartement ne me plaît pas et que je m'ennuie tout seul. Je voudrais louer un appartement avec une pièce en plus et j'offrirais à Parceval de venir habiter avec moi. Il me donnerait un loyer modeste, suffisant

pour son ombrageuse fierté, et il échapperait à l'horreur des hôtels de dernière catégorie. Qu'en penses-tu?

Pendant tout le discours de son cousin, la jeune fille, pour mieux l'écouter, avait baissé les yeux. Elle se sentait heureuse à l'idée que son sauveur, dont elle appréciait l'éducation parfaite et l'esprit cultivé, retrouverait enfin le genre de vie auquel, de toute évidence, il avait été habitué. En même temps, elle découvrait quels trésors de bonté et de délicatesse cachaient les dehors sceptiques et sans façon de son cousin Georges. Elle releva la tête.

— Je pense que ton idée est excellente. Je ne te répéterai pas ce que je t'ai déjà dit, que tu es un brave garçon...

— Bon pour le prix Montyon... Continue, je te prie.

— Mais je me demande en quoi je puis t'aider.

— Oh! très simplement. En m'aidant à chercher un appartement et ensuite à l'installer. Je n'entends pas grand'chose à tout cela et je n'ai pas le temps non plus. J'ai confiance dans ton goût, ton savoir-faire...

— Ce sera avec le plus grand plaisir, Georges. Et, dès ce soir, je vais me mettre en campagne. Maintenant, je suis ravie de te voir, mais j'ai un travail pressé à terminer.

— Et je n'ai plus qu'à disparaître, continua Georges en se levant. C'est ce que je fais, ô ma trop sérieuse cousine.

Elisabeth ne fit pas attention au ton sur lequel étaient prononcés ces derniers mots. Elle n'y vit qu'une taquinerie, elle ne sentit pas le regret percer sous l'ironie. Elle sourit et, dès que le jeune homme fut sorti, elle se remit au travail.

Grâce à un énergique badigeonnage de la gorge malade et à un gargarisme non moins énergique, Jacques Parceval se trouva mieux. Il assura même à son ami que, se sentant déjà mieux, il était disposé à passer une excellente nuit. Georges le quitta, en laissant entr'ouverte la porte de communication pour entendre le malade si celui-ci l'appelait. Jacques, en assurant qu'il allait dormir, s'était un peu vanté. Après quelques heures d'un lourd sommeil, le jeune homme fut pris de fièvre, et Georges, dont le sommeil était fort léger, l'entendit se tourner et se retourner sur sa couche. Un moment, croyant que son ami l'appelait, il se dressa sur son lit, prêt à répondre.

Mais Parceval dormait et, dans son sommeil agité, ce n'était pas le nom de Georges qui revenait sur ses lèvres. Et le cousin d'Elisabeth l'entendit appeler :

— Line, ma petite Line...

« Oh! songea-t-il en appuyant de nouveau sa tête sur l'oreiller, Line, voilà donc le nom de la belle inconnue qui me paraît avoir laissé un souvenir si amer à ce pauvre Parceval. Ah! les femmes... »

Il poussa un profond soupir, en pensant à sa cousine, toujours gaie, charmante, affectueuse et cependant si lointaine.

VII

Elisabeth a tenu sa promesse, et même au-delà. Suivant le vœu de Georges, elle a découvert, rue Alfred-de-Vigny, tout près du magasin de Charles Hary, un charmant entresol, composé de trois pièces, d'une salle de bain et d'une cuisine, le tout assez clair, assez grand et d'un prix avantageux. Mais les papiers sont abîmés, les peintures salies.

— Qu'à cela ne tienne, dit Georges, nous ferons cela nous-mêmes, avec ton aide, Elisabeth.

Et, deux samedis de suite, leurs vêtements protégés par une blouse, les trois jeunes gens se sont mis au travail. M^{lle} Arzanne a choisi les papiers de ton clair pour les chambres, d'un modernisme original pour le studio.

En ce moment, ils travaillent... Georges, tout en haut d'une échelle, pose le papier que Parceval lui tend après l'avoir coupé. Dans la pièce voisine, Elisabeth, un pinceau à la main, rajeunit les peintures.

— Voilà qui est fini! s'écrie Georges en bondissant au bas de l'échelle. Parceval, votre chambre sera superbe.

Le jeune homme sourit, non sans mélancolie. Il a fallu toute la délicatesse de Bellac, toute la persuasion d'Elisabeth, pour lui faire accepter l'avantageuse proposition de Georges.

— Elisabeth, laisse tes peintures, nous allons goûter.

— Attends un instant, répond en riant la jeune fille, il faut que je me lave les mains.

Et elle montre ses belles mains toutes maculées de peinture.

Sur une caisse renversée, Georges a dressé le couvert : trois verres et un carafon de porto en fin cristal, tout étonnés de se trouver sur un piédestal aussi grossier, et des gâteaux, péché mignon d'Elisabeth, sur le carton du pâtissier.

— Nous allons pouvoir déménager bientôt, dit Georges en mettant à mal un énorme baba. Comme c'est ennuyeux ! Je n'entends rien à ce genre d'opération.

— Tu t'y entends même si peu que j'ai à te proposer ceci, répliqua Elisabeth. Mettez tous deux dans des valises vos effets strictement personnels, et je viendrai, la veille, faire les emballages et, le lendemain, je vous arrangerai tout...

— Vraiment, tu es un ange ! s'écrie le jeune homme.

— Je suis trop heureuse de te rendre ce service, mon cher *Daddy long legs*.

Elisabeth s'adresse à son cousin, mais son regard va chercher, malgré elle, un autre regard, comme si elle voulait dire : « C'est pour vous que je le fais. » Mais Parceval ne voit rien, il est absorbé, parti bien loin, vers le jardin secret de ses souvenirs où nul n'a pénétré... Un autre a vu pour lui... C'est Georges. Il ressent une étrange impression de malaise, et soudain toute sa gaieté s'évanouit. Cependant, en voyant sa cousine toujours enjouée, aussi naturelle, Georges finit par se dire : « Je divague. »

Une fois l'installation faite, bien des détails manquent dans ce ménage de célibataires, et la complaisante M^{lle} Arsenne se charge des achats supplémentaires. Elle fait ces courses avec une joie, une allégresse qui la surprennent elle-même. Dans l'autobus qui l'emporte vers les *Galleries Lafayette*, elle essaie d'analyser son état d'âme : « Le temps est si beau, l'air si lumineux... Et ces deux pauvres garçons sont si abandonnés, si désespérés... » Mais, avec soin, elle se trompe elle-même, elle ne veut pas s'avouer qu'elle est heureuse de ces achats, de ces courses qui ramènent sans cesse sa pensée vers un seul être : Jacques Parceval. Jusqu'alors, Elisabeth a si peu songé à l'amour que cette fille de trente ans, si remarquablement intelligente, est plus inexpérimentée, plus naïve qu'une pensionnaire. S'il n'en était pas ainsi, elle sentirait que cette joie, ce besoin de ramener toutes choses à une seule et unique personne est un terrible in-

dice et qu'elle se laisse glisser sur le chemin fleuri... où les épines se dissimulent sous les roses. Mais Elisabeth s'abuse. Elle se croit maîtresse de son cœur alors qu'il ne lui appartient déjà plus, maîtresse de son destin alors qu'elle court, en aveugle, vers la plus cruelle désillusion.

Ses pensées l'absorbent si bien qu'elle n'entend pas une voix surprise l'interpeller et qu'elle tressaille en sentant une main se poser sur son bras.

— Denise! s'exclame Elisabeth en reconnaissant l'ainée des Laherta. Que faites-vous ici?

— Eh! ce que beaucoup de gens font à Paris... Nous nous distrayons. Ma mère a loué, près du Bois, boulevard Flandrin, un appartement meublé, répond Denise en prenant place à côté de M^{lle} Arsenne. Ma mère et Michèle, en ce moment, courent d'un couturier à l'autre. Moi, comme la toilette ne m'inquiète guère, et pour cause, je circule, je visite les musées, je suis les conférences.

Le bruit d'un autobus en marche ne favorise pas les conversations, et l'avocate est heureuse d'arriver à l'arrêt des *Galleries Lafayette*.

— Je vous suis, dit Denise en sautant les marches derrière elle.

Sur le trottoir, à cinq heures, l'affluence est grande, et les jeunes filles se frayent avec peine un passage.

— Suivons le trottoir, demande Denise, car ma sœur doit venir me rejoindre en auto...

Et ses yeux vifs essayent, à travers la cohue des véhicules, de reconnaître celui de sa sœur.

— Ah! la voilà! dit-elle soudain.

Elisabeth se retourne. Une longue et silencieuse *Rolls* s'arrête au ras du trottoir. Le valet de pied, en casquette blanche, ouvre la portière. Michèle de Laherta, vêtue d'un tailleur marron, ondulée, poudrée, parfumée et jolie à ravir, en descend après avoir adressé en anglais quelques mots à un jeune homme assis au fond de la *Rolls*. Elisabeth, qui parle l'anglais comme le français, comprend l'adieu de Michèle : « Demain, au Bois. »

L'auto démarre très vite, mais M^{lle} Arsenne a eu le temps d'apercevoir lord Elliot, le jeune Anglais des Sables-d'Olonne. Le regard d'Elisabeth croise celui de Michèle dans lequel elle lut une bravade : « Que vous me jugiez bien ou mal, que m'importe! » semblaient dire les yeux bruns. « A votre aise, imprudente », répondirent les yeux noirs.

Denise n'a fait aucune objection, mais son visage

crispé surprend Elisabeth. Les remous de la foule, en obligeant les jeunes femmes à se surveiller pour ne pas se perdre de vue, les dispensent de parler. Un quart d'heure plus tard, réunies au salon de thé autour d'une table garnie d'appétissantes pâtisseries et de tasses de chocolat, elles se sentent moins gênées.

— Vous avez appris les fiançailles de Lily Hernandez ? demande Elisabeth.

— Oui, répond Michèle, mais elles n'ont surpris personne. Encore une pauvre innocente qui croit au bonheur, achève-t-elle d'un ton amer.

— Henry Ardibert est un charmant homme, loyal et bon, dit l'avocate, saisie d'un soudain désir de contradiction.

— Et égoïste comme tous ses semblables, pourriez-vous ajouter ; mais Lily est de la race de celles qui acceptent le joug les yeux fermés et se laissent annihiler sans même s'en apercevoir.

Cette fois, c'est Denise qui est intervenue, et dans son regard passe une lueur haineuse comme si ses paroles, au lieu de viser l'unique Henry Ardibert, essayaient d'atteindre un invisible ennemi.

« Comme elle haïssait son beau-frère, songe Elisabeth qui devine l'arrière-pensée de M^{lle} de Laherta. Dans ce ménage, elle n'a pas dû jouer un rôle de conciliation. »

Avant de quitter M^{lle} Arsenne, Denise lui demande :

— Elisabeth, je serais heureuse de connaître votre grand'mère. Croyez-vous que ma visite ne l'importunerait pas ?

— Au contraire... Bonne-maman, qui mène une vie forcément solitaire, est ravie de recevoir des visites, et elle aime tant la jeunesse !

— Oh ! mais, riposte Denise, je ne suis jeune que sur mon état civil. Mon âme a au moins quatre-vingts ans...

Elisabeth songe que cette boutade contient une grande part de vérité. Il y a plus de jeunesse de cœur, plus de fraîcheur dans les yeux si purs et si doux de bonne-maman que dans le regard sombre et révolté de Denise de Laherta. De tout temps, toute sa vie, grand'mère a rafraîchi son âme fatiguée et meurtrie à la source de toute résignation, mais la pauvre Denise ignore cette fontaine de vie et elle vit en perpétuelle révolte contre le Ciel et la terre.

— A jeudi, c'est entendu : tel est l'adieu d'Elisabeth à ses amies.

Puis elle consulte son bracelet-montre : « Allons, j'ai le temps d'aller voir Lily, notre radieuse fiancée. »

Avenue Hoche, la femme de chambre ouvrit la porte avec un air consterné qui surprit Elisabeth, et, en pénétrant dans le petit salon de sa tante, elle s'aperçut que la consternation ancillaire était devenue de la fureur concentrée chez la maîtresse. M^{me} Hernandez était seule et elle brodait rageusement, assise près de la baie vitrée voilée de tulle à pois. M^{lle} Arsenne s'approcha de sa tante qu'elle aimait et ne craignait nullement et l'embrassa.

— Lily n'est pas ici? demanda-t-elle avec l'intuition que ce nom allait provoquer une explosion.

M^{me} Hernandez lui donna raison.

— Lily est dans sa chambre, dit-elle avec colère. Elle réfléchit à ce que je lui ai dit, je le souhaite du moins, ou bien elle s'entête dans sa résistance absurde..., absurde, répéta-t-elle en accentuant le mot.

— Ma chère tante, ce que vous me dites me surprend. Lily est la plus docile des filles, et je ne vous comprends pas, dit paisiblement Elisabeth, qui savait que les colères de sa tante avaient la durée d'un feu de paille.

— Obéissante? Quelle ironie!... Mais, vois-tu, je suis si furieuse que je ne saurais t'expliquer. Va voir ta cousine, toi qui es une fille sensée et raisonnable, et tu ne lui donneras que de bons conseils.

Elisabeth se leva et, après avoir suivi un long corridor qui desservait tout l'appartement, frappa à la porte de Lily.

— Entrez, répondit une voix calme.

M^{lle} Hernandez, assise près de son bureau, écrivait des adresses sur les enveloppes disposées en pile auprès d'elle. Sur son visage, Elisabeth lut une résolution inébranlable. Elle embrassa sa cousine avec plus de tendresse encore que de coutume.

— Explique-moi ce qui se passe, dit Elisabeth en entraînant la jeune fille vers le divan bas, recouvert de toile de Jouy, qui lui servait de lit.

— Tu as dû voir maman, dit Lily de ce même ton calme si surprenant pour qui avait vu l'agitation maternelle... Cette pauvre maman, si bonne, a, je crois, oublié sa jeunesse... Elle veut prendre contre la vie de telles assurances qu'elle finit presque par commettre une vilaine action. Figure-toi, Elisabeth, qu'Henry est venu m'annoncer, avant-hier, une triste nouvelle. L'usine de

câbles électriques, où il occupait une belle situation, vient de fermer ses portes. Voici donc Henry sans situation à une époque où il est si difficile d'en trouver. Comme il n'a aucune fortune, il a accepté, en attendant, une situation très modeste qui suffit à le faire vivre. Mais comme il est loyal, il venait me rendre ma parole, estimant qu'il ne pouvait m'offrir une situation aussi diminuée. Maman l'approuvait pleinement : « Ce n'est qu'une attente, Lily, il faut être raisonnable... » Raisonnable... Qu'est-ce que la raison vient faire là, je te prie ?

Lily se leva. Tout son calme l'avait abandonnée, et ses yeux brillaient de fièvre.

— Alors j'ai dit à Henry : « Je suis votre fiancée, mais je considère mon sort lié au vôtre comme si nous étions mariés. Si, moi, j'avais perdu ma fortune, m'abandonneriez-vous ? Vous ne répondez pas, j'étais sûre de votre cœur. Eh bien ! moi, je ne veux pas vous laisser lutter seul. Avec votre situation et ma dot, nous vivrons plus modestement que nous le pensions, mais qu'importe !... Nous serons deux pour attendre des jours meilleurs. » Henry était ébranlé, mais maman résistait : « Tu n'as aucune idée de la vie, disait-elle. Tu n'as été privée de rien, habituée à satisfaire tous tes caprices. Pourquoi ne pas attendre... mettons six mois ? »

« Je n'ai rien voulu entendre. « Henry, ai-je dit, si vous « m'aimez, il en sera comme je l'ai décidé. La fête de nos « fiançailles sera célébrée jeudi comme il était convenu. » « Maman, ai-je ajouté, soyez assez bonne pour nous laisser seuls », car je voyais que je n'avais pas encore vaincu la fierté d'Henry. Et maman, subjuguée par mon audace, a obéi... Elisabeth, j'ai fini par remporter la victoire... « Vous ne regretterez rien vraiment, m'a-t-il dit, même « si nos débuts sont encore plus pénibles que je ne le crains ? » Et je lui ai dit que non, que ce serait une joie pour moi de travailler avec lui..., et il m'a crue... Vois-tu, Elisabeth, tu ne peux peut-être pas me comprendre, mais je suis heureuse de cette épreuve qui nous a montré toute la force et la profondeur de notre amour... Quand il m'a dit, d'une voix que l'émotion transformait : « Lily, « s'il est possible, je vous aime encore davantage », j'ai connu le bonheur dans toute sa plénitude. »

Elisabeth l'écoutait, les yeux baissés. Les paroles de sa cousine la bouleversaient et lui ouvraient les portes d'un paradis inconnu... Oui, c'était bien ainsi qu'elle comprenait l'amour. Avec quelle joie elle aussi se serait sacri-

fiée pour l'être aimé. Inquiète de son silence, Lily vint s'asseoir auprès d'elle.

— Tu ne me comprends pas, dit-elle un peu timidement.

M^{lle} Arsenne leva vers elle son beau regard résolu.

— Si, Lily, tu as bien agi. Plus tard, ce souvenir-là sera un des meilleurs de votre vie.

Et Lily, toute à son rêve, continuait :

— J'ai appris ce jour-là autre chose... Tu sais comme, depuis toujours, j'ai aimé Henry. Je l'admirais pour sa force et son intelligence, je me sentais humble devant lui, un peu comme l'esclave devant son maître... Eh bien ! Elisabeth, je me suis aperçue que mon idole n'était qu'un homme, un homme comme les autres, accessible aux faiblesses et au découragement... Et je ne l'en ai pas moins aimé... Quand il a mis, d'un geste las, sa tête sur mon épaule pour que je l'encourage à supporter les démarches, les attentes et les déceptions, il m'a semblé qu'il n'était plus le fiancé, le maître de qui j'attendais le soutien, mais qu'il était un peu comme le fils que Dieu me donnerait plus tard et qui viendra chercher près de moi la consolation... Alors j'ai songé à cette pensée que j'ai lue jadis sans en comprendre le sens profond : « L'homme garde toute sa vie la nostalgie des bras qui l'ont porté et, aux heures troubles, d'instinct il y cherche un refuge. »

Jamais Lily n'avait parlé aussi longtemps. Elle s'arrêta, un peu confuse d'avoir exprimé ses pensées les plus intimes. Elle ne se doutait pas que ces paroles, pour Elisabeth, étaient une révélation. Non, celle-ci ne pouvait plus se le dissimuler. Cette pitié qui, si souvent, l'avait étreinte en présence de Jacques Parceval, malade, ruiné, abandonné, ce désir d'être pour lui l'amie bienfaitrice, la consolatrice, c'était donc cela, l'amour !... A nouveau, pour cacher son émotion, Elisabeth baissa les yeux. Elle, l'impassible, elle aimait ? Et qui donc ? Un inconnu, son sauveur, il est vrai, mais un homme dont elle ne savait rien...

Mais l'amour se rit de toutes les précautions. Aux plus sages comme aux autres il impose sa loi, et les cœurs les plus fiers, ceux qui se croient les plus forts, sont vaincus avant même de s'apercevoir qu'ils doivent lutter.

VIII

Anxieuse, M^{lle} Hernandez attendait que sa cousine lui répondit. Mais Elisabeth ne dit rien. Elle passa son bras autour du cou de Lily et l'embrassa. Et, à la chaleur et à la force du baiser, la jeune fille comprit que sa cousine était de tout cœur avec elle.

M^{me} Hernandez attendait Elisabeth au salon.

— Eh bien! dit-elle, d'un ton qui décelait son impatience, que t'a dit mon insupportable fille?

M^{lle} Arsenne resta debout près de la porte vitrée, et sa haute silhouette, vêtue de bleu sombre, se détachait sur le fond de soie claire des vitrages.

— Votre insupportable fille, repartit Elisabeth, m'a expliqué son cas et je l'approuve entièrement, ma chère tante... Et je suis sûre que, tout au fond de vous-même, vous lui donnez raison.

Tante Isabelle haussa les épaules.

— Toi aussi? Ah! non, la jeunesse perd le sens des réalités.

Mais son ton était déjà moins convaincu.

L'avocate rentra villa des Roses, non plus avec son calme habituel, mais dans un état de nervosité qui étonna bonne-maman.

— Tu rentres de bonne heure, dit-elle, et c'est tant mieux, car Georges vient de me téléphoner qu'il viendra nous voir après dîner avec M. Parceval.

Elisabeth tressaillit. Elle se sentait un réel besoin de calme, et l'annonce de la visite de Jacques, en ce jour où elle avait dû s'avouer la nature des sentiments qu'il lui inspirait, la bouleversait.

Bonne-maman regardait sa chère petite-fille, et son trouble ne lui échappa pas. « Georges? songea-t-elle. Non, ce n'est pas Georges, hélas! Serait-ce donc cet étranger, charmant, mais énigmatique? »

Sa visite à Lily Hernandez occupait tellement l'esprit d'Elisabeth qu'elle lui avait fait complètement oublier sa rencontre avec Denise. Elle n'en parla pas à sa grand-mère et elle y pensa encore moins quand Georges et

Jacques furent arrivés. A peine installé dans un des confortables sièges d'osier du jardin, Georges demanda :

— As-tu vu Lily? Il paraît que cette fille si obéissante s'est révoltée contre sa mère!

Elisabeth imprima un léger balancement au rocking-chair sur lequel elle était assise.

— Mais oui, dit-elle d'un ton aussi calme que possible.

Le son de sa propre voix, résonnant dans la nuit, lui parut bizarre, et elle s'en voulut de cette faiblesse.

— Alors tu serais bien aimable de me mettre au courant pour m'éviter des impairs.

— C'est très simple.

Et, en quelques mots, elle résuma son entretien avec Lily. Dans l'ombre descendante, elle sentait, fixés sur elle, les yeux de Jacques Parceval. Et elle ajouta, comme poussée par une force inconnue :

— C'est maintenant qu'Henry est malheureux qu'elle mesure toute la force du sentiment qui l'attache à lui. Comme je la comprends... Il doit être doux de consoler et soutenir ceux qu'on aime...

Il y eut un silence. Ce n'étaient pas les seuls yeux de Jacques qui épiaient le visage d'Elisabeth. Ceux de Georges, avec une ardeur inquiète, scrutaient le beau visage du sphinx... De quel ton elle avait dit cela! La statue avait donc un cœur de femme, un cœur déjà conquis, car Elisabeth s'était trahie. Les yeux de Georges se voilèrent. Qui? Et la jalousie le mordit au cœur. Dans la nuit, un rire s'éleva, un rire ironique qui les fit tous tressaillir, et la voix de Jacques déclara, amère et méchante :

— Les femmes, je le vois, se divisent en deux catégories. Les consolatrices, celles qui accueillent et qui pansent les chats galeux, les chiens battus et les vaincus... Elles sont rares, et vous, Mademoiselle, et votre cousine, vous êtes les seules que je connaisse... Et puis, il y a les autres, toute la foule des autres, celles qui n'aiment que les vainqueurs et qui n'ont qu'une devise : « *Vae victis.* » Et celles-là, ajouta-t-il, je ne les connais que trop bien.

Alors ce fut au tour d'Elisabeth de connaître, pour la première fois, la blessure de la jalousie. Pour s'exprimer ainsi, il fallait que Jacques eût souffert non pas seulement de l'ingratitude des hommes et des rigueurs de la vie, mais de la légèreté et de la dureté d'une femme. La plaie, encore vive, saignait toujours. La jeune fille comprit que tout le secret de son désenchantement et de

son amertume venait de là. Mais elle ne se résigna pas. « Il l'oubliera... Et il m'aimera un jour », se dit-elle avec toute la force que donnent l'amour, la jeunesse et la beauté.

**

M^{me} Arsenne, assise dans son fauteuil, surveille la femme de chambre qui, une pile de napperons sur le bras, dresse un joli couvert pour le goûter.

— Mettez le service rose, Yvonne; c'est celui que Mademoiselle préfère. Et puis n'oubliez pas les fleurs que je vous ai fait cueillir tout à l'heure... Oui, c'est bien ainsi, ma fille.

Appuyée sur sa canne, l'aïeule franchit la courte distance qui sépare la salle à manger véranda du salon et, par la grande baie vitrée, elle guette l'arrivée de l'auto d'Elisabeth. C'est aujourd'hui que doivent venir, amenées par l'avocate, Denise et Michèle de Laherta. Grand'mère n'a pas longtemps à attendre. Une auto stoppe devant la grille, et les trois jeunes femmes font leur entrée. Denise est vêtue de sombre comme à l'ordinaire et Michèle porte un costume beige rosé, très doux, qui fait encore mieux ressortir la blancheur nacrée de son teint. Mais les grands yeux sont cernés, et la meurtrissure des paupières donne à ce visage presque enfantin une expression tragique. Denise est fort gaie, par contre; mais, comme Elisabeth l'a souvent remarqué, sa gaieté est factice. On dirait que, sous un flux de paroles, l'aînée des Laherta cherche à s'étourdir et à étourdir les autres.

Bonne-maman, toujours douce et bonne, lui donne la réplique. Elle parle peu, mais ses réponses sont pleines de bonté et d'indulgence et forment un contraste avec les réflexions amusantes, mais caustiques, de Denise. Elisabeth sert le thé. Appartenant à une génération habituée à traiter largement ses hôtes, M^{me} Arsenne a commandé un goûter délicat, mais copieux, et elle ne peut s'habituer à ces façons d'après-guerre où, dit-elle, on vous convie à déguster une tasse d'eau chaude et un gâteau sec. Denise fait honneur aux friandises de Mariette. Mais la petite assiette de Michèle reste presque vide, et sa main nerveuse froisse, d'un geste machinal, la serviette rose bordée de bleu.

— Je suis désolée, Elisabeth, mais, à six heures, il faut que je sois à Paris.

— Comment, s'écria Denise, tu veux déjà partir, et pourquoi donc?

— J'ai rendez-vous avec Mrs. Barwell, la sœur de lord Elliot, qui n'est à Paris que pour quelques jours, et, comme elle connaît très mal la capitale, je suis chargée de la guider.

— Très bien, répond sèchement Denise.

Michèle, un peu confuse, un peu gênée peut-être par le regard d'Elisabeth, reflet d'une âme droite et pure, se tourne vers M^{me} Arsenne.

— Je suis désolée, Madame, de ne pouvoir rester davantage; mais, maintenant que je connais le chemin de la villa des Roses, vous me permettrez bien d'y revenir.

Et bonne-maman répond :

— Toutes les fois que vous voudrez perdre une heure avec une vieille femme comme moi, vous serez la bienvenue, ainsi que M^{lle} Denise.

— Perdre notre temps! s'écrie Michèle, et son élan est si spontané qu'Elisabeth ne peut en méconnaître la sincérité. Oh! Madame! ne dites pas cela. Autour de vous, vous répandez la paix, vous êtes si bonne. Cela me fera du bien de vous voir.

Les yeux cernés s'assombrissent plus encore. Elisabeth, en la regardant, songe à ce que lui a dit sa cousine Lily, si indulgente pourtant aux faiblesses du monde un peu cosmopolite où elle vit : « Michèle de Laherta se compromet vraiment avec lord Elliot. Elle devrait avoir plus de souci de sa réputation, car je ne crois pas aux mauvais bruits qui circulent... — Mais enfin, a interrogé M^{lle} Arsenne, quel est le vrai nom de Michèle? Car elle n'a pas divorcé? — Non. Son mari est parti, voici dix-huit mois... Je ne le connaissais pas; je sais seulement que Michèle s'appelle en réalité M^{me} de Lancy. »

« Cette âme est au bord de l'abîme, songe Elisabeth... Y tombera-t-elle? Ce n'est pas Denise, sceptique, aigrie, ni sa mère, cette coquette égoïste, qui seront capables de la retenir. Mais pourquoi donc M. de Lancy l'a-t-il abandonnée? »

Après la visite, Elisabeth s'approche de sa grand'mère, toujours à demi étendue dans sa grande bergère.

— Eh bien! bonne-maman, que pensez-vous de ces jeunes femmes?

Elle ne s'attendait pas à une critique, car jamais M^{me} Arsenne n'avait formulé un blâme contre qui que ce fût. Bonne-maman réfléchit, les yeux rêveurs, et elle

caresse la chevelure aux larges ondes de sa petite-fille assise sur un tabouret, à ses pieds, comme du temps de son enfance. Et l'aïeule au cœur indulgent murmure :

— Pauvres petites!

Décidément, l'auto d'Elisabeth ne lui plaisait plus. C'est un accident qui arrive fréquemment chez les véritables automobilistes épris de nouveautés. Elle vint plusieurs fois chez Hary pour traiter cette affaire. Georges lui avait bien offert de venir la voir à ce sujet pour lui éviter tout dérangement, mais Elisabeth s'en était défendue :

— Pourquoi te faire perdre ton temps? J'ai souvent des courses à faire dans ton quartier...

Georges dit seulement :

— Bien, et son regard pensif effleura le visage de sa cousine.

La jeune fille n'y prêta aucune attention et, le lendemain, elle arrivait avenue des Ternes.

— Georges n'est pas ici? demanda-t-elle à Jacques qui s'avançait vers elle en souriant.

— Non, Mademoiselle, il est sorti. Puis-je le remplacer?

— Oh! très facilement.

Le visage d'Elisabeth, rosé par le froid de novembre et peut-être aussi par la joie que lui causait ce tête-à-tête imprévu, était comme baigné d'une lumière nouvelle. La joie irradiait d'elle, et le petit mécano, qui, dans le fond du hall, vérifiait un frein, leva les yeux pour la regarder avec l'air connaisseur d'un précoce gamin de Paris.

Elisabeth n'avait pas de temps à perdre, Jacques le comprit et il se mit aussitôt à lui montrer, avec force détails, la 8 C. V. *Mathis*, luisante et vernie, dont les nickels étincelaient. En connaisseuse, la jeune fille s'assit au volant, vérifia les commandes, leva le capot et, l'examen terminé :

— J'ai confiance en vous, dit-elle en riant, je veux une voiture en tout semblable à celle-ci.

— Elle est déjà vendue. Autrement, Hary vous l'aurait cédée à meilleur prix, car elle a fait la démonstration.

— Bah! tant pis! répondit Elisabeth. C'est une occasion manquée, j'en conviens, par la faute de cet étourdi de Georges.

— Pauvre Georges! répliqua Jacques, poussé par un obscur besoin de défendre son ami. Il vous la réservait;

mais Hary, pratique avant tout, l'a vendue à un prix plus élevé que celui qu'il vous aurait demandé.

Quand la silhouette élégante d'Elisabeth eut franchi le seuil du magasin, Parceval la suivit des yeux. Et, toujours dans son angle obscur, le narquois petit mécano le regardait. Mais il se trompait. Les pensées du jeune homme étaient bien loin des siennes... Trop loin, car, si Parceval avait eu des yeux pour voir, au lieu d'être toujours et malgré lui tourné vers le passé, il eût compris le danger et prévenu de cruelles erreurs.

— Elisabeth et Jacques se revirent souvent... D'abord sous le prétexte de l'auto. Puis, tout en essayant la nouvelle voiture, les jeunes gens causèrent et ils s'aperçurent qu'en plus de leur goût commun des sports ils en avaient un autre : l'amour de la musique. La musique, passion d'Elisabeth, était sa distraction favorite en dehors du travail. Puis, un jour, Parceval avoua à sa compagne que jadis, durant ses nombreux séjours à Paris, il fréquentait plus les dancings que les musées et les boîtes de nuit que les conférences.

— J'aurais plaisir à réparer mon erreur, car, depuis le temps lointain du collège, tout se trouble dans ma mémoire... Il me faudrait un guide, qui ne soit pas un guide officiel accumulant les gaffes sur les erreurs et les fautes de goût sur les hérésies.

— Mais, dit Elisabeth, je pourrai vous piloter le samedi, de temps en temps...

La proposition, nette et franche comme son caractère, était celle d'un bon camarade, et le ton de la camaraderie était celui qu'elle avait adopté dans leurs rapports, et Jacques, loyal, mais absorbé par un chagrin secret, ne pensait pas au-delà.

Selon leurs conventions, souvent, le samedi, Jacques rejoignit Elisabeth à la porte d'un musée, au Louvre, à Cluny ou à Carnavalet, et, comme la course, les discussions artistiques ou historiques les avaient lassés, Parceval emmenait sa compagne dans un salon de thé où ils achevaient les conversations amorcées. Georges, invité à se joindre à eux, accepta, puis divers empêchements le retinrent loin de ses amis, et Elisabeth ne songea pas à s'en plaindre.

Avec ravissement, elle découvrait, entre son sauveur et elle, à mesure qu'elle le connaissait davantage, une conformité de goûts et de pensées. Un samedi, les jeunes gens allèrent au concert Colonne. Cette fois, l'avocate

emmena une de ses amies, avocate comme elle, laide et spirituelle, et musicienne dans l'âme. On donnait, ce soir-là, des fragments de *Tristan et Yseult*. Elisabeth songeait au mythe qu'elle n'avait jusqu'alors jamais compris, à ce philtre invincible, symbole de l'amour vainqueur, inéluctable et fatal comme la mort elle-même. Pourquoi donc, elle qui avait vu des hommes, dont quelques-uns étaient remarquables par l'intelligence et les dons du cœur, lui demander d'associer leur vie à la sienne, sans qu'une seule fois leur demande lui ait causé autre chose qu'une satisfaction d'amour-propre, pourquoi s'était-elle, dès le premier jour, senti attirée irrésistiblement vers l'homme assis à côté d'elle, cet étranger dont elle ne connaissait rien de la vie passée?... Sur la scène, la cantatrice chantait *l'amour de Tristan et d'Yseult...*, et Elisabeth pensait : « Je suis seule à aimer. Non, nous n'avons pas bu le philtre magique... M'aimera-t-il jamais? »

Dans la pénombre de la salle, elle se tourna vers lui. L'expression douloureuse de sa physionomie la frappa. Ce chant d'amour le faisait souffrir. Que lui rappelait-il donc? A nouveau, comme le soir où il avait dit : « Les femmes que j'ai connues n'aimaient que les vainqueurs », la jalousie reprit la jeune fille ou plutôt, car son âme était trop haute pour connaître un sentiment aussi vil, elle sentit la douleur qui étreint un être qui aime seul sans être payé de retour...

Et le temps passa... Jacques, au début, admirait en elle ce que l'on peut appeler le côté viril de son caractère : son intelligence remarquable, sa culture approfondie et qui ne lui donnait en rien cet air pédant et bas bleu dont les hommes ont horreur, sa droiture et sa loyauté. Puis, peu à peu, sans que lui-même s'en rendit compte, il fut sensible à sa beauté, à son élégance, à tout ce que, jusqu'alors, il n'avait pas voulu remarquer. Elisabeth, chez qui l'amour décuplait le sens de l'observation, s'aperçut du changement, avant Jacques lui-même, et s'en réjouit.

Elle pensait à ces choses, un beau jour de janvier froid et sec, en se rendant à son bureau dans sa *Mathis* toute neuve... Au jour de l'an, en lui offrant une gerbe de fleurs, Jacques lui avait dit :

— Que cette année, Mademoiselle, vous apporte le bonheur...

Et le ton enlevait au vœu toute banalité. Il était sincère, elle le sentait, et c'est avec émotion qu'elle lui répondit :

— Pour vous aussi, que cette année soit celle du bonheur...

Alors, sur ses lèvres, elle avait revu le sourire amer et désenchanté qu'elle connaissait bien.

— Pour moi, ce n'est pas possible, dit-il en secouant la tête.

Elle s'était enhardie :

— Et pourquoi donc ?

— Pourquoi ? Ah ! tant pis pour mon orgueil, il faut que je vous le dise, je vous le dois...

Le cœur d'Elisabeth avait battu : elle allait donc connaître le secret de Jacques. Et puis, brusquement, Georges était entré, suivi de Lily Hernandez, et Parceval s'était tu.

Depuis ce jour, obligée en ce début d'année à des visites officielles et familiales, occupée par mille obligations mondaines, elle n'avait pas revu Jacques Parceval. Mais la semaine se terminait. Georges et lui viendraient dîner à Maisons-Laffitte, et elle pourrait renouer la conversation interrompue.

IX

Irma, la femme de ménage qui ouvrait aux clients la porte de la jeune avocate, la prévint que, depuis une demi-heure déjà, un monsieur attendait.

— Faites-le entrer dans cinq minutes.

Elisabeth ouvrit la porte de son bureau, constata que tout était rangé selon l'ordre qu'elle aimait, redressa une fleur dans le vase de cristal posé sur la table, quitta son manteau, arrangea ses cheveux ondes, ébouriffés par son béret de velours et le col de loutre de son manteau, puis elle attendit le visiteur annoncé.

Quand elle leva les yeux, le premier mouvement de surprise passé, elle éclata de rire.

— C'est toi, Georges, le fameux client qui attend depuis une demi-heure ? Quelle bonne plaisanterie !

Et elle lui tendit la main.

— Tu as sans doute beaucoup de temps à perdre aujourd'hui ?

Elle lui désigna un fauteuil et elle songea à ce jour, à la fois si proche et si lointain, où il était venu la trouver pour lui demander son avis et lui dire qu'il avait recueilli Jacques Parceval. Était-ce pour lui parler de « lui » qu'il venait aujourd'hui?

Daddy long legs casait, dans le confortable fauteuil, sa longue et maigre personne; mais, si son fin visage, un peu ridé aux tempes, souriait, ses yeux restaient tristes.

— Je suis venu te consulter au sujet d'une affaire qui m'intéresse au plus haut point...

A demi tournée vers lui, accoudée sur son bureau, Elisabeth répondit :

— Je t'écoute.

— Oh! je n'ai pas, dans le succès de mon entreprise, une confiance bien grande. Mais... tant pis. Qui ne risque rien n'a rien.

— Tu veux monter une usine? Acheter un immeuble? demanda la jeune fille que ce préambule intriguait.

Il secoua la tête.

— Non. Tu es bien loin... Je veux me marier.

La surprise rendit muette Elisabeth, puis elle se ressaisit.

— Pour une surprise, c'en est une, car, jusqu'à présent, tu ne paraissais guère y songer...

Elle s'arrêta un peu gênée. En dépit de ses trente ans et de sa situation qui lui avait donné l'expérience de la vie, il y avait des sujets qu'avec son cousin elle n'abordait pas, par un sentiment de pudeur féminine dont il lui savait gré. Mais, tout en ne lui en parlant jamais, elle savait fort bien que, loin de mener la vie d'un chartreux, Georges avait la réputation d'être un cœur volage et un don Juan, aussi charmant qu'inconstant.

Lui la regarda bien en face, et, dans ses yeux, il n'y avait plus trace de ce scepticisme narquois que la bonne M^{me} Arsenne lui reprochait doucement.

— Ecoute, Elisabeth. Je ne sais ce qu'on a pu te dire ni ce que tu as pu apprendre sur ma vie privée... Je sais que tu auras fait la part de l'exagération, mais je ne te cacherai rien... La vie que j'ai menée jusqu'ici m'écœure, m'ennuie et ne me laisse que le goût de cendre... Oui, j'ai mené la joyeuse vie d'un homme libre, trop libre, que nul conseil, nulle affection ne retint... Je me trompe. Le souvenir de ta grand'mère, de son accueil si tendre, m'a arrêté parfois. Je n'ai pas voulu avoir à rougir devant elle, et, si mon passé est loin d'être calme, du moins je

n'ai pas de vilenies à me reprocher... J'ai trente-deux ans, j'ai cherché en vain l'amour, je n'ai trouvé que son image déformée. Le dégoût m'a pris, l'envie de mettre de l'ordre, de la netteté, de la clarté dans ma vie, et c'est pourquoi je te dis : je veux me marier.

— Tout cela est fort bien, dit Elisabeth, je ne doute pas que tu fasses un bon mari, pot-au-feu à souhait, revenu de tout et n'aspirant qu'au coin du feu... Beaucoup sont dans ton cas, Georges... Ce sont les sages qui savent s'arrêter sur la pente... Dire que, pour une jeune fille, qui apporte un cœur tout neuf, un bouquet d'illusions et toute la fraîcheur de son innocence, ce soit une perspective enchanteresse serait beaucoup dire.

Elle avait parlé les yeux demi-baissés, mais, entre les cils, elle observa son cousin. Elle savait que ses paroles étaient injustes, elle voulait l'éprouver.

— Hum!... Les jeunes filles qui ont un cœur neuf, un bouquet d'illusions et la fraîcheur de l'innocence ne forment pas une foule... compacte... Du reste, ce n'est pas à elles que je m'adresserai. Non. Je veux une femme qui soit pour moi une compagne qui m'aide à comprendre le vrai sens de la vie, qui soit ma joie et mon soutien et qui comprendra que je lui offre un cœur désireux de connaître enfin l'amour véritable, le seul qui mérite ce nom tant de fois profané.

— Pardonne-moi mes dures paroles de tout à l'heure, Georges. Je sens que tu es sincère et qu'une femme pourra avoir confiance en toi. Il ne s'agit plus que de trouver ce modèle. Mais, ajouta-telle avec malice, je crois que cette conversion, dont tu me vois fort heureuse, a un nom et un visage ?

La physionomie de Georges ne se détendit pas. Il sourit, mais son sourire avait une expression douloureuse qui étonna la jeune fille.

— Tu l'as dit, Elisabeth. C'est une jeune fille qui, par sa pureté, sa droiture, l'élévation de son caractère, m'a enseigné le droit chemin... Mais cette jeune fille l'ignore... Elle est même bien loin, oh ! bien loin de moi...

Il s'arrêta, mais ses yeux bleus ne quittaient pas le visage d'Elisabeth, et l'avocate n'osa pas lui répondre. Une étrange angoisse la saisit. Sous ce regard étincelant qui la fixait, elle avait peur de comprendre la vérité. Sa main droite, machinalement, jouait avec un coupe-papier d'ivoire, et elle détourna les yeux, attendant la suite de cette confession.

— Elle est bien loin de moi, reprit-il. Non seulement je crains qu'elle ne m'aime pas comme je voudrais qu'elle m'aimât, mais j'ai peur, ah! si peur qu'elle n'en aime un autre. Cependant, tout vaut mieux que l'incertitude. A la femme que j'aime, je fais donc l'aveu du sincère amour qu'elle m'inspire, qui a fait de moi un autre homme, et je remets mon sort entre ses mains.

Il s'arrêta à nouveau, puis il reprit, d'une voix basse, anxieuse, où frémissaient à la fois sa crainte et son espoir :

— Elisabeth, tu l'as compris : cette femme, c'est toi...

Il ne pouvait voir, sous ses paupières baissées, l'expression de son regard, mais il la vit tressaillir, et les belles mains blanches, qui jouaient avec le coupe-papier, eurent un frémissement.

Enfin, Elisabeth releva la tête. Son regard si franc était embué de larmes et il avait une telle expression de tristesse que Georges sentit tout espoir l'abandonner. La jeune fille lui tendit la main.

— Mon pauvre Georges..., commença-t-elle.

Mais il l'interrompit :

— J'ai compris... J'arrive trop tard...

Elle fit un léger signe de tête, tandis que ses joues s'empourpraient en voyant que son secret était deviné. Mais elle ajouta, presque malgré elle :

— Ah! pourquoi n'as-tu pas parlé un an plus tôt?

— Ainsi, Elisabeth, s'écria Georges en s'approchant tout près de sa cousine, s'« il » n'avait pas traversé notre vie, j'aurais eu quelque chance de voir réaliser mon rêve?

Mais elle regrettait déjà cet aveu, arraché au plus obscur de son être, à ce subconscient mystérieux, qui présentait que cet étranger, en lui révélant l'amour, l'éveillerait aussi à la souffrance et à la désillusion.

— Je le crois, mais il est trop tard. Georges, je souffre du mal que je te fais, car je t'aime profondément...

— Oui, je le sais, mais l'adverbe est de trop...

Il s'était redressé.

— J'ai joué et j'ai perdu. Elisabeth, jamais plus je ne te reparlerai du rêve insensé que j'avais formé. Oui, je dis bien, insensé, car j'aurais dû avoir des yeux pour voir clair. Mais on croit si facilement ce que l'on désire. Nos relations resteront affectueuses comme avant. J'aurai le courage de me taire, mais non pas celui de ne plus te revoir. Je reste le plus dévoué, le plus vigilant de tes

amis et je te demande la grâce de faire plus souvent appel à mon amitié.

L'effort qu'il fit pour se raidir et se donner du courage le fit paraître encore plus grand.

— Et je te souhaite, Elisabeth, de connaître tout le bonheur que tu mérites, avec celui que tu as choisi. Oui, je te le souhaite sincèrement.

La jeune fille tressaillit. Elle se leva et, s'approchant de son cousin, elle appuya ses deux mains sur ses épaules.

— Cher Georges, jamais, comme à cet instant, je n'ai plus apprécié la délicatesse de ton cœur. Mais dis-toi bien que le rêve que j'ai formé restera peut-être à l'état de rêve... Oui, j'aime, je ne puis te le cacher, mais rien, absolument rien, ne me permet de dire si je suis aimée. Le serai-je jamais?

Et Georges songea qu'en effet rien dans la conduite de Parceval ne pouvait faire soupçonner la nature de ses sentiments envers Elisabeth. Une folle espérance l'envahit : « S'il ne l'aimait pas... »

Puis il la regarda de nouveau, si belle, si attirante avec son regard profond qui, à lui seul, eût suffi à justifier l'amour, et il se dit avec désespoir qu'il ne pouvait pas ne pas l'aimer un jour...

Il prit entre les siennes les mains longues et blanches et se détacha doucement de leur emprise.

— Pour tout l'amour que j'ai pour toi, Elisabeth, je ne voudrais pas que tu souffres un jour ce que tu me fais souffrir en ce moment.

Il s'inclina sur ses mains, imprima sur chacune d'elles un baiser fervent, puis, sans rien ajouter, sans même tourner la tête, il quitta la pièce.

Immobile, à la place même où il l'avait quittée, M^{lle} Arsenne entendit la porte d'entrée se refermer derrière lui. Elle passa sa main sur son front, comme si ce bruit banal l'avait éveillée d'un songe.

— Pauvres Georges!

Comme elle l'avait senti sincère, généreux et si violemment épris.

— Pourquoi, murmura-t-elle, ai-je été m'éprendre de cet inconnu?

Pourquoi? Elisabeth, à son tour, après tant d'autres, restait effrayée devant la fatalité de l'amour qui se rit de la raison et des convenances et qui apporte avec lui le désordre et l'inquiétude.

Au Palais où Elisabeth se rendit, les soucis de sa pro-

fession l'obligèrent à chasser de son esprit la scène du matin. Elle eut une longue conférence, au sujet d'un procès qu'elle devait plaider et qui la tourmentait fort, avec M^e Leduc. Avocat de grand talent, esprit des plus fins et des plus cultivés, redouté pour sa verve mordante qui s'exerçait sans réserve, même à l'égard de ses confrères, M^e Leduc avait pris sous sa protection Elisabeth, alors toute jeune stagiaire. Pendant deux ans, elle avait été sa secrétaire, et ensuite il l'avait aidée de ses précieux conseils et de toute son expérience. Très souvent, elle le consultait dans les cas épineux de sa carrière et trouvait toujours auprès de lui le plus paternel accueil. Mais, cet après-midi-là, il lui fallut faire un effort pour suivre les raisonnements subtils de son maître. Il s'en aperçut et dit en riant :

— Oh ! oh ! il me semble qu'aujourd'hui vous avez bien des distractions. Pourrait-on savoir ce qui trouble une tête si sage ?

Mais il ne continua pas sa plaisanterie quand il vit l'air soucieux et lassé qui vieillissait soudain le beau visage d'Elisabeth.

Enfin, vers six heures, M^{lle} Arsenne revint dans son bureau de la rue de Courcelles. C'était l'heure où elle recevait les clients. Ce soir, elle se sentait si lasse qu'elle eût souhaité fermer sa porte et rester seule. Mais sa solitude ne fut pas de longue durée. La porte s'ouvrit, comme le matin pour Georges, et, à la place de la haute stature de *Daddy long legs*, ce fut une mince et charmante silhouette qui s'encadra dans l'embrasure. Elisabeth reconnut Michèle de Laherta. La jeune femme, plus élégante que jamais, dans un tailleur rouge sombre garni d'astrakan gris, parut, aux yeux clairvoyants de l'avocate, extrêmement nerveuse. Sous le fard passé en hâte, le teint était très pâle et les beaux yeux avaient la même expression douloureuse et inquiète que le jour de la visite à Maisons-Laffitte.

Elisabeth lui fit signe de s'asseoir et s'informa poliment de M^{me} de Laherta et de Denise.

— Je vous croyais parties dans le Midi, acheva-t-elle en pensant soudain qu'elle avait oublié de rendre visite à la mère de Denise.

— Nous devons partir, en effet, et puis maman a retardé son départ.

Michèle répondait d'un air absent, et on la sentait absorbée par une idée fixe. M^{lle} Arsenne connaissait ce

genre de clients que leur secret étouffe, mais qui n'osent le confier et qu'il faut encourager.

Michèle ne disait rien et tourmentait d'un geste nerveux le crispin de son gant de chevreau noir.

— Est-ce l'amie que vous venez voir, ou l'avocate qui vous donnera le conseil que vous désirez? demanda Elisabeth avec une douceur pleine de pitié, car le désarroi où elle devinait cette âme la remplissait d'indulgence.

— Ce sont les deux que je viens voir, répondit Michèle, se sentant comprise. Et sa voix, tremblante au début, s'affermît. Elisabeth, c'est pour mon divorce que je viens vous trouver.

— Votre divorce? Je le croyais prononcé depuis longtemps...

La jeune femme secoua la tête.

— Non, je ne voulais pas... J'attendais.

— Vous attendiez?

Michèle éclata de rire, et son rire sonna faux.

— Comme on est naïf quand on est jeune, n'est-ce pas? Mais c'est fini... Je veux ma part de bonheur dans la vie et je l'aurai. — Et ses yeux brillants semblaient défier un invisible adversaire... — N'ai-je pas raison, Elisabeth?

— Si c'est mon avis que vous voulez en toute impartialité, avant de me prononcer il faut que je sache de quoi il s'agit... Que comptez-vous donc faire? Vous remarier?

Sous le regard pénétrant qui cherchait le sien, Michèle rougit, mais ne baissa pas les yeux.

— C'est cela, répondit-elle. Lord Elliot, que vous connaissez, désire m'épouser. Il est très riche, bien né, bel homme, suffisamment intelligent, et, enfin, il m'adore, ce qui est bien quelque chose!

— Et vous, demanda lentement Elisabeth, et vous, Michèle, l'aimez-vous?

Et l'avocate, en même temps, se souvint du jour d'août, où, sur la plage brûlée des Sables-d'Olonne, Michèle avait évoqué devant elle le souvenir de son mari.

— Si je l'aime? Croyez-moi, Elisabeth, en amour, il vaut mieux être celui qui est aimé que celui qui aime... Harry m'aime, cela me suffit.

La voix d'Elisabeth se fit très grave.

— Michèle, avant l'avocate, laissez la parole à l'amie. Nous ne parlerons pas de la question religieuse que vous connaissez aussi bien que moi, et je ne vous répondrai que par des raisons humaines... Lord Elliot vous aime,

vous ne l'aimez pas... Ce n'est déjà pas très bien... Mais ce qui serait pire, ce serait de lui apporter, non pas un cœur indifférent, mais un cœur tout vibrant du souvenir d'un autre, tout saignant de l'avoir perdu... Michèle, en vous remariant, n'obéissez-vous pas à un instinct de vengeance, à un désir obscur de faire souffrir votre mari et de mettre entre vous et lui une insurmontable barrière?

Cette fois, les beaux yeux couleur de noisette se baissèrent vivement pour échapper aux yeux trop clairvoyants de l'avocate. Elisabeth insista :

— Michèle, tout au fond de vous-même, aimez-vous encore votre mari?

Cette fois, la réponse fut prompte, mais si passionnée que, rien que par son accent, elle démentait les paroles.

— Moi, l'aimer? Mais quelle femme serais-je donc, si j'aimais encore celui qui m'a lâchement abandonnée, alors que j'étais malade et ruinée par sa faute, qui est parti sans un mot d'adieu, sans s'inquiéter de mon sort? Que serais-je devenue sans Denise?... Non, ma résolution est bien prise... Du reste, ma mère et Denise sont de mon avis... Ma seule chance de bonheur est dans mon mariage avec lord Elliot...

Denise, encore Denise... Ce nom, qu'il était cependant naturel d'entendre, à cette occasion, parut déplacé à Elisabeth... Elle en ressentit comme un malaise. Les protestations de la jeune femme semblaient sincères, mais, par profession, Elisabeth savait qu'il y a tant de manières de présenter la vérité, dont quelques-unes, tout en ne s'écartant pas de la réalité, sont plus trompeuses que des mensonges!

— Soit! concéda-t-elle. Votre décision est prise, puisiez-vous ne pas la regretter... Et maintenant c'est l'avocate qui va vous parler. Depuis combien de temps êtes-vous séparée de votre mari?

— Depuis dix-huit mois.

— Et à la suite de quelles circonstances? Ce n'est pas la curiosité qui me fait poser ces questions, vous le comprenez bien.

Le visage de Michèle se crispa; elle ferma les yeux, comme pour mieux évoquer cette heure douloureuse de sa vie.

— Mon mari, Jacques de Lancy, possédait une fortune considérable, engagée tout entière dans la même industrie... Et puis, un beau jour, par suite de détournements

et de la mauvaise gérance de son administrateur infidèle, cette belle fortune s'est trouvée réduite à néant... Ce fut, pour mon mari et pour moi aussi, je l'avoue, un choc terrible. A ce moment, je relevais d'une grave maladie... J'étais convalescente, encore faible et nerveuse. La nouvelle n'était pas faite pour remettre mes nerfs ébranlés... Mon mari s'attendait sans doute à ce que je le félicite et lui fasse un discours sur la vanité des biens de ce monde... Je n'en avais aucune envie. Je l'avoue, mon premier cri fut un cri de révolte et d'effroi devant la ruine et la gêne menaçante... Jacques est très orgueilleux. Autoritaire et même despote, il m'avait habituée à une soumission absolue... J'étais si jeune. Mais, cette fois, je me révoltai... Oh! il n'essaya pas de me raisonner ni de me calmer. Il me quitta sans dire un mot et, tandis que je le croyais rentré dans sa chambre, il quittait la maison pour toujours. Et, depuis, je ne sais ce qu'il est devenu...

La brièveté du récit, tous les sous-entendus qu'il contenait laissèrent une étrange impression d'inachevé à l'avocate. Quelle sobriété dans les détails, alors que, dans les choses du cœur, les détails ont une importance capitale. Un mot, une intonation, une phrase malheureuse, et voilà ravagées deux existences... Et que d'imprécisions!... Mais la jeune femme était si énervée, si bouleversée qu'Elisabeth eut pitié d'elle et remit à plus tard les explications détaillées.

— Cependant, demanda-t-elle, votre mari n'a pu disparaître ainsi, laissant derrière lui la liquidation d'une importante industrie? Il a dû avoir recours à un homme d'affaires? Vous n'avez pas songé à vous adresser à lui?

Le petit visage douloureux se crispa davantage; la jeune femme baissa la tête.

— Oui, les choses se sont bien passées ainsi... Mais mon mari avait interdit à son homme d'affaires de me donner son adresse. Du reste, je ne l'ai pas exigée... Le lendemain même de son départ, affolée de chagrin, j'ai écrit à l'avoué, son homme de confiance, en lui envoyant une lettre pour mon mari. Là, plus d'orgueil, plus de rancœurs... Au nom de notre amour passé, je le suppliais de revenir, je me disais prête à le suivre au bout du monde... Et jamais, jamais, il ne m'a répondu...

La voix de Michèle sombra dans un sanglot. Toute la tristesse de l'abandon, toute la douleur de l'amour blessé passèrent dans ses yeux. Ce n'était plus la poupée à la

mode, ravissante, mais un peu banale, qu'Elisabeth connaissait, mais une femme douloureuse et meurtrie.

— A-t-il reçu votre lettre? demanda encore Elisabeth.

— Oh! sûrement... C'est ma femme de chambre, une fille dévouée, qui l'a portée chez l'homme d'affaires... Mais, quand j'ai vu les jours s'enfuir sans apporter de réponse, alors mon orgueil s'est cabré. La fièvre, qui m'avait reprise, me quitta enfin, et Denise et ma mère m'emmenèrent... Je dois ajouter que jamais mon mari n'avait voulu que ma dot entrât dans son industrie. Nous étions mariés sous le régime de la séparation de biens, que mon mari avait exigée, comme s'il prévoyait la catastrophe... Je n'ai pas eu à m'occuper de la liquidation... Et, à mon tour, j'ai cherché l'oubli...

— Et vous croyez le trouver dans une union qui dressera entre le passé et vous son infranchissable barrière? Prenez garde, Michèle... Sous les cendres, il peut rester une étincelle... Le symbolique Léthé des Anciens était le privilège des morts. Jamais les vivants ne peuvent apaiser leur soif d'oubli dans ses eaux bienfaisantes.

— Mais, répondit Michèle, depuis deux ans, mon mari est peut-être mort!...

Elle frissonna... Mort, celui qui aimait tant la vie, qui savait en extraire, comme d'un fruit, toutes les jouissances? C'était impossible.

— Elisabeth, reprit-elle, je sais que le divorce sera facile à obtenir et j'ai hâte qu'il soit prononcé, mais je voudrais, pour cela, que vous fassiez les démarches nécessaires pour retrouver mon mari. Je vous l'ai dit : ma lettre étant restée sans réponse, je n'ai rien fait d'autre pour retrouver Jacques et je le regrette...

La sonnerie du téléphone interrompit la jeune femme.

— Excusez-moi, dit Elisabeth, et, sur un signe de M^{me} de Lancy, elle décrocha l'appareil.

Un peu assourdie par la distance, la voix de Jacques Parceval lui parvint. L'avocate tressaillit au son de cette voix trop chère.

— Allo... Comment allez-vous?... Demain soir... Mais oui... C'est entendu... Avec Lily et son fiancé... Non, je ne crois pas que Georges vienne...

En prononçant ces derniers mots, une ondée de sang colora le teint mat d'Elisabeth, puis elle raccrocha l'appareil.

— Ma cousine Lily, dit-elle, m'offre une place dans sa loge, demain, au théâtre de la Madeleine où l'on joue

Mozart. Et c'est un ami de Georges, qu'elle emmène également, qui vient de me téléphoner...

Michèle acquiesça, l'esprit ailleurs. Elle dit simplement :

— Moi aussi, je vais demain à ce théâtre avec lord Elliot et Denise... Nous nous retrouverons.

Elle consulta le minuscule bracelet-montre qui encerclait son poignet.

— Mon Dieu, comme il est tard... Et nous n'avons rien décidé. Il faut que je parte, car nous dînons chez ma tante Hélène qui ne badine pas avec les retardataires. Elisabeth, quand pourrai-je vous revoir longuement ?

— Très longuement, ma petite amie, répondit sérieusement l'avocate, car il faut que je vous demande bien des choses... Enfin, vous m'apporterez votre contrat, les adresses des hommes d'affaires de votre mari, etc.

Michèle se leva et rajusta devant la glace le béret de velours gris que, dans son émotion, elle avait quelque peu dérangé.

Elisabeth s'approcha d'elle et lui prit la main.

— Oserai-je vous demander, avant de prendre une résolution définitive, de réfléchir encore?... Michèle, vous avez aimé votre mari, vos paroles le prouvent. Et, laissez-moi vous le dire, car les étrangers souvent sont plus lucides que nous-mêmes..., en dépit de vos affirmations, Michèle, tout indique que, quel qu'il soit, vous l'aimez encore.

La jeune femme eut un cri qui la trahissait :

— Non... Je ne veux plus... Elisabeth, vous me torturez.

M^{lle} Arsenne laissa retomber la main fiévreuse qu'elle tenait dans la sienne.

— Eh bien ! alors, revenez lundi matin, je serai toute à vous.

Sous la douce clarté du lustre de cristal rosé, le beau visage de sa petite-fille parut bien soucieux aux yeux attentifs de bonne-maman. Elle laissa glisser son tricot, seul travail que lui permit le rhumatisme qui déformait ses mains.

— Tu n'as pas d'ennuis, ma chérie ?

La jeune fille, qui lisait ou essayait de lire, leva la tête.

— Mais non, grand'mère... J'ai un peu de migraine, car la journée a été rude... Je crois que, ce soir, fait remarquable, c'est moi qui vais vous dire adieu la première.

Elle essaya de sourire sans y parvenir. Elle embrassa l'aïeule, mais son baiser fut encore plus tendre qu'à l'ordinaire, et M^{me} Arsenne comprit que, par cette caresse, Elisabeth voulait se faire pardonner son silence.

Bonne-maman resta seule dans le salon tiède et parfumé où chaque meuble, chaque bibelot évoquait un souvenir de sa longue vie. Et M^{me} Arsenne soupira : « A rien, je ne suis plus utile à rien ni à personne, puisque Elisabeth me dissimule ce qui la préoccupe. Pourquoi donc, Seigneur, me gardez-vous sur cette terre? »

X

Dans l'appartement ultra-moderne que Georges partageait avec Jacques Parceval, la veillée fut silencieuse. Assis dans un confortable fauteuil de cuir et de velours, Georges lisait le journal. En face de lui, son ami en faisait autant, mais cette lecture ne le passionnait sans doute pas, car il laissa très vite retomber sur le tapis la feuille froissée.

— Hello! Georges!... Vous apprenez le journal par cœur ou vous dormez, dit-il en riant et en envoyant une tape dans la page largement ouverte qui lui masquait son ami.

Mais Bellac, si prompt à la riposte et si gai d'ordinaire, prit fort mal la plaisanterie.

— Vous êtes terrible, il n'y a pas moyen de lire les nouvelles en paix, dit-il d'un ton agacé.

Un peu surpris, Parceval n'en continua pas moins :

— J'ai à vous parler très sérieusement, mauvaise tête. Cet après-midi, j'ai téléphoné à M^{lle} Arsenne...

— Ah!...

— Cela vous étonne?

— Non, non, continuez...

— Je lui ai donc téléphoné pour lui dire que j'avais accepté l'invitation de M^{lle} Hernandez pour demain soir, et elle m'a répondu qu'elle espérait vous voir également à cette soirée, mais que vous ne viendriez peut-être pas.

— Vraiment? Pourquoi n'irais-je pas? s'écria Georges

avec un illogisme bien masculin. Justement, j'ai changé d'avis et je vous accompagnerai.

Jacques se renversa en arrière dans son fauteuil.

— De quel ton me dites-vous cela!... C'est à mourir de rire. On dirait que vous êtes une duègne farouche et moi une candide jeune fille qu'il faut surveiller.

— Comme vous êtes gai et spirituel, ce soir, dit Georges en se levant. Je ne me sens pas de force à vous donner la réplique et je vais dormir.

— C'est cela, répliqua Jacques, et demain vous aurez retrouvé votre bonne humeur habituelle.

Georges Bellac sortit sans autre adieu, en murmurant entre ses dents : « Ce n'est pas sûr! » En allant, le matin, chez sa cousine pour brûler ses vaisseaux, le jeune homme avait peu d'espoir, mais, malgré tout, la déception avait été dure. Bien qu'il se répâtât que l'amour ne se commande pas et que Jacques n'avait rien fait pour capter l'attention, puis le cœur d'Elisabeth, la vue de son ami lui était insupportable. Il ne voyait plus en lui qu'un rival et il avait peine à se contenir. Tout en sentant l'injustice de sa conduite, il se sentait sans courage pour en changer.

En le voyant partir, Parceval haussa les épaules, secoua la cendre de sa cigarette dans la cheminée et reprit sa lecture en pensant : « Bah! quelque affaire de femme... Ce ne sera rien... »

Le lendemain matin, quand Jacques se leva, il appela son ami et, n'entendant rien, il comprit que celui-ci était parti sans l'attendre.

Ce départ l'irrita et il commença, sans savoir pourquoi, à s'inquiéter d'un état de choses qui menaçait de s'envenimer.

Il arriva au magasin de fort méchante humeur, lui aussi. Georges, prêt à partir, donnait des ordres au petit mécano qui se trouvait présent le jour où Elisabeth était venue acheter sa nouvelle voiture.

— Votre lubie d'hier soir n'est pas passée? constata Jacques, d'un ton mi-badin, mi-sérieux. Vous m'avez laissé dormir beaucoup trop longtemps, au lieu de me réveiller comme à l'ordinaire.

— Mon cher, répliqua Georges d'un ton sec, vous êtes assez grand pour savoir ce que vous avez à faire. Ce rôle de réveille-matin ne me plaît plus, je vous en préviens.

Il donna un ordre bref au mécanicien et quitta le hall

vitré où deux belles voitures formaient la réclame éloquente de la marque *Mathis*.

Jacques fut plus stupéfait encore que froissé et il ne put s'empêcher de penser tout haut, sans prendre garde à la présence de l'ouvrier qui n'avait pas perdu un seul mot de la scène :

— Mais enfin, qu'a-t-il donc contre moi ?

Un petit rire étouffé et moqueur lui répondit. Le jeune homme tressaillit et s'aperçut que le gamin le regardait d'un air narquois.

— De quoi te mêles-tu ? dit-il rudement.

Mais le petit mécano, tout en se tenant à distance respectueuse et en se remettant au travail, murmura en haussant les épaules, comme s'il se parlait à lui-même :

— Ce qu'il a ? Eh ! parbleu ! ce doit être à cause de la belle demoiselle, sa cousine, qui vient quelquefois ici et qui, depuis que vous êtes là, n'a d'yeux que pour vous.

Entre ses cils baissés, son regard filtrait, un peu inquiet. Mais Jacques ne songea pas à châtier l'insolent. Il resta immobile comme si cette révélation le frappait à l'égal de la foudre... Et c'était vrai. Absorbé par son rêve intérieur, par son chagrin intime, il n'avait pas songé à remarquer l'attitude d'Elisabeth à son égard. Il avait pour elle un profond respect, de l'estime et de l'admiration. Elle lui semblait justement si au-dessus des mesquineries de la vie, si différente des autres femmes qu'il avait connues, qu'il voyait en elle une amie dans le sens le plus noble du mot. Mais, le premier moment de stupeur passé, ce fut un autre sentiment qui l'accabla : le remords.

Par orgueil, par négligence, mais, surtout, oh ! surtout, par orgueil, il avait caché à ses amis une part de sa vie. Cette partie de son existence, il avait cru qu'il suffisait de n'en jamais parler, de la rayer de sa vie pour la détruire... Folie. Le passé se dresserait entre Elisabeth et lui, et un mot de lui eût suffi pour anéantir les rêves à peine ébauchés de la jeune fille. Aujourd'hui, il lui faudrait faire les aveux qui coûtaient à son orgueil, mais que son honneur réclamait ; aujourd'hui, il allait faire souffrir ce cœur tendre et fier qui avait eu confiance en lui. La remarque narquoise de l'ouvrier, en déchirant le voile, lui montrait la route à suivre. La pensée qu'il avait trahi la confiance de ses amis lui fut insupportable. Puis, une se-

conde, cette idée l'effleura : « Et si, malgré « cela », elle voulait?... »

Il la rejeta loin de lui, comme une nouvelle offense envers Elisabeth. Ah! oui, avec elle, avec l'amour de cette femme supérieure, la vie serait autre, mais il n'y fallait pas songer. Et, tout au fond de lui-même, malgré la beauté d'Elisabeth et le sentiment sincère qu'il lui portait, il sentait bien qu'en dépit de son orgueil et de sa volonté, le cruel souvenir serait toujours là.

L'immobilité lui étant insupportable, il quitta le magasin et se dirigea, au hasard, vers l'avenue Wagram. L'aveu qu'il devait faire, il le devait aussi à l'ami généreux qui l'avait recueilli et dans la vie duquel il apportait le trouble... Il était donc destiné à ne semer autour de lui que la tempête... En toute justice, avant de parler à Georges, c'est à Elisabeth qu'il lui fallait d'abord divulguer son secret... Ah! que n'avait-il pu le faire en ce jour de l'an où, ému par les souvenirs d'antan, il avait laissé comprendre à M^{lle} Arsenne qu'il lui cachait la vérité. Ce soir, au théâtre, cela lui serait bien difficile...

**

Comme, le soir même, Elisabeth allait au théâtre avec Lily et son fiancé, M^{me} Hernandez, toujours hospitalière, lui offrit de venir dîner et ensuite coucher avenue Hoche pour n'avoir pas à regagner Maisons-Laffitte au milieu de la nuit. Elisabeth accepta l'offre de sa tante et, le lendemain même de son entrevue avec Georges et avec Michèle, elle arriva à sept heures chez sa tante Isabelle. M^{me} Hernandez recevait ce soir-là dans l'intimité, une intimité de quarante personnes dont la plupart étaient inconnues à Elisabeth.

Un visage cependant lui fut familier. Elle reconnut, dans la femme encore jeune, un peu trop blonde et fardée, et qui, à dix pas, faisait illusion, la mère de Denise et de Michèle. Le regard un peu inquiet de celle-ci parcourait les groupes, et, quand elle aperçut Elisabeth, son visage s'éclaira; visiblement, elle l'attendait. M^{me} de Laherta vint au-devant de la jeune fille, lui demanda des nouvelles de M^{me} Arsenne, se répandit en regrets de n'avoir pu accompagner ses filles à Maisons-Laffitte, ce qui l'avait privée de faire la connaissance de M^{me} Arsenne, si bonne, si délicieusement indulgente, etc.

Elisabeth l'écouta avec curiosité. Elle était trop obser-

vatrice pour ne pas qualifier toutes ces aimables phrases de préliminaires. « Que me veut-elle, en réalité? » songea la jeune fille.

Elle se contenta de sourire aimablement sans répondre, et son silence finit par intimider M^{me} de Laherta que, d'ordinaire, bien peu de gens et peu de choses devaient intimider. Autour des deux femmes, la conversation était générale et nul ne prêtait attention à leur tête-à-tête. M^{me} de Laherta demanda :

— Avez-vous vu ma fille cadette?

« Nous y voilà! » pensa l'avocate.

— Oui, Madame, hier matin, répondit-elle tout haut, et je pense la revoir lundi matin...

— La pauvre enfant est sur le point de prendre une grave décision...

— Très grave, en effet, et qui engage sa vie entière...

Le ton d'Elisabeth, volontairement neutre, acheva de dérouter la mère de Michèle.

— La chère petite a été très malheureuse, reprit-elle, et je suis contente de la voir recommencer sa vie d'une manière qui, je le crois, donnera toutes les garanties du bonheur...

Elisabeth secoua la tête.

— Madame, êtes-vous bien sûre, pour cela, de connaître les sentiments de Michèle à l'égard de son mari?

Sous son fard, la coquette pâlit. Cette question répondait à sa secrète angoisse, mais elle ne voulut pas l'avouer et elle s'emporta.

— Mon Dieu, Mademoiselle, vous pouvez croire qu'une mère connaît bien les sentiments de sa fille et mieux que ne peut le faire une étrangère en l'espace de quelques heures.

Elisabeth s'inclina, un léger sourire aux lèvres. M^{me} de Laherta regretta son emportement : elle avait froissé Elisabeth, cette Elisabeth en qui elle mettait tout son espoir. Elle reprit avec douceur et en déployant des grâces un peu maniérées, mais non sans charme :

— Excusez ma nervosité, chère Mademoiselle, mais tout ce qui touche à ma pauvre petite Michèle me met hors de moi... Je sais qu'elle a en vous la plus grande confiance. Elle admire votre beau talent, et tout ce que vous dites est pour elle comme un article de foi.

— Vous exagérez, Madame, répondit la jeune fille de plus en plus intriguée.

Cependant, l'exagération contenait une part de vérité.

Michèle, la veille, avait senti chanceler sa résolution. Au moment du départ, l'avocate l'avait compris... Toute âme forte attire vers elle les âmes faibles, comme un aimant.

— Oui, continua M^{me} de Laherta, elle écouterait vos avis de préférence aux nôtres (le pluriel désignait Denise sans aucun doute). Or, depuis hier, Michèle, pourtant bien résolue, a un scrupule...

Le regard de M^{me} de Laherta se fixa sur celui d'Elisabeth pour deviner si ce n'était pas elle qui avait mis ce scrupule dans l'esprit de Michèle, mais les yeux noirs gardèrent leur secret.

— Ma fille n'était pas très pieuse, et je croyais que la question religieuse la tourmentait peu. Or, voici qu'elle montre quelque répugnance pour le divorce. « Je suis mariée, dit-elle, mariée devant Dieu, et, malgré tout, je reste mariée... »

Elisabeth songea combien cette âme, jugée si frivole, eût été accessible au bien sans une néfaste éducation...

— Il est certain, Madame, dit-elle, que, si M^{me} de Lancy raisonne ainsi, l'obstacle est insurmontable.

M^{me} de Laherta secoua la tête, et les minoches de sa toque de velours parme s'agitèrent doucement.

— Il ne l'est pas. L'Église accepte quelques cas d'annulation de mariage et je me fais fort d'obtenir que cette union soit reconnue comme nulle.

— Vraiment? demanda Elisabeth, tout à fait intriguée cette fois et se demandant quelle tare physique ou morale M. de Lancy allait ajouter à ses torts déjà connus.

— Le mariage peut être entaché de nullité, continua M^{me} de Laherta, dont la science était de fraîche date, quand le consentement de l'un des conjoints n'a pas été libre... Or, je l'avoue, et c'est pourquoi je désire tant réparer ma faute, pour décider Michèle, alors fort jeune, à ce mariage qui me paraissait réunir toutes les garanties, j'ai exercé sur elle une véritable contrainte morale, et cela, je suis prête à l'affirmer par les serments les plus solennels...

Elisabeth resta stupéfaite. Jamais Michèle ne lui avait parlé de cela. Au contraire, elle avouait que son mari et elle s'étaient aimés... Alors? Où était la vérité? M^{me} de Laherta mentait, cela ne faisait aucun doute. Tout, dans sa voix, dans son attitude, criait le mensonge.

— Ceci, Madame, est affaire entre votre conscience et vous, dit Elisabeth; je n'ai pas à m'en occuper.

— Si, Mademoiselle, et je vais vous dire pourquoi. Michèle prétend avoir connu quelques mois de bonheur et elle a... presque oublié que c'est moi qui l'ai contrainte et forcée...

D'âme infiniment plus délicate que sa mère, Michèle n'acceptait pas sa liberté au prix d'un parjure. Et cela, tout de suite, lui rendit l'estime d'Elisabeth. M^{me} de Laherta continua, et l'émotion l'oppressait :

— Alors, Mademoiselle, comme vous avez sur elle une grande influence, je vous demanderai, lundi, de la conseiller et de lui dire qu'elle doit faire confiance à sa mère et accepter d'être délivrée de ces liens odieux... Ce sera l'affaire de quelques mois. Denise est là pour témoigner de la contrainte que j'ai exercée sur Michèle.

Denise, encore et toujours... Au-delà du bonheur de Michèle, ces deux femmes ne poursuivaient-elles pas un autre but? Certes, le mari apparaissait sous des dehors peu flatteurs, mais Elisabeth savait qu'il ne faut pas se fier aux déclarations trop intéressées, et l'acharnement de Denise et de sa mère à vouloir détruire à jamais ce foyer lui parut suspect. La mère de Michèle, inquiète de ce silence, demanda :

— Vous nous aidez, n'est-ce pas? Oh! Mademoiselle, vous êtes notre espoir pour faire enfin prendre un parti à notre chère indécise... Et, si elle accepte, tout sera si simple!

— Madame, dit Elisabeth, je suis avocate et, comme telle, m'occuperai du divorce civil de M^{me} de Lancy. Quant à l'autre question, je m'interdis d'y faire allusion. Vous, sa mère, saurez mieux la persuader que moi, car vous vous faites, sur l'influence que j'exerce, de flatteuses, mais vaines illusions.

Dans le salon, de nombreuses visiteuses, debout, échangeaient des adieux. Elisabeth en profita pour se lever et terminer un entretien qui lui déplaisait et lui laissait une étrange impression de malaise. M^{me} de Laherta, redevenue la parfaite mondaine de l'heure précédente, distribuait à droite et à gauche des sourires et des serrements de mains.

En quittant Elisabeth, elle ne dit rien, mais dans la pression de ses doigts, elle mit toute une muette prière. En quelques minutes, le vaste salon, bruyant comme une volière, devint silencieux et désert. M^{me} Hernandez, en femme pratique, éteignit les lumières du grand lustre, ne laissant que les deux appliques de cristal de la chemi-

née, ce qui donna aussitôt à la pièce un caractère d'intimité, puis elle vint s'asseoir près de sa nièce.

— Nous sommes heureuses de t'avoir avec nous, dit-elle affectueusement. Nous ne te voyons plus... Ecoute, Elisabeth, tu travailles trop, tu as une mine tirée, fatiguée.

— Merci, ma tante, dit en riant la jeune fille. Vous n'encouragez pas ma coquetterie...

— Je veux simplement te dire de ne pas te surmener, répondit l'excellente femme.

Après le dîner, Lily et sa cousine se retirèrent dans leurs chambres pour s'habiller. Sur le lit d'Elisabeth s'étalait une blanche toilette de crêpe-satin que la jeune fille, coquette comme toute amoureuse, avait commandée chez *Maggy-Rouff*. Quand sa cousine la vit entrer dans sa chambre, vêtue de la longue robe princesse moulant ses formes harmonieuses et s'évasant dans le bas en larges godets, elle ne put retenir un cri d'admiration :

— Que tu es belle, Elisabeth! s'écria-t-elle sans la moindre jalousie.

Elle aussi portait une robe du grand couturier, mais le soyeux tissu de peau d'ange n'arrivait pas à donner à la jeune fille l'allure élégante qu'elle ne possédait pas. Sous ses boucles dorées, son visage respirait la bonté et la bonne humeur, mais ne pouvait être comparé en rien au visage régulier et d'un dessin si pur d'Elisabeth Arsenne.

XI

Dans la loge de Lily Hernandez, Georges et Jacques attendaient les jeunes filles. Si Elisabeth n'avait pas su qu'elle était belle et que sa robe lui allait à ravir, elle l'eût appris par le regard admiratif que lui jetèrent son cousin et Jacques Parceval. Elle était heureuse de la présence de ce dernier, mais la vue de Georges la gênait. Il connaissait son secret, et elle lui en voulait un peu d'être venu. Il aurait dû laisser passer quelques jours avant de la revoir...

Les deux jeunes filles prirent place sur le devant de

la loge, et Elisabeth, accoudée sur le rebord de velours, s'amusa à chercher des visages connus. Elle n'aperçut pas Michèle, ni Denise, ni l'inséparable lord Elliot et elle en fut comme soulagée. Vraiment, cette triste histoire de divorce tournait à l'obsession. Jamais affaire ne lui avait procuré d'impressions aussi désagréables.

Assis derrière elle, Jacques admirait les belles épaules, aussi blanches que la robe, le fier profil, tout l'ensemble, évocateur d'une rare beauté. Et, si la fierté d'avoir préservé cette belle créature d'une mort affreuse reconfortait un peu le jeune homme, une autre idée le poursuivait comme un lancinant remords.

« Elle m'aime... Oui, elle m'aime. Tout la trahit, son regard, son sourire... Et moi... moi, je n'ai pas le droit de l'aimer et je n'ai pas le droit non plus de troubler cette jeune vie. Ah! quand pourrai-je donc lui parler?... »

Et il envoya mentalement Georges à tous les diables. Les fiancés, très absorbés par eux-mêmes, ne risquaient pas d'être gênants. Mais Georges! Georges! indifférent en apparence, et qui les guettait, les espionnait avec une sorte de joie douloureuse. Pauvre garçon! S'il avait su, comme il se serait empressé de laisser Parceval faire sa triste confession... Mais, n'ayant pas le don de double vue, Georges continuait de rester là sans manifester la moindre envie de partir.

Jacques écouta le premier acte d'une oreille plus que distraite. Dans la pénombre, il distinguait, appuyé sur le rebord de la loge, le bras nu d'Elisabeth et la main, un peu grande, mais parfaite de forme, où brillait une belle bague ancienne, souvenir de sa mère... La porte d'une loge s'ouvrit, la seconde après celle de Lily Hernandez. Deux personnes entrèrent : un homme de haute taille et une femme dont l'ombre empêchait de distinguer les traits. Jacques, du reste, n'y prit pas garde. Que lui importaient ses voisins, le spectacle, lui-même?

L'acte s'acheva au milieu des applaudissements... Dans un hourvari de fauteuils levés, de portes qui claquent, l'assistance se levait pour l'entr'acte et se dispersait dans le foyer et les couloirs. Lily et son fiancé se levèrent.

— Venez avec nous, dirent-ils poliment.

Non moins poliment, sachant ce que l'on doit aux fiancés, les trois jeunes gens déclinèrent l'offre.

Le regard curieux de Georges effleura le balcon et les loges où quelques jolies femmes restaient assises... Les retardataires de la loge voisine, eux aussi, étaient restés à

leurs places... La jeune femme avait laissé glisser sa cape d'hermine et elle apparaissait dans une robe de velours d'un violet aux sombres reflets qui s'harmonisait avec la blancheur de son teint et l'éclat de ses cheveux dorés. Georges la regarda avec attention, puis il se tourna vers Elisabeth.

— Si je ne me trompe, la jeune femme en violet est l'amie de Lily, la future « païresse » anglaise...

Elisabeth, surprise, regarda, elle aussi.

— Oui, constata-t-elle, c'est bien Michèle de Laherta et celui qui sera peut-être son mari, lord Elliot. Mais, tu sais, Georges, le mariage est loin d'être conclu...

Jacques, qui n'avait prêté qu'une attention distraite à la conversation, tressaillit soudain, comme si un coup de fouet lui avait labouré le visage.

— Vous dites? s'écria-t-il. Vous connaissez Michèle de Laherta?...

Avec stupeur, ses compagnons le regardèrent. Il était livide; ses yeux brillaient, presque hagards.

— Mais oui, dit Georges, nous la connaissons... La voici, là, tout près de vous...

Les yeux de Jacques, avides, fouillèrent les loges. Et il « la » vit, agitant doucement le grand éventail mauve dont les plumes lui caressaient le visage. Son compagnon devait lui faire une remarque amusante, car elle sourit. Lord Elliot se pencha vers elle, et son visage exprimait une telle certitude de bonheur que Jacques devint encore plus pâle.

Il serra les poings.

— Michèle, murmura-t-il. Et cet homme prétend l'épouser...

Une affreuse angoisse étreignit le cœur d'Elisabeth, et son intuition lui fit pressentir la catastrophe. Elle saisit, sans réfléchir, la main de Parceval.

— Mais qu'avez-vous? Qu'est donc pour vous Michèle de Laherta?

Et l'aveu échappa à Jacques, cet aveu que son orgueil l'avait, depuis tant de jours, empêché de faire, et il livra le secret de son cœur en détresse :

— C'est ma femme, dit-il d'une voix sourde.

La main d'Elisabeth relâcha son étreinte. Il lui sembla qu'elle venait de recevoir un coup de poignard en plein cœur et que tout l'abandonnait. Elle devint aussi blanche que sa robe, mais elle ne fit pas un mouvement et resta immobile, les yeux fermés. Cette douleur muette

fut pour Parceval plus cruelle qu'un reproche. Il comprit à quel point elle l'aimait et il se jugea sévèrement.

— Votre femme? Et vous nous l'avez caché! s'exclama Georges, quoique à mi-voix pour que les voisins ne pussent pas soupçonner le drame intime qui se déroulait dans la loge.

Parceval baissa la tête.

— Je mérite tous vos reproches... Depuis longtemps, je voulais tout vous dire, mais il en coûtait trop à mon orgueil d'avouer que ma femme m'avait abandonné... Et aussi, c'est mon excuse, je voulais l'oublier et agir comme si elle n'avait jamais existé... J'ai été coupable et fou..., acheva-t-il tout bas.

La sonnerie annonça la fin de l'entr'acte. Il se leva, toujours aussi pâle.

— Je ne puis rester ici, dit-il. J'étouffe... Excusez-moi près de M^{lle} Hernandez... Georges, nous nous reverrons demain... Mademoiselle, dit-il en s'adressant à Elisabeth, mais sans oser la regarder, me permettez-vous, lundi, de venir vous trouver, rue de Courcelles, pour exposer à l'avocate le triste secret de ma vie?

— Comme vous voudrez, Monsieur, répondit la voix glacée, lointaine, d'Elisabeth.

Elle lui tendit la main et eut le courage de lui dire adieu. Il quitta la loge en hâte, comme un malfaiteur quitte le lieu de son forfait, et il venait bien, en effet, de commettre un crime involontaire en détruisant le beau rêve d'amour d'une jeune fille.

A son retour, Lily s'étonna de l'absence de Parceval. Sans gêne apparente, Georges expliqua que leur ami, s'étant trouvé fatigué, avait préféré se retirer. Lily accepta ses dires, et le rideau, en se levant, supprima toutes explications.

A la sortie du théâtre, quand Georges ferma la portière de l'auto qui emmenait Henry et les jeunes filles, il serra la main de Lily et s'inclina sur celle d'Elisabeth; il mit sur les doigts gantés un léger baiser. Elisabeth comprit que, par cette caresse inhabituelle, il voulait lui faire entendre qu'il devinait sa peine et qu'il eût voulu la lui adoucir. Cette marque de véritable tendresse fut douce à son cœur blessé.

XII

Lily accompagna sa cousine dans sa chambre, puis lui souhaita bonne nuit sans remarquer, tant elle avait sommeil, la mine défaite de la jeune fille. Seule, Elisabeth se sentit délivrée d'une contrainte et, le masque tombant, à bout de forces, vaincue, elle se laissa glisser sur le lit. Elle ne pleurait pas, elle sentait une détresse infinie l'envahir; elle souffrait comme jamais elle n'avait souffert. Il lui semblait qu'un vide immense s'était fait en elle et autour d'elle... Elle souffrait à la fois dans son cœur et dans son orgueil... Marié, il était marié et il le lui avait caché, non pour la tromper, mais parce qu'il ne se doutait pas de l'amour qu'elle lui portait... Et elle, dans sa folie, qui bâtissait mille châteaux en Espagne...

Elle resta là sans bouger, la tête enfouie dans la courtepointe de satin, elle ne sut jamais combien de temps... C'était l'heure du désespoir, et Elisabeth croyait bien ne pouvoir souffrir davantage. Elle se trompait. Une heure plus terrible allait venir : l'heure de la tentation. Peu à peu, son esprit, assoupli par une longue habitude professionnelle, se remit à raisonner, et, doucement, la pensée tentatrice s'insinua.

« Il ne t'aime pas encore, mais il n'est pas insensible à ta beauté, dit la voix perfide... Lui-même, en te demandant pardon de son silence, comprenait enfin son erreur et qu'il avait joué avec ton cœur... L'amour peut naître, il naîtra. Pour cela, que faut-il? Que Michèle épouse lord Elliot... Comme c'est facile. Pour obtenir l'annulation, M^{me} de Laherta est prête à tous les parjures... Et alors, libre devant Dieu et devant les hommes, Jacques pourra t'épouser et, par toi, il connaîtra le bonheur... Tu sais quelle influence tu exerces sur Michèle... Conseille-lui d'écouter sa mère et tu seras heureuse. »

Une ondée de sang envahit le visage pâle d'Elisabeth. Elle se leva toute droite dans sa robe neigeuse et elle tressaillit comme si vraiment, à ses côtés, elle venait d'entendre la voix de l'éternel Tentateur. Elle fit quelques pas

et ouvrit la fenêtre. L'air glacé de la nuit de janvier fit frissonner ses épaules nues et elle referma la croisée, mais elle appuya contre les vitres son front brûlant. Elle ne pouvait chasser cette idée. « Si tu voulais... Quelques mots à Michèle... Que t'importe que le motif invoqué soit faux, pourvu que tu sois libre... Le reste ne te regarde pas... Tu as bien le droit de défendre ton bonheur. »

Elle appuya ses mains sur son cœur pour en comprimer les battements. Ah! aujourd'hui, elle, toujours un peu dédaigneuse des faiblesses des autres, elle savait ce que c'est que de recevoir l'assaut des forces tentatrices... L'appel de la passion se faisait entendre haut et clair; il étouffait la voix de cette conscience qui n'avait jamais failli...

Là-bas, sur la mer Rouge, au milieu des flammes, elle n'avait pas eu peur de la mort ni des souffrances physiques... Aujourd'hui, elle était lâche devant le devoir qui exigeait qu'elle brisât son rêve. Et Elisabeth comprit qu'il est parfois plus facile de bien mourir que de bien vivre et que la mort est souvent moins dure à accepter que la vie.

— Il m'aimera, murmura-t-elle, je le sens, il était prêt à m'aimer... Michèle ne demande qu'à l'oublier. Au fond, c'est une enfant qui ne sait pas ce qu'elle veut... C'est elle qui a dû l'abandonner après sa ruine... C'est une poupée... Et lui, je l'ai jugé : c'est un homme avec toutes ses faiblesses, mais il est loyal... Et je l'aime.

Elle était là, debout, comme pour repousser l'assaut, et son cœur et sa conscience se livraient une lutte sans merci. Et, au milieu du combat, du sein de ces ténèbres surgit un nom : « Bonne-maman... Si pieuse, si croyante, si ignorante du mal... » Elisabeth sentit que, si elle céda à la tentation, si elle aidait M^{me} de Laherta à détruire ce foyer pour le reconstruire ensuite à son profit, jamais, non, jamais elle n'oserait soutenir le clair et pur regard de bonne-maman. Toute la lignée de femmes honnêtes dont elle était issue, et dont M^{me} Arsenne était le symbole, se révoltait contre une pareille compromission...

Bonne-maman... Sa lumière, sa conscience... Et la jeune fille se sentit sauvée. Son cœur saignait; mais, de même que sur le pont du navire en perdition, à travers l'espace, elle avait senti les prières et l'amour de sa grand-mère l'envelopper et la sauver, de même, à l'heure la plus douloureuse de sa vie, elle se sentait fortifiée et pré-

servée par cette tendresse vigilante, par cette faiblesse qui puisait sa force dans le Ciel même.

Le lendemain matin, Elisabeth revint à Maisons-Laffitte. M^{me} Arsenne était encore couchée. Soutenue par ses oreillers, elle lisait sa messe. Dès l'entrée, elle remarqua les yeux cernés et les traits tirés d'Elisabeth, mais n'osa en faire la réflexion. La jeune fille l'embrassa, s'enquit de sa santé et s'assit au pied du lit.

— Qu'as-tu vu? Qu'as-tu fait, ma petite fille? demanda la vieille dame qui s'intéressait à tout.

Avec une gaieté que l'aïeule sentit forcée, l'avocate se mit à raconter les menus incidents de la soirée. Puis, elle dit d'un ton un peu altéré :

— Savez-vous ce que j'ai appris au cours de cette soirée, bonne-maman?

— ?...

— Eh bien! notre ami Parceval est marié, et ce n'est autre que le mari de Michèle de Laherta.

Pour faire sa confidence, Elisabeth avait baissé les yeux et s'efforçait de sourire. Mais bonne-maman ne fut pas dupe... Elle comprit... C'était donc là le secret de son Elisabeth. Elle aimait ce jeune homme. Comme elle devait souffrir! Et, doucement, la main de l'aïeule, toute ridée par les ans, effleura la main blanche et forte de la jeune fille. D'une voix où vibrait toute son infinie tendresse, l'aïeule murmura :

— Elisabeth...

La jeune fille leva la tête. Elle lut dans les yeux de M^{me} Arsenne qu'elle avait deviné son secret. Alors elle ne se contint plus. Et la fière jeune fille, l'avocate renommée ne fut plus qu'une enfant qui souffre et qui vient s'abattre dans les bras et sur le cœur maternels pour y chercher sa consolation.

DEUXIÈME PARTIE

I

Un peu pâlie par cette journée de terribles souffrances morales, mais calme et résolue, Elisabeth accueillit Jacques Parceval dans son bureau de la rue de Courcelles. Lui ne savait comment amorcer l'entretien. En la voyant, ce ne fut pas seulement le remords qui l'étreignit, mais aussi le regret... Elisabeth... C'était elle, la femme qui aurait changé sa destinée, la vraie compagne de sa vie. Mais, dans le beau regard si loyal et si pur, il vit bien que jamais la jeune fille ne sacrifierait sa conscience à son cœur. Elle lui désigna un siège et voulut parler, mais, se sentant trop émue, elle se tut et attendit sa confession.

— Excusez-moi, dit-il, mais je serai sans doute un peu long... Mon silence, que je regrette, qu'au prix de dix ans de vie je voudrais effacer, n'est dû qu'à mon orgueil... L'orgueil! c'est peut-être lui qui a brisé ma vie. Depuis l'autre jour, je me le demande et je me sens plus humble, moins prêt à rejeter toutes les fautes sur autrui... Vous connaissez ma femme, comment la jugez-vous?

— Je vous dirai cela, répondit Elisabeth, quand vous aurez fini votre récit. En attendant, je réserve mon jugement.

— Vous avez raison. Et moi, comment, en effet, devez-vous me juger? Cependant, je vous le jure, je n'ai jamais voulu sciemment vous induire en erreur.

Il se tut; il sentit qu'il glissait sur une pente dangereuse, que tout commentaire ne servirait qu'à faire comprendre à la jeune fille que son secret était dévoilé et, par délicatesse envers elle, il ne le voulut pas. Il reprit :

— Il faut que je vous parle de ma formation morale, car elle eut sur toute ma vie une profonde influence. C'est elle qui commande tous les actes de ma vie d'homme... Mon père, Robert Parceval de Lancy, et son frère Antoine, fils de riches industriels de l'Est, tentés par le mirage des colonies, s'établirent en Algérie, dans la région de Constantine, en 1880. Ils eurent la chance d'y découvrir un important gisement de phosphates et, comme leur fortune personnelle était importante, ils purent faire face, seuls, aux frais de l'exploitation qui engloutirent tout leur avoir. La fortune leur sourit, et les mines d'El Glada prospérèrent d'une façon inespérée... Les deux frères, en quelques années, amassèrent ainsi une fortune considérable. Vivant ensemble, ne se quittant jamais, mon père et mon oncle paraissaient voués au célibat... Mes grands-parents moururent. Seuls désormais, les deux frères sentirent encore leurs liens se resserrer jusqu'au jour où, pendant un séjour à Vichy, mon père fit la connaissance d'une jeune orpheline, mince, brune et ravissante, Alberte Ballengey. Mon père en devint follement épris, comme peuvent le devenir les hommes qui, jusqu'à l'âge mûr, n'ont vécu que pour le travail et l'ambition et qui découvrent tout d'un coup le paradis enchanté de l'amour...

« Ce qu'en pensa mon oncle Antoine, je ne l'ai jamais su, mais j'imagine que la découverte dut être terrible pour lui. Quant à la jeune fille, malgré la considérable différence d'âge, elle accepta sans hésiter. Pupille sans fortune d'une tante acariâtre, ce mariage était pour elle une libération...

« La jeune femme vécut à Constantine dans la luxueuse villa qu'habitaient les deux frères, car le mariage du cadet n'avait pu les séparer. C'est à Constantine que je naquis, trois ans plus tard. Un fils, l'héritier de tant de labeur! Vous vous représentez sans peine quels visages émerveillés se penchèrent sur le berceau du nouveau-né. Pour mon père, c'était le couronnement et

la récompense de sa vie de travail et, pour mon oncle, le sentiment n'était pas différent.

« Tous les étés, ma mère quittait l'Algérie et faisait en France de longs séjours. Mon père l'accompagnait souvent. Dès que je fus grand, je fis partie du voyage. Rien n'était trop beau, trop cher, trop délicat pour le petit dauphin. Avec cela, cependant, mon père était sévère et exigeait l'obéissance. Mais mon enfance, ma toute petite enfance fut vraiment une enfance enchantée... dont le parfum embaume les tristes heures de ma vie...

« Une année, ma mère se plaignit de douleurs, de vertiges; le climat de l'Algérie ne lui convenait pas. Je ne vous ai pas parlé de ma mère. Je ne saurais vous la décrire, et vous allez comprendre pourquoi... Alors que l'image de mon père et de mon oncle est à jamais gravée dans mon cœur, les traits de ma mère sont effacés, imprécis, et c'est pour moi une impression douloureuse. Je sais qu'elle était fort jolie, que c'était une brune au teint très blanc, aux yeux magnifiques... Et c'est tout. Dans les brumes du souvenir, je vois une silhouette élégante, dans un bruissement soyeux, se pencher sur mon petit lit, je sens un parfum très doux m'envelopper et je me surprends à murmurer ce nom qui a tant manqué à mon enfance et à toute ma vie : « Maman ». Je vous ai dit que ma mère se plaignait de sa santé, et mon père, toujours en adoration devant sa jeune compagne, autorisa de plus longs et plus fréquents séjours en France.

« Désormais, nous eûmes, à Paris, un somptueux pied-à-terre, un appartement meublé, avenue Montaigne. Ma mère, à qui sa fortune et sa beauté ouvraient toutes les portes, donna de grandes fêtes... Sa villa de Constantine fut délaissée... Mon père passait maintenant une partie de sa vie en France. L'oncle Antoine restait seul. Mais il avait souvent besoin de la présence de son frère. Parfois, mon père emmenait sa femme, mais, le plus souvent, il nous laissait. Je le vois, à l'un de ses derniers départs, avec sa barbe grisonnante, ses traits fatigués par un mystérieux chagrin et ses yeux si bons, ce jour-là presque durs. Avant son départ, petit enfant curieux et habitué à entrer partout, j'avais surpris entre mes parents une violente discussion. Je compris que mon père voulait nous emmener, qu'il menaçait ma mère de me prendre avec lui, et que ma mère avait répondu : « Jacques vient d'avoir une bronchite. Vous seriez un criminel de le faire voyager dans cet état. »

« Vaincu, mon père partit seul. A dater de ce jour, ma mère devint nerveuse et d'humeur changeante. Je la voyais peu. Ses relations, ses sorties, ses plaisirs, l'absorbaient trop. Cependant, jamais, le soir, elle ne manquait de venir m'embrasser dans mon petit lit... Une nuit, vaincu par le sommeil et las de l'attendre, je m'endormis... Je me réveillai sous un baiser. C'était ma mère. A la lueur de la veilleuse, je vis son beau visage et je sentis des larmes sur mes joues... Mais j'étais à moitié endormi, je ne posai pas de questions. Plus tard, en pensant à cette scène, je me souvins que ma mère était en robe de sortie, à cette heure tardive... Au lieu du tendre baiser de chaque soir, ce fut une série de baisers qui me brûlèrent le visage, et ma mère me serra si fort dans ses bras que je gémis : « Tu me fais mal... » Enfin, elle me laissa et quitta la chambre à reculons pour mieux me voir et plus longtemps. Puis elle disparut... Et jamais, jamais plus, je ne devais la revoir. »

Jacques se tut un instant, étreint, malgré les années, par l'impression profonde que cette scène avait laissée dans son âme d'enfant...

Sa voix se raffermir et il continua :

— Le lendemain, on me dit que ma mère était partie en voyage, puis, plus tard, qu'elle était morte, et jamais son nom ne fut prononcé, ses portraits furent détruits. Mais j'aimais ma jolie maman, je souffris sans en rien dire, car je comprenais, avec l'intuition infailible de l'enfance, que mon père ne voulait plus entendre prononcer le nom de l'absente, qu'elle était bannie de sa vie... Plus tard, bien plus tard, je connus la vérité : mariée à un homme pour lequel elle ne ressentait que reconnaissance et amitié, ma mère, un beau jour, s'était trouvée face à face avec l'amour. Et ni le devoir, ni la reconnaissance, ni surtout l'amour maternel ne pesèrent dans la balance en face de la passion. Elle avait tout abandonné pour suivre jusqu'au Brésil son séducteur, un des noms les plus connus de la société cosmopolite d'alors... Ma mère ne revit jamais la France. Deux ans plus tard, elle mourait, loin de l'enfant qu'elle avait délaissé.

« Mon père, prévenu par la lettre d'adieu de ma mère, arriva aussitôt à Paris. Confié aux soins de Jeanne, ma dévouée gouvernante, j'étais fort bien soigné. Mais, si le dernier baiser de ma mère est resté gravé dans mon cœur, combien plus profond encore est

le souvenir que me laissa l'arrivée de mon père. Il me prit sans mot dire dans ses bras et il m'y garda si longtemps, serré si fort contre lui, que je restais là, sans bouger, comprenant vaguement que j'étais en présence d'une douleur qui me dépassait...

« Nous retournâmes à Constantine, et Jeanne nous suivit. Elle tenait la maison; tout le côté matériel de la vie était son domaine, mais mon oncle et mon père s'occupaient seuls de mon éducation et de ma formation morale. J'étais leur seule joie, leur seule raison de vivre, mais vous comprenez sans peine quelle amertume et quel scepticisme la trahison de ma mère avait laissés dans l'âme de son mari. Et, pour mon malheur, cette amertume et ce scepticisme, sans que mon père s'en rendit compte, imprégnaient toutes ses idées et les enseignements qu'il me donnait. Mon oncle, qui toute sa vie s'était méfié des femmes, Dieu sait pourquoi, depuis l'aventure de son frère n'avait pas, vous le pensez bien, modifié son jugement.

« Et moi-même, quand j'appris que ma mère m'avait ainsi abandonné, j'étais à l'âge de l'adolescence, à l'âge de l'intransigeance. L'indignation, le dégoût, disons le mot, que je ressentis, eurent encore plus d'effet que les remarques de mon père. Je grandis donc entre ces deux hommes, élevé par des précepteurs, choyé, adulé, mais sans la douceur d'une tendresse féminine.

« Au contraire, je fus élevé dans une atmosphère de mépris, de dédain contre la femme, cet être faible et versatile.

« — Reste toujours, vis-à-vis d'une femme, le maître de ton cœur... Aucune ne mérite la confiance et le don total, absolu de soi-même... Ce sont des êtres faux et enchanteurs. Qu'ils charment notre vie, soit, mais que la meilleure part de nous-mêmes leur reste étrangère..., me disaient mon père et mon oncle.

« Vous imaginez l'effet de ces paroles, souvent répétées, sur un homme jeune qui s'éveille à la vie et qui, extrêmement riche, ne voit autour de lui que sourires enjôleurs et regards charmeurs... Je ne suivis que trop bien ces conseils et j'eus bientôt la réputation d'un homme insensible, se plaisant à émouvoir les cœurs féminins et à les faire souffrir...

« A Paris, dans la société que je fréquentais, tout en faisant mon Droit, nul ne se souvenait de la triste aventure de ma mère et nul ne pouvait soupçonner quel

obscur sentiment de vengeance m'animait contre ces créatures semblables à elle et qui, pensais-je, agiraient tout comme elle...

« Mon oncle Antoine mourut le premier d'une congestion, et mon père, miné par le chagrin, le suivit de près... Je restai seul... Vous me permettrez de glisser sur ces années de solitude, vous comprenez ce qu'elles ont été... Mon expérience personnelle ne fit que renforcer l'expérience transmise par un père désabusé... J'ignorais vraiment ce qu'était une « femme » dans la belle acception du mot. Je ne l'ai su que trop tard. Un jour, à Biarritz, je fis la connaissance des dames de Laherta, au casino. M^{me} de Laherta était une coquette déjà mûre qui me déplut; je ne fis aucune attention à Denise, mais Michèle me charma. Son extrême jeunesse lui donnait un attrait d'innocence et de fraîcheur qui attirèrent le blasé que j'étais. Je la fis danser souvent. Et elle, petite pensionnaire échappée du couvent où la reléguait une mère trop coquette, montra une joie enfantine qui me séduisit. A ce moment, la Providence mit sur ma route ce qui aurait pu être mon salut... J'aimais Michèle. Je l'aimais, je l'avoue, avec toute l'ardeur d'un cœur qui a ignoré l'amour, et, si je m'étais abandonné à ce sentiment, l'amertume de mon enfance eût été dissipée. Mais je me souvins des conseils de mon père : « Reste le maître de ton cœur. » Et je me raidis contre cet amour si doux... Je vis bien que le cœur innocent de Michèle, que n'avait pas encore terni le contact du monde, s'ouvrait à l'amour. A la fin de la saison, je fis à M^{me} de Laherta ma demande officielle qui fut acceptée. Refuse-t-on, serait-il borgne ou boiteux, le propriétaire des mines d'El Glada? Non, n'est-ce pas?

« Oh! je n'accuse pas Michèle d'avoir fait ce calcul. Mais sa mère le fit pour elle. Nos fiançailles restent le souvenir le plus doux de ma vie. Un peu craintive, timide même, Michèle, se sentant aimée, devenait coquette, hardie, mais avec une gaucherie enfantine qui était un charme de plus. Elle me livrait un cœur sans détours, une âme toute neuve, que, grâce au Ciel, sa mère n'avait pas eu le temps de déformer. Mais, une fois ses puériles confidences terminées, elle restait silencieuse, me regardant comme si elle attendait que, moi aussi, je livre mes pensées et mes souvenirs. Et je ne livrais que ce qui était, si je puis dire, la surface, ce que tout le monde pouvait deviner et comprendre. Le levain de méfiance,

éposé dans mon âme adolescente par un père aigri, faisait son œuvre. Je ne voulus pas comprendre que, de cette enfant éprise, je pouvais faire ma femme au vrai sens du mot, la compagne de ma vie, la consolatrice des heures noires, la dépositaire de mes pensées... Tout cela, je ne l'ai compris que plus tard, trop tard...

« Non. Je fis de Michèle la joie de ma vie et de mes yeux, le bibelot de luxe destiné à enchanter mes jours, une poupée, en un mot... Je dois dire que Michèle s'adapta merveilleusement à ce rôle. Comblée de tout ce que peut désirer une femme jeune et coquette, elle devint très vite la « jolie M^{me} de Lancy », dont les journaux décrivaient les toilettes. Mais, en moi, la jalousie veillait toujours, et, sans en avoir l'air, je surveillais Michèle. Sa conduite était irréprochable. Vive, étourdie, elle pouvait prêter à des critiques, mais sans gravité. Cependant, quelque discrète qu'eût été ma surveillance, elle la devina, car elle ne manque ni d'intelligence ni de finesse. En véritable enfant, elle résolut de la déjouer et, pour un motif futile, pour rejoindre une amie dont la fréquentation me déplaisait, elle inventa un conte auquel je crus, car, jusqu'alors, elle n'avait jamais menti. Mais, tôt ou tard, la vérité se fait jour. J'appris que l'après-midi pendant lequel, soi-disant, elle avait tenu compagnie à notre vieille parente, M^{me} Deseyne, elle l'avait passé, en réalité, dans un dancing, en compagnie de cette amie dont je ne voulais plus entendre le nom. Ma colère fut terrible. Trop de crédulité, trop de bonté avaient perdu mon père. Je fus dur, trop dur, peut-être, pour ce qui n'était qu'une étourderie. Nous étions à Biarritz, nous revînmes à Constantine. Terrorisée, Michèle se replia sur elle-même. J'essayai de lui faire oublier cette vilaine heure en la comblant de cadeaux, en lui offrant un bijou qu'elle désirait. Toujours, je la traitais comme une poupée... Puis d'autres soucis sollicitèrent toute mon attention. J'habitais peu Constantine où Michèle se déplaisait. De temps en temps, je venais aux mines, je regardais les comptes, je jetais sur tout le coup d'œil du maître et, en réalité, je ne regardais rien, car j'avais en mon directeur une confiance absolue. Fils d'un des plus anciens employés de mon père, élevé grâce à sa générosité, Adolphe Lamy, de dix ans plus âgé que moi, était un autre moi-même. Je me reposais entièrement sur lui et, comme les affaires étaient prospères, de plus en plus, et, en cela, j'eus tous les torts, je lui abandonnai la direction des

mines, me contentant, les dernières années, de toucher les bénéfices.

« Une lettre confidentielle de mon homme d'affaires, un avoué de Constantine, m'inquiéta. Cette année-là, il y avait eu un fléchissement dans la production.

« Venez, me disait mon correspondant. Le bruit court que Lamy a perdu, au jeu et à la Bourse, des sommes énormes, que sa comptabilité est faussée. »

« Je frémis d'autant plus qu'à cet *alter ego*, j'avais donné ma signature; j'étais donc responsable de lui. Je revins très inquiet en Algérie. Michèle me demanda en grâce d'emmener Denise avec nous. »

— Pardonnez-moi, interrompit Elisabeth, suivant une idée encore vague, mais qui la tourmentait. Dans quels termes étiez-vous avec votre belle-sœur?

— Mais... très amis, dit Jacques, un peu surpris. Denise, intelligente et cultivée, est d'une fréquentation fort agréable, sauf les jours où elle exerce, aux dépens de tous, sa verve caustique... Elle n'est pas heureuse, car ma belle-mère, qui n'est qu'une coquette sans cervelle et pourvue de peu de cœur, a honte de son infirmité.

— Ce dernier détail ne me surprend pas. Excusez mon interruption et continuez.

— Le voyage fatigua Michèle. Elle dut rester au lit en arrivant à Constantine, mais sa maladie n'était pas grave. Quant à moi, j'allais de découverte en découverte... Aux mines, le désarroi était complet. Prévenu de mon arrivée, Lamy, la veille au soir, s'enfuit, emportant, comme il était à prévoir, tout l'argent disponible. Mais ceci n'était que le moindre mal. Abusant de ma signature, Lamy avait fait des emprunts, passé des marchés désavantageux pour se procurer de l'argent à tout prix, argent qu'il jouait à la Bourse ou qu'il dilapidait sur le tapis des tables de jeu. Avec l'homme d'affaires, amené de Constantine, nous nous trouvâmes devant une catastrophe... Je ne voulus pas laisser protester la signature bien connue de « Lancy frères » et je payai jusqu'au dernier sou. C'était la ruine; j'expiai mon insouciance et mon aveugle confiance. D'El Glada, j'envoyais de brèves nouvelles à Michèle. Je ne voulais pas la revoir avant d'avoir eu une entrevue avec mes principaux créanciers.

« Mon orgueil toujours... Il m'en coûtait de revenir vaincu, et par ma faute, auprès de la femme que j'avais toujours traitée en enfant très aimée, mais sans importance. Après bien des jours d'angoisse, le doute ne fut

plus permis. La désastreuse gestion de Lamy me ruinait entièrement, et les mines passaient aux mains d'une Société formée par mes créanciers. Quant à Lamy, il avait disparu et bien disparu, puisque aucune police n'a pu réussir à retrouver sa trace.

« Je croyais mon orgueil suffisamment puni. Je me trompais. La véritable punition allait commencer. A Constantine, avant mon retour, la nouvelle de la catastrophe se répandit comme une trainée de poudre... Pendant mon absence, fort courte cependant, ma belle-mère était venue rejoindre ses filles. Vous connaissez la malignité publique, la jalousie qu'excitent les heureux de la vie, la crédulité avec laquelle la foule accueille les nouvelles les plus saugrenues. Comme Lamy avait fait des faux, la calomnie s'empara de la nouvelle, et c'est moi-même qui fus accusé d'être un faussaire. Et voilà comment s'écrit l'histoire...

« J'arrivai chez moi à la tombée du jour, l'esprit épuisé par ces journées de lutte, l'âme endolorie... Le visage effaré de la femme de chambre m'apprit que la catastrophe était connue... Et moi qui venais en faire l'aveu à Michèle... J'arrivais trop tard. J'en fus désolé, mais je n'eus pas le temps de réfléchir. Tout en haut de l'escalier, semblable à la statue du Commandeur, M^{me} de Laherta m'attendait.

« — Ah! c'est enfin vous! me dit-elle d'un ton glacial.

« — Oui, mère... Je veux voir Michèle.

« — Vous la verrez en ma présence. La pauvre enfant est encore si fatiguée, si brisée par ces émotions, que je redoute pour elle cette entrevue.

« En d'autres temps, j'aurais répliqué vertement à ma belle-mère que ce que j'avais à dire à ma femme ne la concernait point, mais j'étais à bout de résistance et je la suivis sans discuter dans le petit salon algérien, pièce préférée de Michèle.

« Elle était étendue sur un divan, un peu pâlie par la maladie. Denise était auprès d'elle. Je restai debout, sur le seuil de la porte, attendant un élan d'affection, un signe d'encouragement. Rien ne vint...

« Rien ne fut plus atroce que ce silence, ces yeux de Michèle fixés sur moi avec une expression à la fois douloureuse et méfiante... Je ne regardai ni Denise ni sa mère, elles n'existaient pas pour moi.

« Toute ma vie était concentrée dans mes yeux qui imploraient Michèle.

« — Michèle, dis-je en m'approchant, ma petite Michèle, pardon...

« En effet, j'étais coupable, j'avais agi avec une folle insouciance, mais c'était mon seul tort... Ma femme trembla.

« — Oh! Jacques, c'est donc vrai?

« J'inclinai la tête.

« — Oui... Ma pauvre petite Michèle, nous sommes ruinés... Mais je travaillerai, ma chérie. Nous sommes jeunes, nous pourrons encore être heureux...

« Elle se redressa, et je vis dans son regard une lueur de joie qui me surprit. Mais, avant que j'aie pu m'approcher, M^{me} de Laherta se dressa entre nous.

« — Tout cela est fort bien, dit-elle d'une voix sèche. Vous abandonnez ma fille avec un sans-gêne parfait, puis vous revenez nous annoncer votre ruine et vous paraissez trouver cela tout naturel...

« — Permettez, ma mère, dis-je avec tout mon sang-froid retrouvé, permettez, c'est à ma femme *seule* que je m'adresse... Et, personnellement, vous pourriez peut-être prendre un autre ton.

« Ma belle-mère pâlit. L'année précédente, très peu de temps après notre mariage, M^{me} de Laherta, qui joint à son invincible coquetterie un non moins invincible amour du trente et quarante, perdit au jeu une somme importante. Je réglai sa dette, et ses filles n'en surent rien.

« Elle comprit fort bien l'allusion, et le regard qu'elle me lança était chargé de rancune. Délivré de mon ennemie, je me tournai vers Michèle.

« — Oh! s'écria-t-elle en joignant les mains, Jacques, je savais bien que tous ces vilains bruits n'étaient que des calomnies, que tu étais innocent.

« — Innocent? Mais de quoi m'accusez-vous donc? m'écriai-je.

« Et, soudain, j'entrevis la vérité. L'absurde accusation, dont m'avait parlé l'homme d'affaires, et à laquelle je n'avais pas attaché d'importance, pour ces trois femmes était devenue une réalité. J'en fus profondément blessé.

« — On vous accuse d'avoir commis des faux, dit la voix de Denise, une voix sans timbre, neutre, et comme indifférente.

« — Mais c'est absurde, et vous avez pu croire ce raconter sans fondement? Vous, Denise, et vous, Madame, je le comprends. Votre bienveillance naturelle m'est de-

puis longtemps connue. Mais toi, Michèle... Toi. Toi aussi, tu m'as cru coupable?

« Elle baissa la tête comme une enfant prise en faute. Elle était debout entre sa mère et sa sœur qui l'encaadraient comme des gardiennes. Son attitude m'irrita.

« — Cette scène n'a que trop duré. Michèle, je te somme de répondre. M'as-tu cru coupable et reconnais-tu ton erreur?

« — Pour la reconnaître, dit Denise, il faudrait que vous nous donniez des explications.

« Mon orgueil se cabra.

« — Je n'ai pas d'explications à donner... Je n'ai pas surveillé mon directeur; il m'a trompé, il m'a ruiné. C'est tout et c'est assez. Quant au reste, Michèle, en dix-huit mois de vie commune, voilà toute l'opinion que tu as de moi? Le plus grossier commérage trouve crédit près de toi?

« Elle eut un cri sincère :

« — Non, Jacques, je ne pouvais le croire. Mais pour quoi ne pas t'expliquer?

« Un doute restait en elle. Je fus ulcéré.

« — On ne réfute pas d'aussi basses calomnies... Réponds-moi. Es-tu disposée à me suivre?

« — Vous suivre? s'écria Denise. Vous en parlez à votre aise. Jamais nous ne permettrons à Michèle de nous quitter pour courir ainsi l'aventure, avant que vous ayez une situation stable et (elle insista sur le mot) nette.

« La colère me fit perdre toute mesure. Je m'emportai.

« — Cette fois, et c'est la dernière, réponds. Choisis entre ta mère et ta sœur et moi...

« Son regard éperdu alla de Denise à M^{me} de Laherta, puis revint vers moi.

« — Jacques..., dit-elle timidement.

« Mais je ne la laissai pas continuer. La coupe d'amertume débordait.

« — Inutile de feindre... Tu as déjà choisi... Adieu, Michèle.

« Je ne pus en dire davantage. Je tournai brusquement les talons, je descendis l'escalier et me trouvai dehors avant que les trois femmes eussent compris que j'étais parti sans retour.»

Une seconde fois, la voix de Parceval se brisa. Cet homme avait dû atrocement souffrir. D'un seul coup, il

découvrait toute l'ingratitude humaine, et l'avocate comprenait son amertume et son désenchantement.

— Jamais, poursuivit-il, je ne pourrai oublier que Michèle a douté de moi... Je crois, plus simplement, qu'elle a eu peur de la pauvreté, bien que sa fortune lui restât... Peu importe. Je restai quelques jours à Constantine, attendant, dans ma folie, un signe, un mot, un rappel... Rien ne vint...

Elisabeth tressaillit. Elle fit un effort pour dominer la tentation qui lui venait de se taire, mais elle réagit.

— Vous vous trompez. Votre femme, que j'ai vue hier, m'a dit que, le lendemain même, sa femme de chambre portait à votre homme d'affaires une lettre pour vous où elle vous demandait pardon et vous suppliait de revenir, car sa faiblesse l'empêchait de courir vers vous.

A la joie qui irradiia le visage de Jacques, la jeune fille put mesurer l'intensité de la souffrance passée, mais ce ne fut qu'un éclair. Il eut un sourire désabusé.

— Non... Je connais cette fille très dévouée. Si Michèle avait écrit, j'aurais reçu sa lettre, mais je ne l'ai pas reçue, car elle n'a pas été écrite... Michèle, je vous l'ai dit, m'a menti une fois. Et à vous aussi, elle a menti. Elle m'a délaissé, elle a douté de moi à l'heure de la ruine. Aujourd'hui, honteuse de sa conduite, elle veut en atténuer la laideur en inventant une histoire de lettre... C'est faux. La vérité est autre. Michèle ne m'a jamais aimé.

— Vous vous trompez, dit lentement Elisabeth, et chaque mot qu'elle prononçait lui déchirait le cœur.

Mais elle continuait, poussée par le sentiment de la justice :

— Vous vous trompez... Michèle est venue me voir pour que je m'occupe de son divorce. (Vous voyez que je ne vous cache rien.) Dans la conversation, elle m'a parlé de votre amour mutuel, de son désespoir après votre départ et enfin de sa suprême tentative, avec un accent qui ne trompe pas. Elle était sincère. Elle a dit la vérité.

Jacques songea que cette femme, qui plaidait la cause d'une autre, détruisait elle-même son rêve, et il admira sa force d'âme. Mais il ne fut pas convaincu. Il secoua la tête.

— Votre âme généreuse compatit au chagrin de Michèle. Car elle n'est pas méchante : frivole et mal conseillée, c'est tout. A cause d'elle, j'ai atrocement souffert et ne puis l'oublier. Si je l'ai mal aimée, si je n'ai pas

su en faire la vraie compagne de ma vie, du moins l'ai-je aimée aussi profondément que le permettait l'éducation erronée que j'avais reçue... Après son abandon, quand je me suis vu seul, sans affections, sans amis, j'ai connu des heures de désespoir. Si je n'ai pas succombé à la tentation de mettre fin à ma misère morale, en disparaissant pour toujours, c'est qu'en moi il est resté une lueur des enseignements de ma gouvernante, cette fidèle Jeanne, pieuse et dévouée. Elle seule m'a parlé de Dieu, de la Providence, d'une autre vie. Elle seule a mis dans mon âme un peu d'idéal. Grâces lui soient rendues!

Il consulta sa montre.

— Mais j'abuse de vos instants... Si j'ai bien compris, Michèle veut divorcer pour épouser cet Anglais qui l'accompagnait au théâtre?

Il prononça ces mots d'un ton calme, mais la pâleur de son visage trahit l'effort intérieur pour se maîtriser.

— Ceci n'est pas encore fait, répliqua l'avocate. Vous l'avez dit, et je suis de votre avis, Michèle est mal conseillée. Son âme est d'une qualité bien supérieure à celle de sa mère. Elle méritait d'être bien guidée. Laissez-moi vous dire que vous avez failli à votre tâche... Michèle hésite, elle ne peut vous oublier.

La voix de Jacques se fit très dure :

— Ce qui est fait est fait. Le passé est mort... L'opinion dédaigneuse que j'avais de toutes les femmes n'a fait que s'accroître jusqu'au jour, ah! Elisabeth, permettez-moi de vous le dire, jusqu'au jour où j'ai connu, avec votre grand'mère et vous, qu'il existait, de par le monde, des femmes pures et loyales... Votre grand'mère, sans le savoir, sans sermons ni discours, par la seule douceur de ses jugements, la sérénité de sa vie, m'a dévoilé tout ce qui m'a manqué, m'a fait comprendre quelle avait été l'erreur de mon éducation...

Tous deux s'étaient levés, frémissants d'une émotion contenue. Elisabeth tressaillit en l'entendant, pour la première fois, prononcer son nom. Elle comprit tout ce qu'il ne pouvait lui dire. Et ce qui restait entre eux d'inavoué lui fut d'une amère douceur. A l'heure où, pour obéir à l'appel du devoir, elle résistait à l'appel de l'amour, elle connut que jamais, jamais, elle n'avait été aussi près d'être aimée.

— A vous, dit-elle, je dois la vie. Tant mieux si, à notre tour, nous avons pu vous faire quelque bien.

Puis, changeant de ton, car elle sentait que cette émotion devenait dangereuse :

— Demain, je verrai Michèle et je vous tiendrai au courant de sa décision.

— Demain? En ce cas, je vais vous donner mon adresse. Hier, Hary m'a chargé d'une mission de confiance. Je vais à Lyon pour m'entendre avec un garagiste au sujet d'un important achat d'autos. Je resterai huit jours, quinze jours absent, je ne sais. Mais je vais vous donner mon adresse.

Il n'ajouta pas que c'était à l'intervention de Georges qu'il devait cette mission qui l'éloignait d'Elisabeth à l'heure où sa présence devenait douloureuse pour celle-ci. En effet, à l'idée qu'elle ne le reverrait pas d'ici un certain temps et qu'elle aurait le loisir de se ressaisir, Elisabeth se sentit délivrée d'un souci.

Entre eux, tout était dit. Il venait de dévoiler son vrai visage, de mettre à nu devant la jeune fille son cœur orgueilleux et meurtri. Il retint un instant, entre les siennes, la main d'Elisabeth, étreint par l'émotion, et ce fut elle qui la retira doucement, mais avec fermeté.

II

Un pneumatique de Michèle avertit M^{lle} Arsenne, au moment où elle se rendait au Palais, que M^{me} de Lancy ne pourrait venir ce jour-là et que sa visite était différée à mercredi. « Tant mieux », pensa Elisabeth. Après l'épreuve du matin, elle sentait épuisée sa réserve d'énergie et éprouvait le besoin de se reposer moralement.

Ce soir-là, l'avocate était aussi faible, aussi brisée que le jour où, vaincue par la souffrance, elle s'était abattue dans les bras maternels.

Dans le salon baigné d'une lumière adoucie, bonne-maman lisait. La jeune fille, sans un mot, s'assit sur le tapis, aux pieds de l'aïeule, et elle posa sa tête sur ses genoux. M^{me} Arsenne connaissait assez sa petite-fille pour comprendre ce qu'un tel geste d'abandon signifiait de souffrances inavouées. Sa main effleura les cheveux

ondés et les caressa doucement... Un long moment, les deux femmes restèrent silencieuses, chacune se recueillant, l'une avant de faire son aveu, l'autre avant d'essayer de consoler.

— J'ai vu Jacques Parceval, bonne-maman, dit enfin Elisabeth d'une voix sourde, et sans lever les yeux.

L'aïeule caressa plus tendrement encore la tête brune, mais ne répondit rien.

— Je l'ai vu, et il m'a conté l'histoire de sa vie.

Puis elle résuma le récit du jeune homme.

— Il a bien souffert... et il souffre encore, dit-elle en terminant, d'une voix rêveuse, comme si elle se parlait à elle-même.

Bonne-maman s'enhardit et elle osa porter la main sur la plaie vive.

— Et toi aussi, mon enfant chérie, tu souffres...

Les beaux yeux d'Elisabeth se levèrent sur l'aïeule, empreints d'un tel désespoir que M^{me} Arsenne fut saisie de pitié.

— Comme tu l'aimais, murmura-t-elle.

La jeune fille ne répondit pas. Le silence régna à nouveau, mais, des yeux d'Elisabeth, deux larmes coulèrent, plus éloquentes qu'un discours.

Bonne-maman reprit :

— Tu pleures, ma chérie, sur toi-même, sur ton bonheur perdu... Mais je connais bien ton cœur. Je sais que ton amour ne peut être stérile et égoïste. Tu dois aimer l'homme qui t'a sauvé la vie d'un amour plus fort, plus pur que celui que tu souhaitais connaître... Le plus grand amour, vois-tu, c'est l'amour qui se sacrifie au bonheur de l'être aimé. Et, puisque tu sais que Jacques souffre, montre-lui le vrai chemin du bonheur que son orgueil et sa rancune l'empêchent de voir. Réunis ces deux êtres qui s'aiment et, dans l'austère joie du sacrifice, tu trouveras l'adoucissement de ta peine.

A ces paroles, qui correspondaient aux plus nobles sentiments de son âme, Elisabeth se redressa. Oui, la forme la plus haute de l'amour, c'est le sacrifice. Puisqu'elle ne pouvait aimer que de cette manière, elle irait jusqu'à la limite extrême. Ce bonheur qu'elle eût rêvé de donner à Jacques Parceval, elle le lui rendrait, et c'est Michèle qui en serait la dispensatrice... Sa connaissance du cœur humain lui montrait que ces deux cœurs, séparés par l'orgueil et peut-être par des forces ténébreuses, ne seraient jamais heureux que l'un par l'autre.

— Bonne-maman, dit-elle, merci... Vous m'avez montré la voie...

Elle s'inclina sur les mains de l'aïeule et les couvrit de baisers.

— Vous m'aidez, murmura-t-elle plus bas. Vous soutiendrez mon courage.

Elle se jura de se consacrer à cette œuvre difficile et d'y employer toute sa forte volonté. Désormais, elle s'effaçait. Et elle ne voulait plus voir, en Jacques et en Michèle, que les héros d'un procès passionnant.

Elle était bien convaincue de la sincérité de Michèle. Mais qui donc avait intercepté la lettre? Un nom venait à ses lèvres, mais elle ne savait si ce n'était pas une épouvantable calomnie... Et cependant, en revoyant les yeux brûlés de passion et de révolte de Denise de Laherta, elle ne pouvait s'empêcher de penser : « Si c'était elle? »

Entre Georges et Jacques l'explication fut très brève. Aux premiers mots, Bellac interrompit son ami :

— Mon cher, je sais l'essentiel, cela me suffit. Je ne veux pas entendre ce qu'il vous serait si pénible de me dire. Je vous plains et je voudrais que pour vous tout s'arrangeât pour le mieux.

— Il est trop tard, répondit Jacques.

Et, ce soir-là, ils n'en dirent pas davantage.

Le lendemain, avant de partir, le jeune homme entra dans la chambre de son ami :

— Au revoir, mon cher Georges. Je vous écrirai de Lyon... Et merci, ajouta-t-il très bas.

Et Georges comprit qu'il le remerciait de l'éloigner. Mais tous deux redoutaient une explication où serait prononcé le nom d'Elisabeth. Avec un respect égal pour la jeune fille, ils voulaient la laisser en dehors de toute discussion.

Quand Michèle apprit, par Elisabeth, que son mari vivait et qu'il l'avait vue en compagnie de lord Elliot, son visage s'empourpra.

— Jacques... Il était tout près de moi, et je ne le savais pas. Et je souriais à cet homme que je n'aime pas.

Son joli visage se crispa, et elle eut ce cri qu'attendait Elisabeth et qui la délivrait du voile de mensonges dont elle cherchait à s'envelopper :

— Oui, Elisabeth, c'est vous qui aviez raison, vous

qui voyiez en moi plus clair que moi-même... J'ai aimé mon mari et je l'aime encore... Il m'a épousée toute jeune, à peine sortie du couvent où ma mère me tenait rigoureusement enfermée... (Je ne lui en veux pas, c'était, pour moi, la solution la meilleure.) Mon cœur n'avait jamais battu quand il m'a demandée en mariage. Je n'ai aimé que lui... Amour craintif et tremblant, car je sentais en lui une réticence, comme s'il eût craint de m'aimer...

Elisabeth pensa aux confidences de Jacques, mais elle se tut, ne voulant pas arrêter le flot de souvenirs qui, sous l'influence de l'émotion, jaillissait du cœur de Michèle.

— J'avais rêvé d'un amour très haut, très pur, continua la jeune femme; j'avais rêvé d'être la compagne de mon mari, sa confidente, vraiment l'âme de son âme. Mais il n'en a rien été... A toutes mes tentatives, mon mari répondait par un sourire, un baiser, un cadeau... Et puis, j'en ai pris mon parti. Ma vie était agréable, comblée, car Jacques m'aimait... à sa manière, mais il m'aimait. Je vois encore, pendant les nuits de fièvre d'une grave maladie, son visage anxieux penché sur moi et sa joie en me voyant sauvée. Et quand il me disait, avec un accent si tendre : « Micheline, ma petite Line », j'aurais, pour lui, accepté tous les sacrifices.

Les larmes coulèrent sur son visage, lentement, entraînant avec elles un peu de fard, mais Michèle n'en eut nul souci. La poupée faisait place à la femme. Elisabeth s'assit auprès d'elle, elle attira contre son épaule la jolie tête qui ne résista pas. L'instant était critique, car l'avocate, sans éveiller les soupçons de Michèle, voulait commencer son enquête.

— Alors, ma chère petite, murmura l'ainée avec une douceur infinie, puisque vous l'aimiez, comment l'avez-vous laissé partir en lui faisant croire que vous doutiez de lui et que vous refusiez de le suivre dans sa nouvelle vie?

— J'étais affolée... Oh! j'ai eu tort, grand tort. Mais, Elisabeth, représentez-vous dans quel état je me trouvais. Ces quelques jours de fièvre m'avaient beaucoup fatiguée. Jacques n'écrivait pas. Mais la nouvelle de son désastre était publique. Maman et Denise se désolaient, me représentaient la vie sous les plus noires couleurs, accablaient mon mari de leurs sarcasmes. Je le défendais, mais les arguments portaient malgré tout. Elles

croyaient bien faire, car Denise et maman m'aiment, si, hélas! elles ne s'aiment pas. Quand Jacques arriva, je fus gênée, déroutée... et coupable, je l'avoue. Mais jamais je n'aurais cru qu'il m'abandonnerait ainsi. Je voulais une explication. Il était trop orgueilleux pour me la donner. Et à ma lettre, Elisabeth, ma pauvre lettre, si humble, si repentante, pourquoi n'a-t-il pas répondu?

Elle leva les yeux sur sa grande amie. L'avocate répondit :

— Il n'a jamais reçu votre lettre, Michèle, et le pire, c'est qu'il ne croit pas que vous l'avez écrite.

— Il ne le croit pas? Elisabeth, ce n'est pas possible. Mais vous, vous? Vous savez bien que je suis sincère?

Dans un sursaut d'indignation, elle crispa ses deux mains sur le bras d'Elisabeth, et ses yeux ne quittaient pas les yeux de son amie.

— Je vous crois, Michèle, dit Elisabeth.

— Alors, mon amie, si c'est ce malentendu qui nous sépare, il faut que je voie mon mari, que je le convainque...

Elle était toute frémissante et spontanée, dans son élan de passion, et Elisabeth, pensant aux confidences de Parceval, à son incurable méfiance et à son scepticisme, se demandait avec angoisse si Michèle ne courait pas au-devant de nouvelles souffrances.

— Elisabeth, supplia la jeune femme, Elisabeth, donnez-moi son adresse, car jamais je n'aurai le courage d'attendre son retour.

Et l'avocate céda. Elle confia à la Providence le soin de dénouer l'intrigue. Après tout, l'initiative de Michèle était peut-être la meilleure...

« Peut-être », murmura-t-elle pensivement quand Michèle fut partie et qu'un léger parfum d'iris décelait seul sa venue.

Par un hasard vraiment surprenant, Denise et sa mère se trouvaient réunies au salon. Le plus souvent, en effet, la jeune fille se retirait dans sa chambre. C'était là son fief, le domaine interdit où nul autre qu'elle ne pénétrait. A toutes les règles, il y a une exception. Ce jour-là, Denise lisait, assise près d'un guéridon supportant une lampe de cristal, tandis que sa mère feuilletait un journal de modes. Au milieu de tout ce calme, Michèle fit irruption.

Ses yeux brillaient; elle paraissait dans un état d'agitation extrême.



— Qu'as-tu, mon enfant? demanda M^{me} de Laherta avec surprise.

Michèle se laissa tomber, plutôt qu'elle ne s'assit, sur une pile de coussins et répondit :

— Il y a que ce soir même je pars pour Lyon.

— A Lyon! s'écrièrent en même temps Denise et sa mère. Et pourquoi?

La jeune femme releva la tête comme pour défier ces volontés que, d'avance, elle devinait hostiles.

— Elisabeth Arsenne a retrouvé l'adresse de mon mari. Et c'est lui que je vais rejoindre pour avoir avec lui l'explication que j'attends depuis dix-huit mois.

— Quelle explication? Il t'a abandonnée, ne répondant même pas à ta lettre. Que te faut-il de plus? questionna Denise, d'un ton âpre où une oreille exercée eût discerné de l'inquiétude.

— Justement, il n'a jamais reçu ma lettre. Et, dans ce cas, j'ai autant de torts que lui...

L'abat-jour de la lampe projetait son reflet rosé sur le visage de Denise, autrement Michèle en eût distingué l'anormale pâleur.

— Je ne sais quelles idées cette Elisabeth Arsenne t'a mises en tête, dit M^{me} de Laherta d'un ton mécontent. Mais, depuis que tu as eu la mauvaise inspiration d'aller la trouver, tu agis comme une enfant déraisonnable.

— Au contraire. — Et, dans la voix de Michèle, on sentait une résolution inébranlable. — Au contraire, elle m'a rendu le service inappréciable de me montrer le droit chemin... et la vérité.

— La vérité! s'écria M^{me} de Laherta en fronçant les sourcils, ou les embryons de sourcils que la mode lui avait permis de conserver. La vérité, c'est que lord Elliot est prêt, pour t'épouser, à attendre le temps nécessaire à l'annulation et que toi, tu ne sais qu'inventer pour retarder encore l'instant de ta délivrance.

Michèle était debout, près de sa mère, dont elle soutenait, sans faiblir, le regard courroucé.

— La vérité, répliqua-t-elle, c'est que Jacques a été mon seul amour, que je n'ai jamais pu l'oublier et que jamais je n'ai aimé et n'aimerai lord Elliot... Il est inutile qu'il m'attende... Je suis la femme de Jacques. Man, vous l'aviez oublié.

— Tu es folle!

Et, dans ce cri, se révélaient toute la cupidité et les bas calculs de cette coquette aux besoins innombrables qui

voyait s'envoler, telle la Perrette de la fable, avec les millions de lord Elliot, les avantages personnels qu'elle pensait retirer de cette riche union.

Michèle eut l'intuition de ce que pensait sa mère, et la colère et le dégoût lui firent perdre toute mesure.

— Je suis folle, n'est-ce pas, après avoir abandonné mon mari ruiné, de ne pas épouser l'homme riche qui satisfera toutes mes fantaisies et les vôtres?

— Michèle!

La honte donnait à ce cri un accent de douleur vraie qui émut la jeune femme.

— Pardonnez-moi, maman. Je suis si nerveuse... Je n'ai que le temps de me préparer pour partir.

Au moment où elle allait refermer la porte, Denise demanda :

— Que faudra-t-il dire, demain, à lord Elliot?

— Que je m'étais trompée... Du reste, je lui écrirai.

Et la porte se referma définitivement.

III

Jacques prit pension dans un petit hôtel, près de la place des Terreaux, au cœur même de la vieille cité. Il y restait fort peu et ne revenait guère que le soir pour dîner et se coucher. Très pris par ses affaires, il s'absentait parfois hors de Lyon pour voir les voitures que les clients désiraient vendre ou échanger. Il faisait un temps froid et humide. Des quais de la Saône et du Rhône, un brouillard s'élevait, répandant sur la ville un voile de mélancolie.

Et ce fut par un de ces matins d'hiver glacé qu'à la gare de Perrache débarqua une jeune et frileuse voyageuse, aux yeux cernés par la fatigue. Elle se fit conduire au « Royal », place Bellecour. Après quelques heures d'un lourd sommeil, elle commanda un bain. La tiédeur de l'eau détendit ses membres lassés, mais, dans sa tête fatiguée, l'idée fixe ne lui laissait ni repos ni trêve. A tout prix, elle voulait revoir Jacques. Sur ses cheveux blonds, elle posa une toque de velours et elle s'enveloppa dans le

grand manteau de petit-gris que Jacques lui avait donné autrefois et qu'il aimait tout particulièrement.

Qu'elle était jolie, Michèle de Lancy, partant à la conquête du bonheur, avec ses yeux brillants d'espoir, son teint rosé par l'émotion et la grâce innée qu'elle tenait d'une de ses aïeules née au pays de la plus séduisante des créoles; Joséphine Tascher de La Pagerie!

A l'hôtel, dont Elisabeth lui avait donné l'adresse, une première déception l'attendait. Jacques n'y était pas. Mais le portier connaissait l'adresse du garage où il avait établi son quartier général. Michèle prit un taxi et se fit conduire avenue de Saxe. Un vendeur, attiré par l'élégance de cette cliente inattendue, se précipita.

— Pourrais-je voir M. Parceval? demanda la jeune femme en s'imposant un violent effort pour prendre un ton indifférent.

Le visage du jeune homme exprima une vive contrariété.

— Hélas! Madame, il vient, il y a un quart d'heure, de partir pour Anse, et je ne sais quand il rentrera. Si vous pouviez revenir demain, je l'avertirai de votre visite.

Mais Michèle était à bout de patience. Elle arrivait à ce point de tension nerveuse où tout retard devient une souffrance intolérable.

— Non, dit-elle. Ce que j'ai à lui dire ne souffre aucun retard... Anse, je crois, n'est pas très loin de Lyon?

— Environ vingt-cinq kilomètres, Madame.

Michèle jeta autour d'elle un regard circulaire. L'importance du garage la rassura.

— Pourriez-vous me louer une auto qui me conduirait à Anse?

Et elle se hâta d'ajouter :

— Une auto sans chauffeur (car elle songeait que leur explication n'avait nul besoin de témoin). J'ai mon permis de conduire.

Un sourire ambigu entr'ouvrit les lèvres du jeune homme. Mais, en parfait commerçant, il se domina et répondit très correctement :

— C'est très facile, Madame. Mais un chauffeur vous conduira en dehors de Lyon, car vous vous perdriez dans le dédale des rues.

La jeune femme accepta et monta dans une *Renault* vieux modèle, marque qu'elle connaissait fort peu. Le chauffeur se rendit compte de l'inexpérience de sa cliente,

mais un pourboire généreux empêcha toute remarque in-tempestive. Délivrée de son compagnon, Michèle appuya sur l'accélérateur. Elle n'avait qu'une hâte : arriver. Deux ou trois fois, en croisant les voitures, elle les frôla de si près qu'elle s'attira des invectives, mais, perdue dans son rêve intérieur, elle n'y prêta aucune attention.

Quelques kilomètres avant d'arriver à Anse, sur le bord de la route, une automobile était arrêtée. Panne déjà réparée, sans doute, car le conducteur revissait son capot. Il vit venir la *Renault* d'un œil distrait, mais Michèle aperçut le voyageur ; son cœur le reconnut avant que ses yeux aient pu le distinguer. C'était lui. Un brusque coup de frein fit stopper l'auto, face à l'auto de Jacques. Et celui-ci, stupéfait, vit devant lui la jeune femme qu'il avait toutes les raisons de croire à Paris. Tous les mots, toutes les phrases que Michèle avait préparés en prévision de cet instant lui parurent vains et puérils. Etreinte par l'émotion, elle ne sut que dire :

— Jacques, enfin !

Lui, la première surprise passée, se ressaisit. Son orgueil, que la jeune femme avait fait si cruellement souffrir, lui fit prendre un air et une attitude ironiques dont il devait, un peu plus tard, bien se repentir.

— Enfin ! Le mot est charmant, Madame. Ne dirait-on pas que vous avez passé ces dix-huit mois à suivre ma trace à travers le monde pour me rencontrer ! Vous êtes, je le vois, restée une excellente comédienne.

Les nerfs de Michèle étaient à bout. Elle se sentit prête à éclater en sanglots, comme une petite fille, et elle concentra son énergie à empêcher ses larmes de couler.

— En tout cas, dit-elle, je viens de Paris exprès pour vous voir, car je ne puis attendre. Il faut que nous ayons une franche explication.

— Vous venez sans doute m'annoncer que vous désirez divorcer pour épouser lord Elliot ? Tous mes compliments ! Cela ne m'étonne pas. Votre amour est en raison directe de l'importance des revenus de vos époux passés ou futurs.

Il éprouvait une joie mauvaise, mais qui lui semblait bien douce, à se venger, à faire expier à cette femme qui l'avait déçu tous les tourments endurés. Chacun son tour. Le destin lui accordait cette heure de revanche. Et, tout à l'ivresse de sa vengeance, il accumula les mots cinglants, les phrases blessantes, sans même regarder le

mince visage qui pâlisait de plus en plus et devenait, à chaque minute, plus torturé et plus douloureux.

Elle, sous ce flot de dures paroles, ne sut que courber la tête. Elle se savait coupable, mais pas à ce point et elle eut un cri de révolte :

— C'est vous, plutôt, qui ne m'avez jamais aimée, puisque vous avez laissé ma lettre sans réponse.

Le rire ironique fusa à nouveau.

— Ah! oui, la fameuse histoire de lettre que vous avez contée à notre amie Arsenne. Eh bien! j'ai le regret de vous le dire, mais je ne crois pas que vous l'ayez jamais écrite, car je ne l'ai pas reçue.

— Jacques...

Elle s'approcha plus près de lui. Ses fins souliers s'enfonçaient dans la terre glaise du talus, mais elle n'en avait cure.

— Jacques, est-il possible que vous ne me croyiez pas? Je ne pouvais supporter l'idée de vous perdre et je vous suppliais de revenir. Et le destin a voulu que vous n'en sachiez rien.

Il lui prit la main et elle tressaillit à ce contact; mais lui, serrant à la broyer la frêle main tremblante, les yeux durs, prononça la sentence définitive :

— Si vous aviez écrit, jamais je ne serais parti. Mais, justement, ce que je ne puis vous pardonner, c'est de m'avoir laissé partir. Car je ne vous crois pas, entendez-vous. Et le souvenir de votre lâche abandon restera toujours entre nous. Il est inutile d'essayer de m'attendrir en remuant les cendres du passé. Ce qui fut ne pourra plus jamais être. Ce que je souhaite, c'est que nous n'entendions plus parler l'un de l'autre... Soyez, je vous prie, très heureuse avec votre Anglais, et puisse le Ciel lui conserver sa fortune et l'amour de sa femme, l'un et l'autre étant indissolublement liés.

Michèle était si pâle que Jacques crut un instant qu'elle allait s'évanouir et un sentiment de pitié essaya de luire dans son cœur orgueilleux. Mais il l'éteignit bien vite. Sa décision était prise. Tant pis pour son propre cœur, à lui, s'il s'avisait de protester. Il monta dans son auto pour montrer que l'entretien était clos. Michèle s'accrocha au bras qui tenait la portière.

— Non, supplia-t-elle, ce n'est pas possible, vous ne pensez pas à ce que vous dites... Quant à lord Elliot, entendez-vous, jamais je ne l'épouserai. J'ai eu des torts,

Jacques, mais vous êtes encore plus injuste et plus cruel que je ne l'ai été.

— Je sais très bien que, dans une discussion entre un homme et une femme, l'homme a toujours tort... Mais, ma chère Michèle, apportez-moi la preuve que vous m'avez écrit, et alors nous verrons...

La jeune femme se redressa. Son visage douloureux changea d'expression. Et Jacques, surpris, lui trouva une dignité qu'il ne lui connaissait pas.

— Nous verrons? Non, Jacques! Moi, je vous crois lorsque vous me dites que vous n'avez rien reçu. Mais je ne puis supporter qu'il n'en soit pas de même pour vous. Je ne m'abaisserai pas à faire la preuve matérielle et d'ailleurs impossible de ce que je vous dis. Vous ne m'aimez plus, vous ne me pardonnez pas... Voyez comme j'étais peu exigeante. Je vous demandais seulement votre pardon...

Et, cette fois, lui aussi eut un cri sincère, arraché au plus intime de son cœur :

— Je ne puis vous pardonner, Michèle, car je vous ai trop aimée.

Brusquement, il tira la portière. Il ne voulut pas voir, derrière la vitre, la silhouette enveloppée de fourrure d'où émergeait le visage aux yeux suppliants. Il démarra, puis il appuya sur l'accélérateur comme s'il fuyait.

Immobile, Michèle le regarda s'éloigner. Elle resta là, étourdie comme par un choc trop brusque. Elle ne souffrait pas, car elle était incapable de réaliser sa douleur. La violence et la rapidité de cette scène, succédant à cette énervante poursuite, avaient brisé tout ressort en elle. La brume commençait à s'étendre sur la campagne. La nuit tombe vite, même en février où les jours allongent. Il lui fallait rentrer avant le crépuscule, car la route ne lui était pas familière. A son tour, elle remonta dans la *Renault*, prise d'un soudain désir de regagner son gîte, telle une bête blessée...

Le destin venait de donner à Parceval une belle revanche. Mais, à la place de la joie amère de la vengeance, il ressentait une profonde mélancolie. Certes, il avait été sincère sur un point. Il ne croyait pas que la jeune femme lui eût écrit. Mais il ne voyait pas clair en lui-même. Il ne pouvait ni oublier ni pardonner. Les beaux yeux, qu'il avait tant aimés, le poursuivaient de leur muet reproche. A Anse, le client qu'il était venu voir était parti, car Jacques arrivait avec un fort retard. Mé-

content de lui-même, sa journée perdue, Jacques dut attendre le lendemain. Il resta dans la petite ville. La crainte de retrouver Michèle fut-elle pour quelque chose dans cette décision? Il aurait fallu, pour cela, un invraisemblable hasard. Michèle, le soir même, avait dû regagner Paris... Le lendemain, absorbé par ses affaires, le jeune homme échappa à sa hantise. Qu'aurait dit Elisabeth, si elle l'avait entendu? Comme elle l'aurait jugé dur, sans indulgence... Elisabeth... l'amie sûre, la femme sur laquelle un homme peut s'appuyer. Sans le vouloir, toujours par orgueil, ne l'avait-il pas fait souffrir? Autour de lui, il semait la souffrance et l'amertume. Il songeait à toutes ces choses, le soir, en regagnant Lyon dans la nuit noire, aggravée encore par une pluie fine. Le garage étant fermé, il ne s'y rendit que le lendemain. Quarante-huit heures s'étaient écoulées depuis son départ pour Anse... En arrivant au garage, l'air équivoque du premier vendeur et, lui sembla-t-il, de tout le personnel, lui causa un malaise. Il donna les renseignements nécessaires au directeur. Celui-ci l'écouta tout en ayant l'air de penser à autre chose... Les deux hommes, en causant, firent le tour du garage. Laveurs d'autos occupés à nettoyer la boue souillant les voitures, mécanos démontant les roues, levant les capots pour sonder l'âme même de la machine, tous étaient au travail.

Le regard de Jacques fut soudain attiré par une auto au capot défoncé, aux glaces brisées. Il pâlit; un pressentiment l'avertit. Cette auto, une *Renault* démodée, il la reconnaissait. Cependant, il demanda avec le fol espoir de s'être trompé :

— Il y a longtemps que cette voiture a été mise en cet état?

Son compagnon le regarda d'un air hésitant.

— Mais... avant-hier soir, sur la route d'Anse. Comme la jeune femme qui conduisait avait loué cette auto pour aller vous voir, j'ai cru que vous étiez au courant...

A cette minute-là, Parceval sentit que toutes ses souffrances n'étaient rien auprès de la douleur qui lui broyait le cœur.

Il demanda d'une voix blanche :

— Et la jeune femme?

— Elle n'est pas morte, rassurez-vous, s'empressa de dire le garagiste qui était un brave homme et auquel Jacques faisait pitié... Notre cliente était très nerveuse, a remarqué le chauffeur qui l'accompagnait à la sortie de

Lyon. Au retour, la nuit tombait. Sur cette route inconnue, au volant d'une voiture également inconnue, cette jeune femme a accroché la première voiture qui passait. Le choc a été très violent et elle en a été la seule victime. Actuellement, on la soigne dans une clinique, mais je ne crois pas ses jours en danger.

Jacques respira comme un noyé qui sort de l'eau. Il ne vit pas que son compagnon attendait quelques éclaircissements. Il se souciait peu de les lui fournir. Il demanda encore :

— Connaissez-vous l'adresse de la maison de santé?

— Oui, car il faudra, une fois un peu remise, que M^{me} de Lancy nous donne quelques détails, à cause de l'assurance.

Une heure plus tard, Jacques sonnait à la porte de la villa Marie-Hélène, tout près du parc de la Tête-d'Or, dans un calme décor de verdure, loin de l'agitation et du bruit. Une envie folle de voir la jeune femme, de lui dire d'oublier ses dures paroles, une infinie pitié pour le pauvre corps meurtri qui reposait dans une de ces chambres et, avec tout cela, une incurable défiance, une rancœur pour l'abandon d'autrefois, se disputaient le cœur du jeune homme. Mais il n'eut pas à choisir, le Ciel s'en chargea pour lui.

— Je suis un proche parent de M^{me} de Lancy, dit-il à l'infirmière. Ne pourrais-je la voir un instant?

— Madame est bien fatiguée; les visites ne sont pas permises... Cependant, je vais voir, dit l'infirmière en ouvrant la porte du salon d'attente.

Mais, quand la porte se rouvrit, à la place de la blanche silhouette qui l'avait introduit, Jacques se trouva en face de Denise. Depuis près de deux ans, ils ne s'étaient pas revus. Une seconde, ils restèrent immobiles, séparés par tous les souvenirs de leur dernière entrevue. Ce fut Denise qui commença l'attaque. D'une voix âpre, méchante, elle questionna :

— Vous êtes sans doute venu voir si votre victime est morte?

Jacques n'était pas homme à se laisser démonter par l'absurde accusation.

— Ma victime? Je ne vous comprends pas, Mademoiselle, et je veux croire que le chagrin vous égare.

Le regard sombre de Denise se posa sur lui.

— Je n'ai nulle envie de plaisanter. Les quelques mots, qu'un demi-délire a arrachés à ma sœur, m'ont permis de

reconstituer à peu près ce qui s'était passé. Ma mère et moi ne voulions pas que Michèle partît. Mais elle ne songeait qu'à vous revoir... Et vous, vous avez été, à ce que j'ai compris, pareil à vous-même, orgueilleux, autoritaire et dur. La pauvre enfant, en conduisant son auto, après la scène que vous lui aviez faite, n'avait plus le sang-froid nécessaire, et c'est ainsi que l'accident est arrivé. N'est-elle donc pas, en réalité, la victime de votre brutalité?

— Ce qui s'est passé entre Michèle et moi ne regarde que nous, Denise, et je ne veux pas en discuter avec vous... Je veux savoir si elle souffre, si elle est gravement blessée... Mais comprenez donc quel tourment j'endure. Répondez-moi, par pitié! s'écria-t-il, à bout de patience.

Les paupières de Denise s'abaissèrent, voilant l'étrange regard.

— Vous souffrez? Vraiment? Je vous en aurais cru incapable... Non, grâce à Dieu, Michèle n'est pas gravement atteinte. Une jambe cassée, des contusions à la tête, un ébranlement nerveux dû au choc. C'est tout et on peut dire que ce n'est rien, car elle aurait dû en mourir.

La voix de Jacques s'assourdit, se fit suppliante :

— Et ne pourrais-je, si ce n'est aujourd'hui, du moins dans quelques jours, la voir un instant?

La réponse fut implacable :

— Non. Ni aujourd'hui ni jamais. Non seulement Michèle a besoin du plus grand repos, mais, ce matin, elle m'a dit : « Denise, je ne veux voir personne, entends-tu, personne! » Et j'ai compris ce que voulait dire « personne ». Vous aussi, je pense?

Jacques s'inclina sans mot dire. Ne l'avait-il pas bien mérité?

— En ce cas, je n'ai qu'à me retirer. Adieu, Mademoiselle, et merci de votre accueil, si compréhensif et si réconfortant.

Après son départ, Denise s'approcha de la fenêtre. Elle le regarda s'éloigner, sa haute taille un peu courbée, et elle le suivit des yeux jusqu'à ce qu'il disparût au tournant de la rue. Alors l'étrange fille s'assit, comme brisée par un violent effort.

— Il souffre... Tant mieux! murmura-t-elle. Mais ôle, Michèle? Non, non, elle ne souffrira pas longtemps. Elle est jeune, elle est belle, elle a toute la vie devant elle... tandis que moi...

Et, des yeux de Denise, deux larmes brûlantes s'échappèrent et roulèrent sur ses joues pâlies.

Tous les jours, mais sans rien demander d'autre, Jacques vint à la villa Marie-Hélène pour prendre des nouvelles. L'infirmière les lui donnait, strictes, brèves, suivant évidemment des ordres donnés. Il fallait qu'il y eût dans le caractère de Jacques quelque chose de changé pour qu'il supportât l'attitude à peine polie de l'infirmière et la curiosité insolente de son regard.

Le dernier jour, avant d'aller à l'hôtel faire ses derniers préparatifs, il se promenait, seul et désœuvré, rue de la République. L'étalage d'un fleuriste l'attira. Il avait toujours eu la passion des fleurs, et sa demeure, au temps de son bonheur, était tout embaumée du parfum des fleurs et égayée de leurs frais coloris. Une gerbe de roses thé teintées d'une pointe de carmin occupait la place d'honneur. Les roses... Les fleurs préférées de Michèle... Et, par une transposition d'images, derrière la vivante gerbe, lui apparut le visage pâle et douloureux, tel que lui seul l'avait vu, sur la route d'Anse, le jour de l'accident.

Il n'analysa pas le sentiment qui le fit entrer chez le fleuriste. Cette gerbe de roses, vraiment royale, était d'un prix très élevé. Mais il n'hésita pas. Et, tout en donnant l'adresse et en réglant la facture, il songeait qu'il ne verrait pas la joie de Michèle, qu'il n'en avait plus le droit, qu'il n'était plus pour elle qu'un étranger.

— Voulez-vous me donner votre carte? demanda la fleuriste.

— C'est inutile, répondit-il, et il se sentit, soudain, mortellement triste.

Le soir même, il prenait le train pour Paris.

Dans la chambre de la clinique, si froide dans l'immuable blancheur de ses murs et de ses boiseries, l'entrée des roses fut comme l'entrée même de la vie et de ses joies. Etendue sur son lit, la jambe prise dans un appareil, la tête enveloppée de bandages, mais en bonne voie de guérison, Michèle tendit les bras aux fleurs. Elle ne chercha pas à savoir qui les envoyait. Dans cette ville inconnue, un seul être pouvait penser à elle. Elle referma ses bras amaigris sur les fleurs, sans souci des épines qui pénétraient dans sa chair, et elle enfouit son visage dans les corolles parfumées. Ainsi « il » regrettait donc ses dures paroles... Elle ne s'illusionnait pas. Ces roses, c'était un geste de pitié, non d'oubli... Sans cela, il serait venu

lui-même. Elle ouvrit les yeux. Denise la regardait. Ses yeux sombres, fixés sur elle, avaient une si étrange expression que la jeune femme en ressentit comme un malaise.

— Donne-moi ces fleurs, dit la sœur aînée d'un ton très doux. Elles te fatiguent.

Michèle obéit et, tandis que M^{lle} de Laherta sonnait pour qu'on lui apportât un vase assez grand pour contenir l'énorme gerbe, Michèle demanda, d'un ton hésitant et timide :

— Dis-moi, Denise, personne n'a demandé à me voir ?

Denise lui tournait le dos et disposait quelques roses dans une coupe, ce qui masqua le soudain tremblement de ses mains.

— Non, dit-elle, personne.

Michèle poussa un léger soupir et ferma les yeux.

Denise se retourna. Un violent combat se livrait en elle; elle ouvrit la bouche pour parler, mais ses lèvres se refermèrent sans avoir émis un son. Dans l'âme trouble de la jeune fille, l'élan vers la vérité était encore une fois entravé.

IV

Toute la nuit, au milieu du roulement du train sifflant dans la campagne, le nom d'Elisabeth hanta l'esprit de Jacques. S'il pouvait lui parler, à elle, la seule femme dont le caractère lui eût inspiré confiance, il se sentirait peut-être le cœur moins lourd. Il ne savait pas ce qu'il désirait ni ce qu'il voulait. Il était sans volonté, ballotté au gré du destin... Mais comment Elisabeth l'accueillerait-elle? Par délicatesse pour elle, il valait mieux se faire oublier, espacer ses visites... et rester seul avec son tourment. Il fut heureux, en arrivant à Paris, par un froid matin de février, tout imprégné de brouillard, de retrouver la chambre tiède et hospitalière qu'il occupait chez Georges Bellac *Daddy long legs*, en pyjama, achevait son petit déjeuner avant de se rendre avenue des Ternes. Le voyageur, avec ses traits tirés, ses yeux cernés, lui fit pitié.

— Vous me manquiez, vieux camarade, dit-il en lui ôtant des mains sa valise. Le séjour de Lyon ne paraît pas vous avoir réussi... Cependant, Hary est enchanté des affaires que vous avez traitées, et sa satisfaction, je vous en prévient, se manifestera sous une forme tangible...

Jacques, tout en s'asseyant devant le déjeuner fumant que lui préparait son ami, eut un geste qui signifiait : « Peu importe ! »

Le soir même, Georges dînait à Maisons-Laffitte. A bonne-maman qui demandait des nouvelles du voyageur, il fit un triste tableau de son arrivée. Pas un muscle du visage d'Elisabeth ne tressaillit. Les yeux fixés sur le but, elle ne voulait pas s'en laisser distraire et elle allait, tout droit, la tête haute et le cœur meurtri.

— Par Lily, dit-elle, je suis un peu au courant de ce qui s'est passé à Lyon. Pauvre Michèle, sa tentative n'a pas été heureuse. Mais la tristesse de son mari me paraît de bon augure.

— Ainsi, tu as juré de réunir cet entêté et cette écervelée ? demanda le jeune homme d'un ton de badinage qui dissimulait son émotion.

— Tu es un peu dur, répondit-elle en riant. Mais tu as raison, et je compte sur toi pour m'aider.

— Sur moi ? Dans quelle aventure me lances-tu ? dit-il, charmé, tout au fond de lui-même, qu'Elisabeth ait confiance en lui.

— Rassure-toi, tu n'auras rien de difficile à accomplir, et, pour commencer, amène-moi Jacques demain ou après-demain pour dîner.

Ce ne fut pas sans un sentiment de malaise que Jacques franchit à nouveau le seuil de la villa des Roses. Mais, puisque la volonté de M^{lle} Arsenne effaçait les douloureux malentendus, il fallait lui obéir.

L'accueil de bonne-maman fut aussi cordial qu'autrefois et réconforta l'âme meurtrie de Jacques. Après le dîner, Georges demanda en riant la permission d'accaparer quelques instants Elisabeth :

— J'ai une consultation à demander à l'avocate, expliqua-t-il.

En effet, Georges avait pris une grave décision. Hary se retirait des affaires, et il prenait sa suite. Pour cela, constamment, il avait recours aux conseils de sa cousine. Il la consultait pour tout, non seulement pour les clauses de la vente, mais pour les changements qu'il voulait apporter au magasin, à la vente et à la publicité.

L'un donnait son idée, que l'autre discutait, et, finalement, ils se mettaient d'accord. Georges apprit à mieux connaître la lucidité, le jugement droit et sûr d'Elisabeth, et celle-ci, de son côté, découvrit les qualités de sérieux et d'entente des affaires de son cousin. Entre eux, la confiance naquit : Georges prit l'habitude de confier tous ses projets à l'avocate et celle-ci, sans s'en rendre compte, pénétra dans la vie intime de Georges. Entre eux, un lien venait de se créer, ce lien de la confiance mutuelle et de la bonne entente que Jacques n'avait pas voulu établir entre sa femme et lui.

Sous la lampe, Georges et Elisabeth, leurs deux têtes rapprochées, étudiaient un devis. Ils discutaient gaiement, avec animation. A l'autre angle du salon, tout près de la cheminée, bonne-maman, enfoncée dans sa bergère, et Jacques, assis près d'elle, regardaient les jeunes gens, l'une avec son doux sourire, l'autre avec un regard d'envie... Et les yeux du jeune homme rencontrèrent ceux de M^{me} Arsenne... des yeux empreints de pitié et qui semblaient dire : « Vous souffrez, je vous plains. » Il ne résista pas à leur appel.

— Madame, dit-il d'une voix sourde, si vous saviez ce que j'ai fait à Lyon...

La voix un peu cassée de bonne-maman répondit :

— Je le sais, mon pauvre enfant...

Mon pauvre enfant... Nul, depuis des années, ne l'avait appelé ainsi, avec cet accent de tendresse. Il eut l'illusion d'être un instant le petit-fils de la douce aïeule. Et il murmura :

— Bonne-maman... Madame, laissez-moi vous appeler ainsi, une fois... J'ai besoin de secours, je ne vois plus clair en moi-même, je suis désemparé.

La main de M^{me} Arsenne se tendit vers lui.

— Vous avez sauvé mon trésor le plus cher. A ce titre, n'êtes-vous pas un peu mon fils ? Elisabeth, Georges et moi, tous vos amis, ne demandons qu'à vous aider.

— Madame, dit Jacques, trahissant sa secrète préoccupation, je crains, comme me l'a dit ma très charmante belle-sœur, par ma dureté, d'avoir été le véritable responsable de l'accident de Michèle. Elle est fort mauvaise conductrice, parce qu'elle est trop nerveuse. Et, de plus, en me quittant, elle était dans un tel état de nervosité qu'elle ne devait plus très bien savoir ce qu'elle faisait... Si elle était morte, je ne m'en serais pas consolé.

L'allusion que fit Jacques à son entretien avec sa belle-sœur retint l'attention de M^{me} Arsenne, à qui Elisabeth avait confié ses doutes. Mais elle n'en laissa rien paraître.

— Grâce à Dieu, dit-elle, Michèle vit, et vous pourrez réparer vos torts envers elle.

Il secoua la tête.

— Non, Madame. Ce n'est pas aussi simple que cela. D'abord, ma femme a refusé de me voir, et en cela elle m'a rendu service.

— Elle a refusé de vous voir? demanda M^{me} Arsenne avec vivacité.

— C'est Denise qui me l'a dit, ce qui revient au même...

— En effet! répondit la vieille dame, d'un ton qui exprimait le sentiment contraire.

Mais Jacques n'y prit pas garde et il continua :

— Oui, elle m'a rendu service. Que nous serrons-nous dit?... Madame, en moi demeure, comme un dard empoisonné, le souvenir de son abandon.

— Vous ne croyez donc pas qu'elle vous ait écrit?

Le ton du jeune homme devint plus douloureux encore :

— Je voudrais le croire, je ne le peux pas. Mon scepticisme, ma méfiance sont plus forts que tout.

— Bienheureux ceux qui ont cru sans avoir vu! murmura la vieille dame.

— Je ne peux pas, répéta Jacques. Et cependant... Je croyais avoir détruit en moi le souvenir de nos mois de bonheur... Et, quand j'ai su qu'elle était blessée, peut-être mourante, j'ai bien compris que l'amour d'autrefois n'était pas mort... Mais ce mauvais souvenir est entre nous. Il arrête tous mes élans vers elle... Je suis bien malheureux.

— Et votre amour, dit gravement grand'mère, ne va pas jusqu'au pardon... C'est votre orgueil plutôt. Mon enfant, je vous plains et je prie chaque jour pour que vous voyiez clairement votre chemin. En attendant, seriez-vous heureux d'avoir des nouvelles régulières de Michèle?

— Avec joie, Madame, mais je n'osais vous le demander.

— Très souvent, Elisabeth ira voir Michèle que sa sœur ramène de Lyon après-demain et, toutes les fois, elle vous tiendra au courant de sa visite.

Profondément ému, Jacques inclina la tête et posa res-

pectueusement ses lèvres sur la main secourable de bonne-maman.

En effet, dès que la jeune femme fut jugée transportable, Denise n'eut qu'une idée : la ramener à Paris, car toutes deux se sentaient isolées dans cette ville inconnue. M^{me} de Laherta, grippée, n'avait pu se porter au secours de sa fille cadette. Du reste, cette coquette, trop occupée d'elle-même, était une piètre garde-malade, et Michèle préférait les soins attentifs et éclairés de sa sœur aînée. Après une journée de voyage en sleeping, amenée chez elle en voiture d'ambulance, Michèle retrouva avec joie sa jolie chambre claire et accueillante de l'avenue Friedland. Lyon lui paraissait un cauchemar dont elle était enfin délivrée, et elle renaissait à la vie.

Lily et Elisabeth furent les premières visiteuses qu'elle reçut. Le beau visage d'Elisabeth n'était plus éclairé par la flamme joyeuse de l'amour, il était empreint d'une gravité un peu triste qui l'ennoblissait encore. Quant à Lily, elle était la radieuse image du bonheur.

— Vilaine petite Michèle, dit-elle en riant, vous méritez d'être grondée. Quelle peur vous avez faite à vos amis ! Mais il faut vous dépêcher de guérir, car je veux que vous assistiez à mon mariage qui est fixé au mois prochain... A propos, croyez-vous qu'Elisabeth refuse d'être ma demoiselle d'honneur parce qu'elle se juge trop vieille ?

— Mais, petite étourdie, quand on a, comme moi, largement coiffé sainte Catherine, on laisse la place aux jeunes...

Michèle sourit.

— Que de jeunes, pour parler comme vous, voudraient être à votre place !

Et son regard disait assez sa sincère admiration. Puis, au même moment, l'idée lui vint : « Jacques a pu faire entre elle et moi la comparaison ; elle est aussi parfaite que belle... »

Cependant, elle ne fut pas jalouse, car elle estimait trop le caractère de son amie. Elle ne songea pas que la jeune fille avait pu connaître, elle aussi, la passion et les tentations. La vertu paraît souvent toute simple et toute facile aux yeux d'autrui qui ignore au prix de quelles luttes elle est souvent acquise.

Par précaution, Michèle était encore couchée. Auprès d'elle, Denise, attentive et silencieuse, arrangeait un oreiller, remettait au feu une bûche, offrait le thé et les gâ-

yeux... Son regard se posait sur sa sœur avec affection, et l'avocate se demanda si ses soupçons étaient bien fondés et si cette même créature, si dévouée, pouvait avoir joué le rôle qu'elle lui prêtait. En présence de Lily, Elisabeth ne parla pas de Jacques. Du reste, elle jugeait que l'heure n'en était pas venue et que la malade était trop faible.

Lily, ayant quitté son manteau de fourrure, racontait de folles histoires et faisait rire la malade.

— Je te laisse, dit Elisabeth, car il faut que je rentre à mon bureau; j'ai donné un rendez-vous. Ma petite Michèle, je reviendrai vous voir, mais entre une heure et deux, si cela ne vous dérange pas?

— Vous ne me dérangez jamais... Je suis si heureuse de vous voir, répondit la jeune femme avec un accent profond.

Et Elisabeth comprit que ce n'était pas l'amie seule que Michèle désirait voir, mais aussi la confidente qui savait la comprendre.

Denise accompagna la visiteuse jusqu'à la porte d'entrée.

— Comment trouvez-vous ma sœur? demanda-t-elle anxieusement.

— Mais... aussi bien que possible..., physiquement, du moins.

— Que voulez-vous dire avec cette restriction?

Le ton de Denise était si âpre que tous les soupçons d'Elisabeth revinrent l'assaillir. M^{lle} Arsenne arrangea autour de son cou l'écharpe d'hermine blanche qui accompagnait son manteau de drap noir et elle répondit en regardant Denise bien en face :

— Je veux dire qu'il manque l'essentiel à votre sœur : le bonheur... Vraiment, c'est une inconcevable malchance qui a empêché sa lettre, il y a dix-huit mois, de parvenir jusqu'à son mari. Leurs deux vies ont été brisées...

L'espace d'un éclair, Elisabeth vit pâlir Denise, et son regard se troubla, mais ce fut très bref. L'ainée des Laherta possédait à un haut degré la maîtrise d'elle-même. Elisabeth continua. Et, cette fois, tout en boutonnant ses gants, elle surveillait la main de Denise posée sur le bouton de la porte d'entrée.

— Je dis malchance, car je ne puis croire à la malveillance... Ce serait une trop mauvaise action...

Cette fois, la main de Denise trembla légèrement, et M^{lle} de Laherta attendit une seconde avant de répondre :

— C'est impossible. Personne ne peut avoir pris cette lettre. Pourquoi, du reste?... Et puis, entre nous, je crois que vous vous exagérez le souvenir que Michèle a gardé de son mari.

Elisabeth releva la tête et, la regardant de nouveau en face, elle répliqua :

— Denise, c'est vous qui ne voulez pas voir la vérité. Si Michèle n'obtient pas le pardon de son mari, elle ne sera jamais heureuse.

Les deux femmes n'avaient plus rien à se dire. Denise ouvrit la porte, et Elisabeth s'en fut, emportant cette double conviction : la coupable, c'était Denise, et, d'autre part, l'étrange fille, qui aimait sa sœur à sa manière, était profondément troublée.

V

Le soir, quand Georges Bellac rejoignit son ami au restaurant de l'avenue des Ternes où, le plus souvent, tous deux prenaient leurs repas, il était tout joyeux.

— Et c'est fait, dit-il en lui serrant la main. Tout est signé, parafé, légalisé. Me voici le successeur d'Hary...

— Et mon nouveau patron, répliqua Jacques. Tous mes compliments, mon cher camarade!

— Nous allons boire, ce soir, à la prospérité des *Mathis* et de la maison Bellac. Et, demain, grand dîner à Maisons-Laffitte, chez ma tante Arsenne. Bien entendu, vous êtes de la fête, mais, dès ce soir, nous allons parler de vous.

— De moi? demanda Jacques, un peu inquiet.

— Mais oui, de vous, et les yeux bleus de Georges brillèrent malicieusement. J'ai l'intention, comme à chaque règne qui commence, de changer de personnel.

— Et vous me mettez à la porte? dit en riant Parceval, mais peu rassuré au fond.

— C'est cela même. Je ne veux plus de vous comme vendeur de secours. Vous pouvez faire mieux. Je succède à Hary et je vous offre mon ancien emploi.

Parceval devint très rouge.

— Bellac, vous exagérez... Votre bras droit, alors que je n'ai ni connaissances spéciales, ni argent à déposer dans l'affaire.

— Allons, ne péchez pas par excès de modestie, c'est une vertu trop rare. Je ne peux pas vous laisser végéter ainsi, alors que vous pouvez me rendre les plus grands services. Vous acceptez, n'est-ce pas?

A travers la table, par-dessus les tasses et le beurrier, les deux hommes se serrèrent la main. Pour Jacques, cette situation, fort lucrative, car Georges lui donnait un traitement très généreux, était une aubaine inespérée. Il était donc, à nouveau, indépendant, à l'abri du lendemain.

— Si vous êtes content, Parceval, je le suis aussi, croyez-le bien. Mais permettez-moi de vous dire que je vous souhaite un bonheur plus complet. Vous êtes amateur d'absolu... Il ne faut pas trop demander au pauvre cœur humain, Parceval... Autrement, on risque de passer, en étant trop exigeant, à côté du bonheur...

Jacques le regarda et il comprit, à la soudaine mélancolie du regard de son ami, que lui, Georges, ne serait pas si difficile et qu'il serait heureux si Elisabeth lui permettait de l'aimer.

— Vous avez peut-être raison, soupira Jacques. Mais le doute est un poison dont on ne se délivre que bien lentement.

Elisabeth revint très souvent avenue de Friedland. A sa grande satisfaction, le plus souvent elle vit Michèle seule. M^{me} de Laherta, qu'elle rencontra, lui témoigna une certaine froideur. L'avocate comprit qu'elle la rendait responsable du changement d'attitude de Michèle et de sa rupture définitive avec lord Elliot. Mais Elisabeth se souciait peu de l'opinion de cette coquette pour qui elle n'éprouvait aucune estime. Denise, toujours aimable, évitait cependant les longues conversations et laissait en tête à tête Michèle et son amie. L'avertissement d'Elisabeth à sa première visite avait fait son effet, et l'infirmier redoutait le regard trop clairvoyant qui la gênait.

Michèle, jeune et bien constituée, se remettait très rapidement. Sa jambe, encore dans le plâtre, la gênait, et il lui tardait d'être débarrassée de son pansement. Beaucoup d'amies venaient la voir, mais aux papotages elle préférerait les rêveries solitaires... Ce que sa vie mondaine et trépidante lui avait refusé, la maladie le lui accordait : le

temps de réfléchir, de s'examiner et de se connaître... Bienheureux accident qui lui permettait de voir en face la vie telle qu'elle était et de prendre des résolutions.

Elle le dit un jour à Elisabeth, sa confidente :

— Mon amie, cette immobilité forcée me fait le plus grand bien. Avant, je ne songeais qu'à m'étourdir. Maintenant, je juge ma vie passée, toutes mes actions et celles des autres, froidement et sans passion... J'ai agi comme une enfant gâtée. Je n'ai pas été pour Jacques la femme que j'aurais dû être... par sa faute et par la mienne... Et, sans vous, quelle folie j'allais commettre en épousant lord Elliot. Je me préparais une vie de remords et de regrets.

— Ceci est le passé, dit Elisabeth. Nos erreurs servent à nous humilier, mais non à nous décourager. Espérez en l'avenir, petite Michèle... Songez aux roses de Lyon...

La jeune femme, un jour, lui avait dit sa joie profonde en recevant ce bouquet et, comme elle ajoutait, non sans mélancolie :

— Mais il n'a pas demandé à me voir.

Elisabeth avait corrigé :

— Pardon, il a demandé à vous voir, mais on lui a dit que, pour vous éviter toute émotion, il lui valait mieux s'abstenir.

— Qui cela « on » ? s'écria Michèle toute pâle d'émotion.

M^{lle} Arsenne ne voulut pas semer la discorde entre les deux sœurs et elle préféra ne pas révéler le rôle équivoque de Denise.

— Votre infirmière, sans doute...

Michèle n'ajouta rien et ne demanda pas d'explications.

Mais, à la remarque : « Songez aux roses de Lyon », elle répondit avec un sérieux qui prouvait combien la réflexion et l'épreuve avaient mûri son jugement :

— Voyez-vous, Elisabeth, pour que Jacques et moi nous formions un ménage vraiment uni, si ce jour-là arrive jamais, il faudra que nous recommencions la vie sur de nouvelles bases. Il faut d'abord qu'il ait en moi assez de confiance pour me croire sur parole, lorsque j'affirme lui avoir écrit. Si ce doute injurieux subsistait, il n'y aurait pas pour moi de vie conjugale possible, telle que je la rêve, basée sur l'amour, mais aussi sur l'estime. Je ne veux pas recommencer nos dix-huit mois de mariage, qui furent heureux, certes, mais qui furent aussi une erreur. J'étais trop jeune et lui trop sceptique, trop se-

cret... Le changement pourra-t-il jamais se produire? Je ne sais...

— La vie est une rude maîtresse d'école, dit Elisabeth. Ce qu'elle s'est chargée de vous apprendre, après bien des épreuves, pourquoi ne l'apprendrait-elle pas à votre mari?

Michèle secoua la tête.

— Pour vous, Elisabeth, et pour moi, l'estime et l'amour vont ensemble... Nous ne pouvons aimer ce que nous méprisons... Mais les hommes peuvent aimer sans estimer... parfois. Moi, je ne veux pas de cet amour-là; je ne saurais être heureuse par lui. Et puis, ajouta-t-elle lentement, je discute peut-être un songe. M'aime-t-il encore?

Le cœur d'Elisabeth se crispa douloureusement, et ce cœur, qu'elle traitait sans pitié, se révolta. Mais elle songea à bonne-maman, au devoir qu'elle s'était tracé et elle répondit :

— Michèle, je vois tous les jours votre mari, je lui donne de vos nouvelles, et il les attend avec une impatience qui ne laisse aucun doute. Il lutte contre son orgueil, contre le doute, mais il vous aime... J'en suis sûre.

Le visage un peu amaigri de Michèle se colora, et le rayon de joie qui parut dans ses yeux fut la récompense de M^{lle} Arsenne. A ce moment, Denise entra, et la conversation n'alla pas plus loin.

— Voyez comme je suis gâtée par ma sœur, dit Michèle. Ceci est son dernier cadeau.

Et elle montra à son amie la liseuse qu'elle portait, une liseuse en crêpe de Chine, brodée ton sur ton, d'un vert très doux, et bordée de cygne.

— Que tu es enfant! dit Denise... C'est sans importance...

Mais son regard évita celui de l'avocate.

Lily Hernandez vint voir son amie aussi souvent que le lui permettaient les absorbants préparatifs de son mariage. Henry et elle venaient de louer un minuscule appartement, très clair et très moderne, près de la porte Champerret, et ils meublaient avec amour leur futur nid.

— Un nid, c'est tout à fait cela, gémissait M^{me} Hernandez que les vastes dimensions de son appartement et sa grande propriété du Béarn avaient gâtée, un nid où il n'y a pas la place de mettre des meubles. Enfin, Lily est contente, tout est pour le mieux!

Michèle de Lancy allait de mieux en mieux, et, les préparatifs traînant en longueur, malgré l'impatience des

fiancés, Lily put obtenir de Michèle la promesse qu'elle assisterait à son mariage. La jeune femme accepta de venir au lunch, mais elle refusa de faire partie du cortège.

— Non, dit-elle, je ne me sens pas assez forte...

— Mais vous viendrez au lunch, n'est-ce pas, et vous serez jolie... Jolie comme vous savez l'être, ajouta M^{lle} Hernandez avec un sourire plein de malice.

Encore lasse, Michèle ne chercha pas à deviner le pourquoi de la recommandation, mais elle suivit le conseil de son amie. Le jour du mariage de Lily fut un beau jour de mars, frais et clair. Bonne-maman, que l'agitation fatiguait, ne put y assister, mais Elisabeth et Georges faisaient ensemble partie du cortège. Connaissant un peu M^{lle} Hernandez, Jacques reçut une carte d'invitation pour le lunch et la réception qui suivait. Il ne crut pas pouvoir se dérober à ce qu'il jugeait être une corvée mondaine. Georges parut tenir beaucoup à sa présence, avenue Hoche, et ce fut avec résignation qu'après l'interminable défilé à la sacristie et les compliments d'usage il s'y rendit. La jeune mariée, transfigurée par le bonheur, prodiguait à tous et à toutes son gracieux sourire et quelques mots aimables. Jacques serra la main de Georges et salua Elisabeth dont une robe de velours rouge avivait l'éclatante beauté.

Malgré l'organisation et le zèle des serveurs, comme dans tous les lunches debout où l'affluence est grande, régnait un peu de cohue. Georges, dont la haute taille facilitait le dévouement, ravitaillait en chaud-froid, en foie gras et en petits fours les moins favorisés.

Jacques le heurta pour la seconde fois au moment où, une assiette à chaque main, il se dirigeait vers le grand salon.

— Le Ciel vous envoie, Parceval. Venez à mon aide. Vous voyez, près de la grande baie, cette dame en violet, majestueuse et guindée? C'est une vieille cousine du Béarn. Portez-lui donc cette assiette et vous donnerez l'autre à sa voisine.

Sans attendre une réponse, il mit les deux assiettes dans les mains de Jacques et disparut dans la foule.

Le grand salon avait été transformé par les amis de Lily en une vaste serre où s'épanouissaient les plus belles fleurs blanches. De ces lilas, de ces œillets, roses et tubéreuses, s'exhalait un parfum violent, un peu grisant. Près de la grande baie, relativement au calme, Jacques reconnut la cousine vêtue de violet... Près d'elle, une

jeune femme était assise, et il comprit aussitôt pourquoi Georges tenait tant à sa présence au lunch. Cette jeune femme, c'était Michèle. La longue robe de velours gris, gainant la taille mince, se réchauffait au contact d'une pèlerine, d'un manchon et d'une toque de velours feu. Sous la fine voilette, les traits affinés par la maladie et peut-être par la souffrance morale accentuaient la jeunesse du visage. Mais le regard était triste... D'un coup d'œil, Jacques distingua tous ces détails. Mais le regard amusé de la cousine du Béarn l'avertit qu'il risquait de paraître ridicule en restant ainsi, immobile, une assiette à la main, et il s'avança vers Michèle en s'inclinant.

— Voici, Madame, ce que je vous apporte de la part de M. Bellac...

Une ondée de sang colora le visage de Michèle, et sa main trembla si fort que Jacques dut tenir une seconde l'assiette pour l'empêcher de tomber à terre. La jeune femme se ressaisit et le remercia d'un très banal :

— Merci, Monsieur.

— Je suis heureux, Madame, continua Parceval, de constater que vous êtes tout à fait guérie... Votre amie me donnait heureusement souvent de vos nouvelles...

La dame en violet, que ce couple intriguait, ne perdait pas un mot de leurs paroles, et Jacques, mentalement, la vouait aux gémonies. Appelée par sa fille, une des demoiselles d'honneur, elle se leva à regret et laissa seuls les jeunes gens.

— Epargnez-moi cette comédie, demanda Michèle, d'une voix basse et suppliante. Il vaut mieux ne plus nous voir plutôt que de nous traiter comme des étrangers. C'est me faire une insulte gratuite, et je vous prie de me l'épargner.

Elle se leva, décidée à partir; mais Jacques, très doucement, lui prit le poignet.

— Ne croyez pas cela, Michèle... J'étais sincère tout à l'heure, je vous le jure... Votre accident m'a fait vivre de terribles heures, car je me sentais coupable envers vous de trop de dureté...

Une lueur de joie brilla dans les yeux de la jeune femme, mais elle ne dit rien.

— Oui, continua Jacques, j'ai été trop vif, car, après tout, Michèle, moi aussi, j'ai des torts envers vous... Voilà ce que je suis heureux de pouvoir vous dire, Michèle.

— Si vous me disiez : « Michèle, je crois en vous, vous ne m'avez pas lâchement abandonné », alors je serais

heureuse, répondit la jeune femme, et son beau regard suppliant chercha celui de son mari.

Mais il détourna la tête... Il eut peur d'être dupe, de se laisser reprendre au charme d'autrefois et de garder toujours au cœur son doute et son amertume.

— Cela, je ne puis vous le dire encore, mais peut-être un jour...

Il la vit pâlir et, sans dire un seul mot, elle s'éloigna. Et il suivit des yeux sa fine silhouette qui se perdait dans la foule animée des invités.

« Vous êtes amateur d'absolu. Il ne faut pas trop demander à la vie et aux hommes », avait dit Georges. La vérité n'était-elle pas là? Puis le souvenir de sa mère et du désespoir de son père fit pencher la balance... Non, il ne pouvait croire Michèle. Ce n'était pas une femme sûre, virile, comme Elisabeth. Et il quitta la fête, le cœur plus lourd que jamais, en proie à tous les tourments du doute. Il ne fallait plus revoir Michèle... Mais son orgueil serait-il assez fort pour imposer toujours silence à son cœur? Il sentait, tout au fond de lui-même, qu'il n'en serait pas toujours ainsi.

VI

Michèle rentra chez elle, un peu fatiguée par cette bruyante journée mondaine. Denise n'avait pas voulu y paraître. Absorbée par un mystérieux travail, elle resta tout le jour enfermée dans sa chambre. La jeune femme, en rentrant, l'embrassa et lui dit :

— Je suis fatiguée et je vais me coucher.

La sœur aînée ne fit pas de réflexion, ne demanda aucun détail sur le lunch et posa seulement cette question :

— Maman est-elle rentrée?

— Non, répondit Michèle, déjà prête à quitter la pièce. Non, elle est allée voir M^{me} Berthal.

— Alors je ne la verrai pas encore, murmura Denise. Cependant, ajouta-t-elle entre ses dents, il faut que je lui parle ce soir...

Contrairement à ce qui aurait pu se produire, son entre-

vue avec son mari, loin de décourager la jeune femme, lui laissait une impression d'espoir. Elle avait senti Jacques moins affirmatif, moins haineux, surtout, et elle s'endormit en souriant.

Le lendemain, la porte de sa chambre s'ouvrit, poussée par une main impatiente. Dans la demi-obscurité, Michèle, réveillée en sursaut, reconnut avec surprise M^{me} de Laherta.

— Vous, maman! s'écria-t-elle en s'asseyant sur son lit d'un bond. Que se passe-t-il?

En effet, jamais M^{me} de Laherta n'était prête avant l'heure du déjeuner, et il avait fallu vraiment une circonstance exceptionnelle pour la forcer à devancer l'heure de son lever. La mère de Michèle, qui semblait fort nerveuse, écarta les lourds rideaux de damas rose, et le soleil, un beau soleil de mars, déjà chaud, entra à flots dans la chambre. M^{me} de Laherta, coiffée en hâte, avait oublié, dans son trouble, de mettre ses fards, sa poudre, et cet oubli la vieillissait fâcheusement. Elle s'assit sur une chaise basse au pied du lit.

— Je t'ai réveillée, mais il est neuf heures... Et puis je ne pouvais plus garder pour moi ce secret; j'ai passé une si mauvaise nuit, c'est bien suffisant...

L'égoïsme de sa mère ne surprit pas Michèle. Elle le connaissait de longue date et ne s'en offusquait plus.

— Maman, vous me faites peur, qu'y a-t-il donc?

— Toujours la faute de Denise... Cette fille a été et sera toujours le tourment de ma vie...

M^{me} de Laherta n'avait pas de chance ce matin-là, car, au moment où elle achevait sa phrase, la porte s'ouvrit de nouveau et Denise parut.

Elle avait entendu les mots malencontreux, et son regard avait perdu toute douceur.

— Je sais fort bien, ma mère, que j'ai été votre tourment. Vous avez pris le soin de me le faire comprendre assez souvent, mais, cette fois-ci, votre injustice passe les bornes... et aussi votre égoïsme... Je voulais prévenir ma sœur doucement, mais vous n'avez pas eu pitié de sa faiblesse. Elle a besoin de calme... Je vous ai entendue sortir de votre chambre. Aussitôt, j'ai compris et je suis venue, mais il est trop tard.

— Je vous en prie, s'écria Michèle, vous me faites mourir d'impatience et d'inquiétude! Que se passe-t-il?

Denise s'assit sur la courteline de satin rose, tout au pied du lit, et n'accorda plus aucune attention à sa mère.

Celle-ci, qui tordait nerveusement entre ses doigts les rubans de son peignoir, avait bien envie de répliquer, mais une raison puissante l'en empêcha. Frivole et coquette, elle n'était pas dénuée de sens pratique et elle avait trop besoin de sa fille aînée pour la contrarier.

— Ma petite Michèle, dit Denise à sa sœur, avec une grande douceur, il ne s'agit de rien de grave, rassure-toi. Une question d'argent, et c'est tout.

Les termes dont l'aînée des Laherta se servait ne devaient ressembler en rien à ceux qu'elle avait employés avec sa mère, car celle-ci la regarda avec stupéfaction.

— Tu sais, continua Denise, qu'en principe c'est moi qui gère, avec ma fortune, celle de maman et la tienne, mais vous étiez libres d'en disposer à votre gré... Ma fortune, à moi, et je m'en réjouis, loin de diminuer, n'a fait qu'augmenter, chose bien rare en ce temps de crise. Notre mère, pour des buts que je n'ai pas à juger, a fait de sérieuses brèches dans son avoir. Par malchance, conseillée, Dieu sait par qui, elle a voulu à tout prix acheter un gros paquet d'actions des mines d'Argent de Ximénez et elle t'a persuadée d'en prendre. Malgré mes avis, tu as engagé, dans cette affaire véreuse, une partie de ta fortune. Or, les mines d'Argent de Ximénez sont en faillite...

— Alors, s'écria Michèle, maman et moi, nous sommes ruinées!

Et elle devint toute pâle. Denise sourit.

— N'exagérons rien. Votre fortune est diminuée de plus de moitié. Mais, avec ce qui en reste, et comme la mienne est intacte, en transformant un peu notre manière de vivre, nous ne nous apercevrons pas de ce petit malheur.

Michèle se souleva sur son oreiller et prit entre ses mains la main de Denise.

— C'est-à-dire que maman et moi vivrons à tes dépens, ou presque... Non, Denise, tu es trop généreuse, mais je ne puis accepter...

La sœur aînée fronça les sourcils.

— Quel est cet enfantillage? Mais c'est la moindre des choses, ma petite Michèle, que je te propose là. Tu sais combien je t'aime, et tu me contraries avec tes singulières réflexions. Maman n'a pas hésité et elle a accepté tout de suite, continua la jeune fille avec une nuance d'imperceptible ironie dans la voix.

— Oh! oui, continua Michèle, et ses yeux se remplirent de larmes, je sais tout ce que je te dois, ma Denise. Tu es la meilleure et la plus dévouée des sœurs.

Une légère crispation contracta le visage de M^{lle} de Laherta, et son regard se voila. Puis elle secoua brusquement la tête pour chasser une idée importune.

— Maintenant que ces graves questions sont réglées, j'attends que tu sois levée pour faire des courses avec toi.

Mais la jeune femme ne répondit pas. Etendue, les bras allongés, elle paraissait perdue dans un rêve. M^{me} de Laherta et sa fille aînée échangèrent un regard, plus poignant, plus explicite qu'une discussion, où se lisaient, chez l'une, l'humiliation de tout devoir à la délaissée, chez l'autre la joie mauvaise de sentir à sa merci celle à qui elle ne pouvait pardonner ses longues années d'abandon.

Bien qu'elle fût très occupée et que l'examen du volumineux dossier posé devant elle demandât beaucoup de temps, Elisabeth ne laissa pas paraître son ennui en voyant entrer dans son bureau Michèle de Lancy. Dans un travail acharné, l'avocate trouvait un dérivatif à sa désillusion. Mais la vue de la jeune femme ravivait en elle les douloureux souvenirs, et, malgré cela, elle l'accueillait chaque fois avec la même bonté, la même compréhension affectueuse. Le visage soucieux de Michèle l'inquiéta.

— Qu'y a-t-il de nouveau, chère petite amie? demanda-t-elle.

— Oh! Elisabeth, c'est encore à vous que je m'adresse dans mon ennui. Elisabeth, il faut, entendez-vous, que je travaille.

— Vous? s'écria M^{lle} Arsenne avec stupéfaction. Que se passe-t-il?

La jeune femme ne demandait qu'à s'expliquer. Elle raconta la scène de la veille, les révélations de Denise et la générosité de celle-ci.

— Mais, conclut Michèle, je ne puis accepter, jeune et bien portante, de vivre ainsi, en parasite. Je veux être libre et indépendante. M'approuvez-vous?

— Certes!

— Ma fortune, continua la jeune femme, me permet de payer, chaque mois, une somme pour subvenir strictement à la vie matérielle. Cela réglé, il ne me reste rien. C'est pourquoi je veux travailler. Et que faire?

— Que dit Denise de votre résolution?

Bien que la question ne parût pas essentielle, Michèle n'en parut pas surprise.

— Elle est furieuse et dit que je la prive d'une grande joie, que tout ce qu'elle a est à moi, etc. Enfin, elle est bonne et généreuse...

Elisabeth songea que le cœur humain est un abîme de contradiction, mais, en même temps, elle se dit qu'avec l'étrange nature de Denise, où le bien et le mal se disputaient la place, il ne fallait pas désespérer. Michèle appuya son visage pensif sur sa main gantée.

— J'ai pensé, Elisabeth, que vous seule pourriez me rendre service.

L'avocate repoussa les papiers qui encombraient sa table.

— Je vais vous faire passer un examen, dit-elle en souriant. Que savez-vous? La comptabilité, la sténographie?

— Non, dit Michèle, j'ai passé la première partie de mon baccalauréat. Je me souviens très bien de l'anglais, appris en pension, et perfectionné depuis. — Et elle rougit en pensant à lord Elliot. — Le latin n'est pas encore lettre morte pour moi. Je joue du piano, gentiment, sans plus... Et c'est tout.

— Eh bien! mais c'est quelque chose, et j'ai déjà une idée... Michèle, ayez confiance en moi.

Par-dessus la table, M^{me} de Lancy tendit la main.

— Elisabeth, je n'ai confiance qu'en vous... Même à ma pauvre Denise, je n'ose dévoiler toute ma pensée. Elisabeth, cette demi-ruine me cause un chagrin profond. Oh! ce n'est pas la question d'argent, le changement, le travail... J'ai bien changé depuis deux ans... Ce qui me navre, c'est que ce désastre financier creuse plus profondément encore le fossé qui nous sépare, Jacques et moi...

— Et pourquoi donc? demanda Elisabeth en enveloppant la jeune femme de son beau regard pénétrant.

Michèle se redressa.

— Quelle femme serais-je donc et comment me jugeriez-vous, Elisabeth, s'il en était autrement? Pour mon malheur, mon mari a pu croire que je l'abandonnais au moment où le destin l'accablait, et moi, pour revenir vers lui, je choisirais l'instant où la fortune m'est contraire. C'est alors qu'il pourrait me juger, à juste titre, vénale et sans dignité. (Elle secoua la tête.) Non, tout est

bien fini entre nous. La vie nous sépare au moment où j'espérais tout du temps et de votre amitié... Car, mon amie, j'ai bien compris votre rôle et je vous remercie... Mais il y a des fautes irréparables. La mienne en était une, sans doute, et, cependant, Dieu m'est témoin que j'avais tout fait pour la réparer.

Sur la joue poudrée, une larme coula, une pauvre larme plus poignante que des cris et des sanglots. Michèle tendait toute sa volonté pour cacher son désespoir, mais cette larme-là, elle ne pouvait la retenir. Elisabeth baissa les yeux pour ne pas voir ce chagrin silencieux. Elle n'abandonnait pas la partie, mais, pour l'instant, ne pouvait rien dire de positif. Elle se contenta d'adresser à la jeune femme quelques paroles d'affection.

Quand Elisabeth promettait quelque chose, elle tenait parole. Bien que surchargée de travail, elle s'occupa de Michèle, et ses courses la mirent un soir très en retard. Georges, qui dînait avenue Albine, avec son inséparable Parceval, après avoir embrassé bonne-maman, s'écria en regardant la pendule Louis XVI qui garnissait, en compagnie de deux candélabres, la cheminée du salon :

— Comment se fait-il qu'Elisabeth soit en retard? Serais-je en avance? Voilà qui serait, bonne-maman, un miracle de tout premier ordre.

L'aïeule sourit.

— Non, tu es en retard, mais Elisabeth l'est encore plus que toi.

Georges rectifia dans la glace le nœud de sa cravate.

— Ah! Quelle est l'affaire importante qui l'occupe à ce point?

Bonne-maman ne regarda pas Jacques Parceval, assis près d'elle, et répondit :

— Elle s'occupe de notre jeune amie qui désire trouver une situation.

Ces quelques mots intriguèrent Jacques. Depuis le jour du mariage de Lily, il n'avait plus été question de Michèle entre Elisabeth et lui. Il n'osait pas l'interroger, et elle, qui avait ses raisons, ne lui parlait de rien. Quel secret instinct avertit Jacques que ces mots « notre jeune amie » s'appliquaient à sa femme? sa femme qu'il croyait riche et libérée de tout souci matériel.

Elisabeth arriva enfin et fit en riant ses excuses, puis tout le monde passa à la salle à manger où la femme de chambre servit aussitôt le potage. Pendant tout le temps du dîner, bien que Jacques se traitât de visionnaire,

il ne put chasser de son esprit l'inquiétude éveillée par la réflexion de M^{me} Arsenné. Au salon, Georges s'occupa de T. S. F. et se mit à chercher un poste. Il eut la chance de trouver un concert qui plût à bonne-maman. Elisabeth et Jacques restèrent isolés, et le jeune homme profita du bruit de l'orchestre pour demander à Elisabeth :

— Avez-vous revu Michèle? Le mariage de M^{lle} Hernandez ne l'a-t-il pas fatiguée?

— Justement, je voulais vous parler de votre femme, dit la jeune fille en approchant son siège. Un changement vient de survenir dans sa vie.

Et elle lui conta toute l'histoire des mines d'argent et les résolutions de la jeune femme. Les sourcils de Jacques se rapprochèrent sous l'influence d'une contrariété profonde.

— Michèle travaillant? Michèle qui, de sa vie, n'a jamais rien fait?

— Mon cher ami, je ne sais sous quel angle vous voyez Michèle, mais ce n'est plus l'enfant que vous avez peut-être connue, c'est une femme courageuse... et instruite, ce qui m'a permis de lui trouver facilement ce qu'elle désire. Car elle ne demande pas à son travail son unique soutien, mais une aide.

— Et qu'avez-vous trouvé? demanda Parceval avec vivacité.

— Vous avez sans doute entendu parler de Roselin, le grand romancier populaire. En ce moment, il s'occupe d'un roman historique, très long et compliqué, ayant pour cadre l'époque si troublée des Guerres de Religion. Il a besoin d'une personne intelligente, capable de lui prendre des notes dans les Bibliothèques. Une fois cet ouvrage terminé, Roselin en a d'autres en préparation... Voilà du travail assuré pour Michèle, si elle lui agrée, et elle lui agréera certainement, car mon maître et ami, M^e Leduc, la présentera lui-même.

Violemment exaspéré, Jacques mordit sa lèvre inférieure.

— Fort bien! dit-il. Michèle va voler de ses propres ailes... C'est son droit.

— A qui la faute? demanda hardiment Elisabeth en le regardant. Votre orgueil et peut-être aussi votre cœur souffrent de savoir que cette femme, qui est votre femme (elle appuya sur le mot), livre à son tour et seule la bataille de la vie. Sans votre intransigeance, sans ce doute qui, tel un poison, détruit tous vos élans, vous auriez pu,

avant l'événement, vous rapprocher d'elle. Maintenant, il est trop tard.

— Trop tard? Et pourquoi? Grâce à Georges, ma situation est assurée, dit Jacques, cabré sous le reproche.

— Il est trop tard, continua Elisabeth avec la même apparente dureté, mais ne perdant pas de vue une seule des réactions de son interlocuteur. Vos leçons d'orgueil ont porté leurs fruits. Michèle, le cœur déchiré, mais aussi résolue que vous avez pu l'être, m'a dit, en propres termes : « Je serais une femme vénale et sans dignité si je revenais, maintenant que la fortune m'est contraire, vers le mari qui a pu se croire abandonné dans l'adversité. La vie nous sépare. »

Jacques baissa la tête sans répondre. En lui, tout était désarroi. Il ne songea pas à regarder Elisabeth qui l'observait avec une joie douloureuse. Ah! elle ne s'était pas trompée, l'avocate habituée aux complexités du cœur humain. Elle savait que ses paroles allaient, lentement, mais sûrement, porter leurs fruits et que ces deux grands orgueilleux, un jour, s'avoueraient vaincus. Près de la cheminée, bonne-maman causait avec son neveu. Georges, tout en parlant, observait sa cousine. Leurs regards se croisèrent. Dans les yeux de Georges, Elisabeth lut toute la tendresse compréhensive, humble et admirative, que lui portait son cousin, et, pour la première fois, elle oublia sa propre douleur pour songer à celle de Georges.

VII

Roselin, d'humeur cependant peu commode et de caractère acariâtre, se déclara très vite enchanté de Michèle. La jeunesse, la distinction de M^{me} de Lancy firent excellente impression sur le vieux romancier qui, jadis, avait eu la douleur de perdre une fille de l'âge de Michèle. Il fit montre, envers la jeune femme, d'une politesse et d'une patience que ne connaissaient pas ses collaborateurs ordinaires. Michèle, il faut le dire, apportait, à une tâche si nouvelle pour elle, une grande bonne volonté. Les recherches à la Bibliothèque Nationale l'intéressaient mille fois plus que les visites et les réunions

mondaines dont, auparavant, elle cherchait à combler le vide de son existence. Denise, après avoir boudé sa sœur quelques jours, avait pris son parti de la situation. De son côté, elle s'occupait d'organiser leur nouvelle vie. L'appartement de l'avenue de Friedland, trop coûteux, fut abandonné pour un autre, boulevard des Batignolles, plus petit, mais très clair, très gai, et dont Michèle se déclara enchantée. M^{me} de Laherta, chose étrange, ne récriminait pas, ne se plaignait pas. Denise s'abstenait de lui faire sentir qu'elle était en partie à sa charge, et la mère, incapable de faire le moindre effort pour travailler, consciente d'être la cause de sa ruine, par sa légèreté et ses dépenses exagérées, se contentait d'accepter en silence tous les changements. Dans l'appartement plus restreint, deux bonnes étaient inutiles. Denise engagea une Alsacienne, forte et travailleuse, mais qui ne remplaça pas, auprès de M^{me} de Laherta, son habile femme de chambre.

Michèle était libre l'après-midi, sauf en de très rares occasions, ce qui lui permettait de mener à peu près la même vie qu'auparavant. Souvent, elle allait voir Elisabeth, mais, tout en lui parlant de Roselin, de ses originalités, une ombre passait et sa gaieté s'envolait au rappel d'un souvenir... Elisabeth, depuis qu'elle avait annoncé à Jacques la résolution de Michèle, ne lui en avait plus parlé, et celui-ci, par orgueil, bien que très intrigué, ne voulait pas revenir le premier sur ce sujet. Georges, qui assistait en spectateur au jeu qui se jouait entre sa cousine et son ami, eut pitié de ce dernier.

— Ecoute, Elisabeth, dit-il un jour, donne-lui des nouvelles de sa femme. Je suis sûr qu'il est sur le gril, ce pauvre garçon.

M^{lle} Arsenne secoua la tête.

— Eh bien! qu'il m'en demande! Il est vraiment trop entêté.

Georges haussa les épaules.

— C'est possible, mais je t'assure qu'il souffre!

— Je l'espère bien, répliqua la jeune fille, c'est mon seul espoir.

Enfin, un jour, après un dîner à Maisons-Laffitte, Jacques, n'y tenant plus, demanda à l'avocate :

— Et que devient votre protégée?

— Ma protégée fait merveille. Ses recherches à la Nationale l'occupent beaucoup... Parfois, elle y oublie l'heure et, en tout cas, elle y reste jusqu'à midi...

Elle n'insista pas, mais ce n'était pas sans motif qu'elle avait donné négligemment ce renseignement. Jacques le recueillit précieusement. Il commença d'abord par se dire : « A quoi bon ? Et qu'est-ce que cela peut me faire que Michèle sorte à une heure ou à une autre ? »

Cependant, plusieurs jours de suite, son cabriolet *Mathis*, à l'heure où la rue de Richelieu n'est qu'un rendez-vous d'autos de toutes marques, plus pressées et plus bruyantes les unes que les autres, côtoya le trottoir qui longe la Bibliothèque Nationale. Mais c'est en vain que Jacques essaya d'apercevoir la jeune femme. Découragé et furieux contre lui-même, il renonça pendant quelques jours à ses inutiles expéditions.

M^{me} de Lancy ne put un jour trouver un renseignement que lui demandait Roselin sur Louise de Vaudémont, la touchante et pure épouse du trouble Henri III. Détail insignifiant par lui-même, mais auquel tenait le romancier. Dépitée de l'échec, dès le lendemain matin, Michèle s'abîma dans ses recherches jusqu'à midi.

— Enfin, j'ai trouvé ! dit-elle, en arrangeant, devant la glace de son sac à main, le « cran » ondulé qui dépassait la petite toque de paille noire.

Elle quitta la dernière l'immense salle peuplée de petites tables où, matin et soir, travaillent une armée de chercheurs, curieux du passé, pour leur compte ou celui des autres. La joie du triomphe avivait son teint pâle sur lequel, souvent, elle oubliait de mettre du fard, et ses beaux yeux brillaient d'un éclat plus vif. Vêtue du même costume rouge garni d'astrakan qu'elle portait le jour où elle était venue demander à Elisabeth de l'aider à rompre le dernier lien l'unissant à Jacques, elle était vraiment jolie et digne d'être remarquée. Ce fut l'avis d'un promeneur qui, après avoir examiné la charmante silhouette, se mit à suivre la jeune femme. Il le fit d'abord sans affectation, puis avec moins de discrétion. Michèle ne s'aperçut de rien. Mais, tout au bord du trottoir, un cabriolet, marchant à toute petite allure, suivait, lui aussi, le couple. A la sortie de la rue Richelieu, un rassemblement arrêta la jeune femme. Son admirateur fut aussitôt tout près d'elle et lui murmura à l'oreille quelques mots. La jeune femme rougit violemment, ses yeux étincelèrent ; mais, avant qu'elle eût pu répliquer de verte façon, avec un bruit sec la portière d'une auto s'ouvrit brusquement et une voix ordonna :

— Montez près de moi, Michèle.

Tout émue, sans bien se rendre compte de ce qu'elle faisait, la jeune femme prit place à côté de Jacques et s'offrit le plaisir de faire claquer la portière devant le grossier personnage, tout penaud de sa bévue.

L'encombrement, à la jonction de la rue de Richelieu et de la place du Palais-Royal, était tel que Jacques eut besoin de toute son attention et de tout son sang-froid pour en sortir. Près de lui, Michèle demeurait silencieuse, n'osant l'interroger en ce moment critique, mais à la fois perplexe, émue et secrètement heureuse d'être là, près de lui, comme jadis. Puis le souvenir de tout ce qui les séparait fit passer une ombre sur son visage, et c'est à ce moment précis que Jacques, libéré pour un instant du souci de la conduite, la regarda.

— A quelle adresse faut-il vous conduire, Michèle? demanda-t-il.

— 58, boulevard des Batignolles. Mais ne vous donnez pas cette peine. Quai Voltaire, j'ai un autobus et je...

— Pardon, interrompit le jeune homme, vous êtes librement venue dans mon auto, au moment précis où j'allais mettre à la raison ce vilain monsieur. Vous pouvez bien y rester quelques minutes de plus.

— Librement? (Elle se mit à rire.) Je n'ai pas eu le temps de réfléchir.

Jacques n'avoua pas que le Ciel n'était pas le seul responsable et que, depuis bien des jours, il guettait ses sorties. Il n'avoua pas non plus que la colère l'avait saisi en voyant Michèle, « sa femme », suivie par cet audacieux, car, dans un éclair, sa jalousie lui avait fait entrevoir Michèle telle qu'elle avait dû être depuis leur séparation, entourée d'hommages, désirée, peut-être tentée. Et jusqu'à lord Elliot... Il souffrit en un instant mille tourments... Après tout, il l'avait bien voulu. Michèle ne savait que penser de son silence et elle fut surprise quand il lui dit :

— Elisabeth m'a dit que vous travailliez... Je vous félicite de votre courage.

— Il vous prouve, au moins, répliqua-t-elle, que la gêne et le travail ne me font pas peur...

— Vous voulez dire, et il eut un rire amer, que, si vous en aviez eu peur, vous auriez pu épouser lord Elliot...

Tant d'injustice révolta la jeune femme.

— Pourquoi, toutes les fois où le hasard nous met en présence, ne songez-vous qu'à m'insulter? Que savez-vous de lord Elliot? C'était un honnête homme que nul scru-

pule religieux ne pouvait troubler, puisqu'il était protestant...

— Tandis que vous, c'est par respect de la loi divine seulement que vous n'avez pas accepté sa demande?

Michèle le regarda en face; elle n'était plus, comme l'avait dit Elisabeth, l'enfant craintive et frivole de jadis.

— Mettons que ce ne soit que pour cela « seulement ». Vous seriez bien aise, je crois, qu'il y eût une autre raison pour vous permettre d'en douter et de me faire encore souffrir. Vous ne vivez que pour vous venger, et vous venger, je le répète, d'une injure qui ne vous a pas été faite. Mais à quoi bon reprendre cette inutile querelle? Laissez-moi descendre.

Pendant leur discussion, le long du quai, Jacques avait arrêté l'auto, ce qui était prudent. Michèle, la main sur le bouton de la portière, allait s'élancer quand il l'arrêta.

— Michèle, à votre tour, ne soyez pas injuste. Veuillez donc voir, au-delà de mes injustices et des reproches, le sentiment qui les provoque. Michèle, ne pouvons-nous faire trêve à nos rancœurs et ne pas nous infliger le supplice d'une séparation définitive? Ne pourrions-nous pas nous voir, de temps en temps, comme des amis?... Nous apprendrions peut-être à nous connaître en toute loyauté, ce que nous n'avons jamais fait pendant nos dix-huit mois de mariage. Ce serait comme si nous recommencions nos fiançailles...

Il souriait en disant ces mots, et elle retrouvait, dans ce sourire et le regard câlin qui l'accompagnait, le charmeur de jadis. Il n'était pas assez naïf pour ne pas savoir vers quel but les mènerait semblable proposition, et ce mot de fiançailles était une indication. Mais Michèle l'avait dit, elle ne voulait pas d'un amour sans estime et elle répondit :

— Fiançailles? Toutes les fiançailles ont une fin, Jacques. Je ne veux plus souffrir, car j'ai souffert de votre abandon, je vous le dis, étant moins orgueilleuse que vous; mais, ce que je veux, c'est que vous ayez foi en moi comme j'ai foi en vous. Aussi, je trouve votre proposition inutile et destinée à nous torturer tous les deux...

Il lui prit la main et dit avec douceur :

— Petite Michèle, ne soyez pas impitoyable... Je vous ai dit que l'un et l'autre nous apprendrions à nous connaître... N'est-ce pas le meilleur moyen d'apprendre à

nous estimer? Ne préjugeons pas de l'avenir... Accordez-moi cette douceur de vous revoir...

Et Michèle se laissa tenter. Elle sentit qu'elle engageait la partie décisive d'où son bonheur dépendait. Mais son amie, cette Elisabeth qu'elle plaçait si haut dans son cœur, ne lui avait-elle pas dit, maintes et maintes fois, d'espérer?

— Soit, dit-elle, ne nous séparons pas complètement. Faisons connaissance... Eh bien! cher Monsieur, ajouta-t-elle en riant, quand vous verrai-je?

Elle riait comme une enfant, et Jacques se souvint de la gaieté juvénile qui animait sa sévère maison de Constantine et qui était le rayon de soleil de sa vie.

— Je viendrai vous chercher tous les jours à la sortie de votre travail, dit-il, et puis nous pourrions déjeuner quelquefois ensemble, qu'en pensez-vous?

— Je pense que vous allez un peu vite, cher Monsieur, et que vous confondez « quelquefois » avec « tous les jours ». N'importe. Je veux bien avoir chaque jour une auto à ma disposition pour me ramener chez Denise.

Et elle laissa sa main dans celle de son mari comme pour sceller leur nouveau pacte, qui les entraînait vers de nouvelles souffrances ou de nouvelles joies...

VIII

Elisabeth n'avait pas revu l'ainée des Laherta depuis quelques semaines. Aussi fut-elle frappée de sa pâleur et de son air sombre lorsqu'elle pénétra dans le salon de leur nouvel appartement. Denise l'avait invitée à venir goûter, et la jeune fille, non sans arrière-pensée, était venue, malgré toutes ses occupations. Denise tricotait, sans enthousiasme, un pull-over blanc et rouge, dont l'avocate lui fit compliment.

— Ce point est ravissant, dit-elle, mais bien compliqué. Denise haussa les épaules.

— Il faut bien que je m'occupe. Michèle est absente une partie de la journée, ma mère sort de son côté, et puis nous nous comprenons si bien, nous avons tant de

joie à être ensemble que les repas, pris en commun, sont suffisants pour notre affection.

Elle rit de ce rire bref qui faisait mal à entendre et qu'Elisabeth connaissait bien.

— Je ne comprends pas, Denise, dit-elle, qu'intelligente comme vous l'êtes, vous ne cherchiez pas à vous rendre utile. Tant d'œuvres utiles sollicitent les âmes de bonne volonté...

L'infirmière haussa les épaules à nouveau.

— Je n'ai pas une âme assez dévouée, je ne saurais rien dire aux malheureux. Leur parler d'espérance? Moi qui n'espère rien. Me dévouer à eux, moi pour qui personne ne s'est dévoué?

— Ne m'ôtez pas tout courage, dit l'avocate, car je voulais justement vous demander un service.

— Si c'est vous qui le demandez, Elisabeth, la question change.

M^{lle} Arsenne allongea vers la flamme du foyer ses deux longues mains blanches, puis elle reprit en hésitant :

— Ma chère bonne-maman est bien seule tout le long du jour à Maisons-Laffitte... La lecture lui devient difficile et les visites sont rares. Voudriez-vous avoir pitié d'elle et aller la voir plusieurs fois par semaine, si cela vous était possible? Oh! c'est un grand service que je vous demande, car la société des vieilles personnes n'est guère recherchée.

Denise répondit spontanément :

— Votre grand'mère est une exception. Vraiment, si je puis lui être utile, ce sera avec joie; je lui ferai la lecture, je la distrairai de mon mieux... Voyez-vous, Elisabeth, je me sens si inutile que je sens que, si je disparaissais, nul ne me regretterait, car je ne manquerais à personne.

— Vous exagérez, Denise! Et Michèle?

— Bah! je sais qu'elle voit de temps en temps son mari; ils finiront par se réconcilier...

Elisabeth secoua la tête.

— Jacques s'est cru abandonné, il pardonnera difficilement.

Les mains de Denise, qui avaient repris le tricot rouge et blanc, eurent un mouvement nerveux et trois ou quatre mailles s'échappèrent des aiguilles.

— Elisabeth, c'est une idée fixe qui vous poursuit; vous attachez à cette lettre une importance ridicule...

— Quel qu'en soit le motif, ce qui est un obstacle au bonheur n'est jamais sans importance.

Si, à cet instant, Elisabeth avait pu voir la douleur poignante qui traversa les yeux sombres de Denise, elle eût été fixée sur la raison de la pâleur et de l'amaigrissement de Denise.

— Laissons ce sujet, reprit l'avocate, nous n'y pouvons rien. Je vous remercie d'avance, ma chère Denise, au nom de ma grand'mère et au mien. Quand pourrez-vous venir ?

— Mais demain, Elisabeth, si vous voulez. Je suis libre, trop libre, malheureusement...

M^{me} Arsenne accueillit la visiteuse avec sa bonté habituelle. Son âme charitable plaignait l'infirmes, plus infirme d'âme que de corps. Denise fut charmante, causeuse agréable et parfaite lectrice, mais la conversation ne s'écarta pas des sujets généraux. M^{lle} de Laherta parla peu d'elle-même, et grand'mère ne chercha en rien à provoquer ses confidences. Le mois de mars, cette année-là, fut très doux. Par les fenêtres ouvertes de la véranda entraient les premières bouffées du printemps. Assise près de la grande baie, bonne-maman, dans sa bergère, paraissait plus immatérielle que jamais... Denise revint souvent. Elle fit la lecture, et sa voix bien timbrée, sa diction intelligente, faisaient à M^{me} Arsenne le plus grand plaisir. Mais l'aïeule ne lui demandait de lire que des revues et des livres apportés par Elisabeth et susceptibles de l'intéresser. Un jour, la jeune fille, arrivant plus tôt que d'habitude, trouva l'aïeule à sa place ordinaire, absorbée par la lecture d'un petit livre relié en maroquin.

— Madame, dit Denise, je vais vous gronder. Il ne faut pas fatiguer vos yeux. Laissez-moi faire cette lecture à votre place.

M^{me} Arsenne sourit.

— C'est un livre austère, et je ne veux pas vous ennuyer.

D'un rapide coup d'œil, Denise lut le titre, et elle aussi sourit, de cet amer sourire qui était le sien.

— En effet, ce livre n'est pas un familier pour moi, mais qu'importe... Si cela vous fait plaisir, je me ferai une joie de vous satisfaire.

Et, prenant l'*Imitation* des mains de M^{me} Arsenne, elle termina la lecture commencée. Quand elle ferma le livre, elle resta rêveuse un moment, puis elle remarqua :

— Tout ce que je viens de lire est lettre morte pour moi... Entre l'homme qui a écrit ces lignes et moi il y a un abîme... Vous, Madame, vous qui le comprenez, il me semble que cela vous éloigne de moi...

— Pauvre enfant, répondit doucement grand'mère... Je vous comprends si bien ou, du moins, je le crois...

— Vous, Madame, vous êtes bonne, d'une bonté divine, mais vous ne me connaissez pas... et c'est tant mieux, ajouta-t-elle plus bas.

— Je crois que vous êtes une âme malheureuse..., à qui nul n'a appris qu'il existe un Divin Refuge pour toutes les douleurs...

Denise baissa la tête sans répondre, puis elle murmura :

— Nul ne m'a jamais aimée...

Ce soir-là, elle n'en dit pas plus, et bonne-maman n'insista pas, mais, après le départ de la jeune fille, elle songea à tout ce que cet aveu, si simple, contenait de tristesses, d'élans refoulés, de détresses, et sentit une pitié profonde l'envahir.

Michèle ne s'apercevait ni de la pâleur de sa sœur ni de ses silences de plus en plus fréquents. Elle vivait une vie double qui ne lui laissait aucun répit pour s'intéresser à celle des autres. Son travail l'absorbait toute la matinée, et il lui fallait une certaine force de volonté pour ne pas s'en laisser distraire par cette pensée : « Sera-t-il là ? »

Car, tous les jours, à midi, l'auto de Jacques Parceval s'arrêtait square Louvois, et la jeune femme retrouvait son mari. Instants brefs, mais chargés d'une douceur secrète et inavouée. Ils se serraient la main, et ni l'un ni l'autre ne prolongeaient cette rapide étreinte de peur de céder à l'émotion. Tous deux entendaient rester maîtres de leurs cœurs et de leurs destinées, comme ils en avaient convenu...

Un jour, Jacques, retenu par un client, manqua son rendez-vous. Michèle, toute la journée, eut le cœur serré, se demandant ce que signifiait cette absence, et, par cette souffrance, elle put comprendre sur quel dangereux chemin elle s'était engagée en acceptant ces rendez-vous. Chez elle, ni sa mère ni sa sœur ne se doutaient de ces rencontres. Elle n'osait leur en parler, connaissant l'hostilité des deux femmes à l'égard de Jacques. Mais, ce jour-là, au déjeuner, elle fut si distraite que sa mère lui en fit la remarque.

— Je pense à mon travail, répondit la jeune femme d'un ton embarrassé.

Mais M^{me} de Laherta ne le remarqua pas, car, au même moment, elle pensait à un délicieux chapeau, entrevu rue Saint-Honoré.

Le matin, à huit heures et demie, Michèle allait prendre les ordres de Roselin. Le romancier, de bonne heure, s'asseyait à sa table de travail et il donnait à la jeune femme des instructions rapides, mais claires et précises. Après l'avoir vu, Michèle montait dans l'autobus et se rendait à la Bibliothèque Nationale.

Roselin ne supportait pas l'erreur chez ses subordonnés. Et, la veille, au lieu d'un renseignement sur Coligny, Michèle en avait apporté un sur Mayenne. Aussi, quand M^{me} de Lancy entra dans le bureau de l'écrivain, à la mine revêche et aux regards furibonds de Roselin elle comprit qu'elle avait commis une faute. En effet. Avant qu'elle eût ouvert la bouche, le romancier, d'un ton sec et à peine poli, lui fit des observations et finit par lui dire grossièrement :

— Si vous faites une seconde erreur, je vous prierai d'aller proposer vos services ailleurs.

Michèle dut faire appel à tout son courage et à tout son amour-propre pour garder une attitude digne et ferme. Ces durs reproches, venant après sa déception de la veille, achevaient de la déprimer, et elle se sentit découragée. Elle eut cependant la force de se dominer et de répondre :

— Monsieur, je regrette mon erreur et je ferai de mon mieux pour la réparer. Mais, si elle se renouvelle, je vous éviterai la peine de me donner mon congé, car je ne supporterai pas une seconde fois des reproches faits sur ce ton.

Roselin était brutal, mais non dépourvu d'esprit et de bonté ; il comprit qu'il avait dépassé les limites, et l'attitude de la jeune femme lui en imposa. Il bredouilla, d'un ton radouci, quelques vagues excuses et lui indiqua le travail de la journée. Michèle, somme toute, était restée maîtresse de la situation. Mais cette scène l'avait brisée, énervée au-delà de toute mesure. C'est que jamais Michèle de Lancy, adulée et gâtée, n'avait fait le dur apprentissage de la vie. C'était sa première expérience. Elle le comprit fort bien, et ce fut en se raisonnant elle-même qu'elle arriva à la Bibliothèque. Elle travailla avec tant de fièvre qu'elle en oublia presque sa déception de la

veille. Quand elle sortit, à midi, l'encombrement des voitures était tel qu'elle dut attendre un instant avant de traverser et elle ne distingua pas, tout d'abord, l'auto verte, à bande noire, qu'ordinairement pilotait Jacques. Son cœur se contracta douloureusement.

« Il n'est pas là; il ne viendra plus », songea-t-elle, quand, au même moment, la voix chère et bien connue murmura tout près d'elle :

— Quelle mine triste, ma petite Michèle!

Elle se retourna, toute rose de joie.

— Je ne vous attendais plus, dit-elle en souriant.

— Et, demanda Jacques, c'était cette pensée qui vous donnait l'air malheureux d'une petite fille privée de confitures?

Sous le badinage, une légère émotion perçait. Mais la déception précédente avait été si vive que Michèle n'eut pas le courage de badiner.

— Pourquoi en doutez-vous? dit-elle. Vous me suspecterez donc toujours?

— Voyons, Michèle, ne prenez pas au tragique mon innocente plaisanterie. Croyez-moi, hier, ma déconvenue a été aussi vive que la vôtre. Mais je ne pouvais renvoyer un ancien et très important client de la maison Hary. Aussi, aujourd'hui, je veux me dédommager. Michèle, je vous enlève; nous déjeunerons ensemble dans le petit restaurant où je prends mes repas habituels. Voulez-vous?

Michèle pensa qu'elle téléphonerait chez elle comme cela lui arrivait quand, par hasard, Roselin lui demandait de revenir l'après-midi.

Mais Jacques prit sa réflexion pour une hésitation.

— Si cela vous dérange, mettons que je n'aie rien dit.

— Oh! non, vous vous trompez; je suis ravie, au contraire.

Elle monta près de lui dans l'auto, et, un quart d'heure plus tard, ils entraient dans un petit restaurant sans apparence, mais propre et bien tenu, de l'avenue des Ternes.

— Vous m'excuserez de ne pas vous conduire dans un endroit plus à la mode et plus élégant, dit Jacques.

— J'aime cela. Au moins, je connaîtrai le lieu où vous vivez une heure chaque jour, je réaliserai un peu mieux votre vie.

Elle s'assit sur la banquette et quitta sa jaquette de drap. La blouse russe, à petites manches, finement brodée de couleurs vives, lui conférait une allure plus juvénile encore. Jacques surprit les regards admiratifs des dîneurs

et il éprouva un sentiment complexe. Il en était fier, comme tout homme accompagné d'une jolie femme est fier de la beauté de celle-ci, mais l'absurdité de la situation lui apparut plus nettement. Eclairé par les réflexions d'Elisabeth et surtout par ses rencontres quotidiennes avec sa femme, il en venait à prendre de son caractère et de sa nature une haute estime. Il comprenait que ses doutes injurieux la blessaient et il voulait pouvoir lui dire plus loyalement : « Je crois en vous » et ne pas devoir à un mensonge leur réconciliation définitive.

Michèle, comme un enfant, s'amusait de tout : de la petite table recouverte de toile basque, de la familiarité du garçon pour qui Jacques était un habitué, et les plats, très simples, mais bien préparés, excitèrent son enthousiasme. Son mari souriait de cette joie dont il devinait la cause profonde. C'était sa présence qui mettait un tel reflet de joie dans ses yeux... Il commanda une bouteille de vin vieux, mais il eut un mot maladroit :

— En l'honneur de notre premier déjeuner...

Une ombre voila le visage de Michèle, lui rappelant que cette joie ne pouvait être que passagère. Par une bizarre association d'idées, elle revécut la scène du matin et sa discussion avec le romancier. Par-dessus la table, Jacques étendit la main et il prit doucement les doigts menus entre les siens.

— A quoi pensez-vous soudain ?

— Je pense que, ce matin, j'ai failli perdre ma situation.

— Vraiment ? Oh ! racontez-moi cela !

Sans se faire prier, elle raconta ce qui s'était passé et quelle réponse elle avait faite. Elle finit même par rire, en disant :

— Croyez-vous, j'étais horriblement vexée. Ah ! mon caractère a besoin d'être formé. Vous, mon pauvre Jacques, vous en avez sans doute vu bien d'autres ?

Mais le rire de Michèle ne fut pas contagieux. Le jeune homme garda une physionomie fermée et rembrunie, puis il dit d'un ton mécontent :

— Oui, j'en ai vu bien d'autres. Mais moi, Michèle, je suis un homme, ce n'est pas la même chose. Je ne puis supporter l'idée que vous, vous soyez exposée aux mêmes avanies, obligée de vous soumettre à d'absurdes exigences... Michèle, pourquoi travaillez-vous ?

La jeune femme haussa les épaules.

— Mon ami, ne comprenez-vous donc pas que, les

débris de ma fortune étant insuffisants, je ne veux pas être à la charge de ma sœur?

Le jeune homme, d'un geste machinal, jouait avec son couteau.

— Oui, oui, je comprends fort bien... Mais, et il se décida tout à coup, la regardant bien en face, vous êtes ma femme, Michèle... Pourquoi donc n'accepteriez-vous pas de votre mari ce que vous refusez, avec raison, de la part de votre sœur? Ma situation, très améliorée, me permet de vous faire vivre honorablement. Michèle, pourquoi ne reprendrions-nous pas la vie commune?

La jeune femme rougit violemment, puis elle baissa lentement la tête.

— Mon pauvre Jacques, je vous remercie de l'intention. Vous obéissez à une impulsion généreuse... et un jour vous me reprocheriez de n'être revenue vers vous que par intérêt.

« J'ai été un butor, un maladroit », songea le jeune homme.

Et, tout haut, il reprit :

— Vous êtes une orgueilleuse, Michèle, mais ce n'est pas à moi de vous le reprocher.

Elle sourit avec un peu de mélancolie.

— Je ne suis pas une orgueilleuse, mais vous ne m'avez pas dit les mots qu'il fallait pour me convaincre, et je vous sais gré de votre sincérité.

Les mots qu'il fallait... Jacques se tut. Il savait bien, s'il avait été seul avec elle, ce qu'il lui aurait dit. Il lui pardonnait tout, son abandon, son projet de divorce, son flirt avec lord Elliot. Lui-même ne l'avait-il pas fait souffrir, et si Michèle, un instant, avait pensé refaire sa vie en épousant lord Elliot, n'avait-il pas, lui aussi, cédé au charme tout-puissant d'Elisabeth et rêvé d'en faire sa compagne? Ah! qu'Elisabeth avait donc eu raison de lui montrer qu'il se trompait et que jamais il ne pourrait oublier, malgré les rancunes et les séparations, celle qui était sa femme, sa vraie femme...

Oui, mais Michèle ne voulait pas de pardon; elle se prétendait innocente. L'amour qui les possédait tous les deux, il le sentait bien, se heurterait-il donc toujours aux barrières élevées par le doute et l'orgueil? Le repas, si bien commencé, finit tristement, chacun étant absorbé par des pensées semblables. Le café bu, Michèle, aidée de Jacques, et toujours en silence, revêtit sa petite jaquette, puis ils sortirent du restaurant.

— Je vais vous accompagner, dit Jacques.

Elle eut un geste de dénégation.

— C'est l'heure de votre travail, ne prenez donc pas cette peine.

— Georges n'est pas si féroce que vous l'imaginez et m'accordera bien quelques instants de retard. Venez, Michèle.

Aucun d'eux ne remarqua, sur le trottoir, le passage d'une grande et élégante jeune femme. C'était Elisabeth qui allait voir Georges pour lui demander de venir dîner le soir même à Maisons-Laffitte.

En voyant ensemble Michèle et son mari, elle sourit, car la rencontre lui parut de bon augure, et, en même temps, la douloureuse contraction de son cœur lui apprit que la blessure n'était pas fermée...

Jacques conduisit l'auto avec une nervosité inaccoutumée. En arrivant boulevard des Batignolles, à la hauteur de l'immeuble occupé par les dames de Laherta, il freina brusquement, et Michèle, projetée en avant, se heurta le front contre la glace du pare-brise. Elle fut étourdie par le choc et ne résista pas en sentant deux bras la saisir, tandis qu'une voix inquiète et tendre murmurait :

— Michèle, ma chérie, vous n'avez pas de mal? Vraiment, aujourd'hui, je suis un maladroit.

Elle ouvrit les yeux, vit, tout près de son visage, celui de son mari et sourit. La tentation fut trop forte. Ce doux parfum de violette et de jeunesse en fleur, cette joue satinée appuyée contre son épaule... Et ce fut au tour de Jacques d'être étourdi. Il se pencha brusquement, avant que Michèle ait eu le temps de se redresser, et il l'embrassa avec violence, au risque de lui faire mal, à la hâte, comme un voleur qui dérobe un bien précieux. Michèle se dressa, tout aussi rouge que l'instant auparavant, quand il lui avait proposé de reprendre la vie commune.

« Je sais qu'un homme peut aimer sans estimer, mais je ne veux pas de cet amour-là », avait-elle dit à Elisabeth, et elle restait fidèle à son idéal.

Jacques serra sans mot dire la main qu'elle lui tendait.

— A demain, dit-il d'une voix altérée.

— A demain, répéta-t-elle tout bas.

D'un mouvement brusque, elle pénétra dans l'immeuble et disparut derrière la porte vitrée.

IX

Bonne-maman se retira de bonne heure, un rhume tenace la fatiguait depuis quelques jours, et Georges et Elisabeth restèrent seuls devant la cheminée où brûlait un de ces grands feux de bois auxquels M^{me} Arsenne était restée fidèle. Elisabeth, dans une souple robe d'intérieur en crépon de soie blanc, dont la ligne simple seyait à sa taille bien prise, était assise dans la grande bergère que venait de quitter sa grand'mère. A ses pieds, assis sur un tabouret bas, qu'il affectionnait sans doute par amour des contrastes, Georges, silencieux, regardait les flammes capricieuses s'élançant à l'assaut de la cheminée.

— Sais-tu qui j'ai aperçu cet après-midi? demanda Elisabeth, poussée par un besoin de confidences qui ne lui était pas habituel.

Mais, dans cette pièce, close et tiède, toute parfumée par les fleurs qu'elle apportait chaque jour à sa grand-mère, elle se sentait envahie par une langueur, une douceur qui n'étaient pas sans charmes.

— Je ne suis pas un bon devin, répliqua Georges. Aussi, ne me fais pas chercher.

— J'ai vu Michèle et Jacques sortir ensemble du restaurant de l'avenue des Ternes où, sans aucun doute, ils venaient de déjeuner...

Georges continua de regarder le feu sans détourner la tête.

— Ah! dit-il simplement.

Elisabeth fut déçue, car elle attendait... quoi?... Elle n'en savait rien elle-même. Aussi, elle se tut, et quelques instants passèrent, chacun se demandant ce que signifiait le silence de l'autre. Tous deux pensaient à ce foyer détruit qui peut-être un jour se reconstruirait, plus solide et plus fort. Georges tourna lentement la tête. Ses yeux rencontrèrent ceux d'Elisabeth, et il dit avec douceur :

— Tu arriveras à ton but, Elisabeth... Grâce à toi, Michèle et Jacques retrouveront le bonheur... Depuis

quelque temps, je sens Parceval tourmenté, préoccupé et, puisqu'il voit sa femme, la conclusion est facile à prévoir, à moins d'imprévu, bien entendu... Mais le véritable vainqueur, ce sera toi, Elisabeth...

La jeune fille pâlit. « Vainqueur? » De quel ton il avait dit cela... Cruel triomphe, en tout cas, que celui qui lui brisait le cœur...

Georges continua :

— Oui, Elisabeth, ce sera toi la vraie victorieuse. Car je t'admire non pas tant de les avoir réunis que de n'avoir pas voulu les séparer. Quelle leçon de devoir et d'abnégation tu as été pour moi...

Elisabeth tressaillit. Dans les yeux de son cousin, elle vit que ce témoin muet avait tout deviné, tout compris, et, à cet instant, elle connut l'austère douceur du devoir accompli. La main droite, allongée sur le bras du fauteuil, était tout près du visage de Georges. Il prit doucement cette main entre les siennes et elle ne la retira pas.

— J'ai tout compris, Elisabeth. Si tu avais voulu... Mais je n'insiste pas. Tu es restée telle que je t'avais jugée, et je ne m'étais pas trompé. Laisse-moi te dire ces choses, Elisabeth... Je voudrais ne pas te blesser, te consoler, si je pouvais... C'est si douloureux, un amour qui ne peut être partagé...

Il dit ces mots avec simplicité, sans amertume.

— Cher Georges, murmura la jeune fille. Crois bien que ton affection m'est douce et que...

— Elisabeth, entre nous, tout doit être net et clair. Je ne t'ai jamais reparlé du rêve qu'un jour j'avais formé. Croyant que Parceval était libre, je m'effaçais devant lui... Mais aujourd'hui... Non, ne proteste pas. Ecoute-moi jusqu'au bout. Je ne suis pas un chercheur d'absolu comme Jacques... Je sais que tu as besoin de te reprendre. Mais, un jour, si tu veux bien d'un compagnon de vie qui te comprenne et qui t'aime, je ne dis pas comment pour ne pas blesser ton cœur endolori, mais sache que je t'attendrai...

— Georges, répondit M^{lle} Arsenne, la voix assourdie par l'émotion, Georges, tu mérites mille fois mieux que ce que je puis t'offrir...

Elle songea avec angoisse que jamais, pour lui, elle ne pourrait éprouver le sentiment violent et délicieux qu'elle avait éprouvé pour Jacques. Ce serait autre chose, mais le grand amour qui avait traversé sa vie ne reviendrait plus. Serait-il loyal d'offrir à son cousin, si

aimant, si bon, un cœur mutilé? Il comprit ce qui se passait dans l'esprit d'Elisabeth, car il reprit :

— La vie, Elisabeth, m'a appris bien des choses, entre autres que celui qui aime est plus heureux que celui qui est aimé. Tu n'es pas jalouse de mon passé, je ne serai pas jaloux du tien. Je te demande de te laisser aimer et la douceur de ta présence...

Il parlait avec calme comme pour ne pas l'effaroucher, mais, dans ses yeux, elle vit soudain cet éclair de passion qu'elle avait remarqué dans les yeux de Jacques parlant un jour de Michèle.

— Georges, je voudrais te promettre, te donner mieux...

— Non, ne promets rien, réfléchis, ne te décide ni par pitié ni par dépit.

Les flammes du foyer s'éteignaient peu à peu. Sous sa robe légère, l'avocate frissonna. Et ce froid soudain lui parut symbolique. Le jour où sa grand'mère mourrait, ce jour-là, elle n'aurait plus qu'un foyer désert et glacé... Tandis qu'au côté d'un compagnon qu'elle estimerait et, qui sait, qu'un jour elle aimerait peut-être, entourée d'enfants qui seraient leur but et leur raison d'être à tous deux, combien son âme se sentirait moins triste, auprès de ce foyer dont elle et son mari auraient ranimé la flamme...

Elle murmura :

— Un peu plus tard, Georges. Dans quelques mois, quand je me serai reprise...



Grand'mère regardait des photographies quand Denise entra. M^{me} Arsenne sourit à la jeune fille dont la présence, maintenant, lui était indispensable.

— Voici quelques jours que cette vilaine grippe vous a empêchée de venir, ma chère enfant. Vous me manquez beaucoup, car, à mon âge, on devient très exclusif et très égoïste.

— Pas vous, Madame, répondit Denise. Et si vous saviez combien je suis heureuse, bien que cela ne soit pas vrai, de penser que je vous suis utile. Jusqu'ici ma présence a été supportée, jamais désirée.

— Ma chère enfant, dit l'aieule d'un ton ferme, vous exagérez, vous vous complaisez dans une amertume qui paralyse tous les élans de votre cœur et qui vous dessèche l'âme.

— Madame, si vous saviez... Enfant, je n'étais pas méchante ni amère, car mon père m'aimait, lui... Mais il est mort très vite, et son souvenir est la seule douceur de mon passé. Pauvre père, s'il voyait ce que je suis devenue, jusqu'où l'amertume a pu me faire descendre...

D'un geste nerveux, elle arracha ses gants, et ses joues pâles rougirent.

Bonne-maman comprit que le véritable secret de Denise, c'était le remords... M^{me} Arsenne devinait sans peine de quelle faute, mais Denise oserait-elle jamais l'avouer?

Pour changer la conversation, M^{me} Arsenne fit voir à la jeune fille les photographies qu'elle regardait.

— Voici mon mari, ma fille, la mère d'Elisabeth à vingt ans, le jour de ses fiançailles, puis mon fils aîné qui est mort à quinze ans.

Le ton de l'aïeule restait naturel, sans douleur ni amertume. Denise la regarda avec étonnement.

— Que de peines dans votre vie, Madame! Que de vides! Comment avez-vous pu les supporter?

Les yeux de bonne-maman, au souvenir des souffrances passées, s'embaùèrent. Mais elle répondit simplement, et ses paroles étaient bien l'expression d'une âme croyante :

— Mon enfant, j'ai toujours demandé à Dieu, à chaque épreuve, la grâce de ne pas me révolter. Lui seul connaît ce qui est notre bien. Mais nous ne le comprenons pas... Et, maintenant, j'attends l'heure de rejoindre les miens qui sont heureux depuis tant d'années déjà.

M^{lle} de Laherta, stupéfaite, écoutait ce langage tout nouveau pour elle.

— Ah! que je vous envie. Nul ne m'a jamais parlé ainsi. Ma sœur Michèle fut mise en pension au Sacré-Cœur. Mais moi, je fus élevée à la maison. Oh! ce n'est pas sans ennui que ma mère a dû se résigner, pour ma santé, à me garder près d'elle, moi, l'infirmes dont elle a honte comme si j'étais coupable. Diverses institutrices ont assumé ma garde et mon éducation... Je n'irai pas jusqu'à dire que c'était la faute de ma mère, mais il est certain qu'elle ne devait apporter aucun soin dans le choix de mes gardiennes, car toutes furent de piètres éducatrices. L'une d'elles, une Allemande, était spirite et passait son temps à évoquer les esprits. Heureusement, elle n'est pas restée longtemps, car j'avais quatorze ans, l'âge où la sensibilité s'éveille, et je serais devenue folle à son contact. Aucune de ces femmes ne m'a rudoyé, mais aucune

ne m'a aimée... J'avoue que je n'étais pas une enfant attirante. Cependant, si quelqu'un m'avait témoigné un peu de douceur et de tendresse, comme vous, en ce moment, Madame, avec quelle joie mon pauvre cœur affamé se fût jeté sur ces miettes d'affection. Ma mère, il vaut mieux que je n'en parle pas... Je ne puis lui pardonner son indifférence, presque son aversion, pour la fille qui lui faisait si peu d'honneur, à elle, si droite, si belle, si jolie femme... Mais je ne puis m'empêcher de penser qu'avec une autre mère ma vie eût été changée... Si, au moins, elle m'avait donné cette consolation suprême que vous possédez, vous, Madame, et qui m'eût aidée à supporter l'injustice du sort... Mais non, elle ne m'a laissé que la révolte, le désespoir et la rancune.

Sur le doux visage de bonne-maman, Denise put lire une infinie pitié. Pour la première fois de sa vie, Denise se trouvait en présence d'une âme compréhensive. Le désir fou lui vint de confier son torturant secret, de délivrer son cœur du fardeau qui l'étouffait, et puis la honte la retint, d'autant plus que M^{me} Arsenne demandait :

— Et votre sœur, Michèle? Celle-ci paraît bien vous aimer.

La jeune fille baissa la tête. C'était vrai... Michèle, sa petite sœur, si confiante, ne pouvait se douter de sa trahison. Un violent dégoût d'elle-même la saisit, et elle allait parler quand l'arrivée de la femme de chambre, apportant le plateau du goûter, arrêta net la conversation. Il est des occasions manquées qu'on retrouve rarement.

L'innocente Yvonne ne se douta pas de l'agacement qui saisit M^{me} Arsenne en la voyant entrer. Comment renouer ensuite une conversation aussi difficile? A peine entr'ouverte, telle une sensitive, l'âme de Denise allait à nouveau se replier sur elle-même. Le courage manqua à l'aînée des Laherta. L'idée de perdre l'estime de la vieille dame qu'elle aimait lui ferma les lèvres.

Le soir, l'aïeule, qui s'endormait très tard, resta éveillée dans l'ombre, les doigts noués sur son chapelet, et pria pour tous les êtres chers à son cœur et elle pensa surtout à Denise, à ce pauvre cœur troublé qu'un peu d'amour eût suffi à garder dans la voie droite.

En rentrant chez elle, Denise trouva Michèle seule dans le salon, occupée à lire, éclairée par une énorme lampe de cristal. Le livre ne l'intéressait guère, car elle oubliait d'en tourner les pages. En un coup d'œil, la sœur aînée observa ce détail et aussi la fatigue, la lassitude qui vieil-

lissaient les traits si fins de sa sœur. Elle s'approcha de Michèle et lui dit presque timidement :

— Quelque chose te contrarie, Michèle ? Ton travail, sans doute ?

Elle se cramponna à cet espoir. Ce devait être cela : une observation de Roselin, un document qu'elle n'arrivait pas à découvrir étaient cause de son air soucieux. Mais son soulagement fut de courte durée. Michèle la regarda d'un air surpris comme une personne qui sort d'un rêve.

— Non, non, répondit-elle, au contraire, tout va très bien. Roselin devient poli, et je m'habitue à ce travail.

Cette fois, l'ainée n'osa pas demander : « Pourquoi es-tu si triste ? » car elle redoutait la réponse. Michèle pensait à son mari. Denise ignorait leurs rendez-vous, mais elle savait quel obstacle séparait les jeunes gens, et cet obstacle, c'était elle qui l'avait dressé entre eux... Ah ! si Michèle souffrait du malentendu, combien elle, la coupable, souffrait davantage ! Prisonnière de son mensonge, craignant de perdre l'affection de sa sœur, elle endurait un martyre. Mais Michèle ne prêtait aucune attention à ce qui se passait auprès d'elle. Elle songeait avec lassitude que le lendemain, pareil aux autres jours, n'apporterait aucune solution au problème qui la tourmentait. Depuis qu'ils avaient déjeuné ensemble, depuis, surtout, ce baiser pris par Jacques et qu'elle lui avait rendu avec la même ardeur, tandis que leurs cœurs restaient séparés, une gêne profonde s'établissait dans leurs rapports. Jacques venait toujours la chercher, mais, jusqu'au moment où ils s'arrêtaient boulevard des Batignolles, à peine échangeaient-ils quelques mots.

« A quoi bon continuer ? songeait Michèle. Je l'aime, je n'aimerai jamais que lui, mais il n'a pas foi en moi... »

Et, de son côté, Jacques pensait : « Cette situation est intolérable. Qui donc me délivrera du doute ? »

Lui, il eût tout pardonné, car son ancienne passion pour Michèle, qu'il avait cru dompter, s'était réveillée plus violente que jamais. Et, là, il se heurtait à la conception nouvelle que Michèle s'était faite de leur amour. Elle refusait le pardon ; elle voulait un acte de foi.

Un matin, Georges lui dit, après une longue conversation avec l'agent général de *Mathis* :

— Je crois qu'il serait nécessaire que l'un de nous aille faire un séjour de quelques mois, deux ou trois, je crois, pour expérimenter à la fois de nouvelles autos et de nouvelles méthodes de vente. Seulement, ni vous ni moi ne

tenons à quitter Paris. Il faudra que je demande à Thil, le second vendeur, de nous remplacer.

— Mon cher Georges, dit Parceval, je vous demande en grâce de me laisser partir. L'air de Paris ne me vaut rien en ce moment, et je ne serai pas fâché de le quitter.

Quelque fût sa maîtrise sur lui-même, Georges ne put s'empêcher de laisser paraître sa surprise. Mais il se ressaisit promptement.

— Nous nous rendrons mutuellement service. Permettez-moi seulement de vous dire que je croyais que Paris avait pour vous bien des charmes... J'en aurais été très heureux...

Parceval ne répondit pas. A travers la grande glace de la vitrine, il observa le va-et-vient des passants. Aurait-il le courage de partir?

Oui, il le fallait, et peut-être qu'au retour... Il ne voulut pas songer combien ces fluctuations incessantes étaient cruelles pour Michèle. Il ne parvenait pas à voir où était la vérité...

X

Partout, le printemps se manifestait, faisant éclater les bourgeons des arbustes, teintant d'une lumière plus douce et comme rajeunie les arbres et les êtres... Le samedi qui suivit sa conversation avec Georges, Parceval fut pris de la nostalgie des bois, de la nature et de l'air libre. En allant chercher Michèle à la sortie de son travail, il lui fit part de son désir :

— Michèle, abandonnons Paris. Allons en forêt. Quittons ce mouvement et ce bruit qui nous énervent. Voulez-vous?

Elle acquiesça, mais avec une nuance de réserve. Elle se souvenait de leur déjeuner au restaurant de l'avenue des Ternes et de la désillusion qui l'avait suivi. Jacques devait s'en souvenir aussi, car il ne proposa pas que l'on s'arrêtât dans une des innombrables hostelleries qui sollicitent, aux portes de Paris, la gourmandise et la bourse du voyageur. Il se contenta, avant le départ, de s'arrêter devant une grande maison d'alimentation et, sans même

descendre de voiture, il demanda à Michèle de choisir ce qui lui plairait pour un pique-nique dans les bois. La gêne qui subsistait entre eux depuis le jour du baiser les rendait silencieux. Et Jacques songea, non sans quelque remords : « Il faut que je lui annonce mon départ, et que cette journée est une journée d'adieux. »

Il demanda à sa compagne :

— La forêt de Versailles vous plairait-elle ?

— Oh ! oui, n'importe où... Pourvu que je sois loin de la foule et du bruit.

Elle passa la main sur son front d'un air lassé qui surprit Jacques. Comme tous deux étaient jeunes et possédaient le robuste appétit de leur âge, ils ne s'engagèrent pas trop avant dans le bois et s'arrêtèrent dans une allée déserte non loin du Petit Trianon dont les toits de chaume se dessinaient entre les feuilles vert tendre des arbres. Jacques étendit sur le sol l'unique couverture de l'auto. Et tous deux y prirent place, seuls, dans ce silence à peine troublé par le chant des oiseaux célébrant le soleil et la nature en fleurs. Avec des gestes attentifs et empreints d'une grâce que Jacques ressentit plus vivement ce jour-là, Michèle servit son mari et elle-même sans compromettre l'équilibre fragile des assiettes de carton. Mais, par un oubli du garçon qui avait servi la jeune femme, il n'y avait qu'un seul verre.

— Cela n'a pas d'importance, dit Michèle en s'efforçant de rire.

Mais son rire était comme fêlé...

Et ils pensèrent à un épisode semblable de leur voyage de noces où tous deux, sur les rives de Sicile, près de Palerme, avaient bu dans l'unique verre que possédait le pêcheur dont ils avaient, au cours d'une excursion, réclamé l'hospitalité... Tout le jour, ils étaient restés là, pris par la beauté de cette mer sicilienne dont les flots venaient mourir à leurs pieds et qui, parfois, s'avançaient jusqu'à eux. Puis ç'avait été le retour, appuyés l'un sur l'autre, dans l'auberge rustique et inconfortable... Mais qu'importait ! A ce moment-là, tout enivrés de leur mutuel amour, ils ne voyaient qu'eux-mêmes... Aujourd'hui, assis l'un près de l'autre, buvant dans le même verre, ils n'étaient plus les amoureux de Sicile... Leurs cœurs ne se comprenaient pas... Et, cependant, ils souffraient. Et ils restaient lèvres closes, leurs regards se fuyant pour ne pas trahir le secret que leur orgueil voulait retenir.

Qu'il est donc difficile de rester en tête à tête quand on

à le cœur si lourd et que l'on veut, à tout prix, taire son unique et essentielle préoccupation. Ils en firent l'expérience aussitôt leur modeste festin terminé. Aussi est-ce avec un véritable soulagement que Jacques entendit sa compagne lui demander :

— Nous sommes tout près du Petit Trianon ; je ne l'ai jamais visité. Voudriez-vous me le faire connaître ?

— Avec plaisir, répondit-il.

Et il était sincère. Au moins, ils auraient un sujet de conversation. En ce début d'après-midi, aucun promeneur, en dehors d'eux, ne troublait le silence du hameau de la reine. Michèle et Jacques étaient seuls encore... Non, ils ne se sentaient pas seuls... Nulle part plus qu'à Trianon la fragilité du bonheur humain n'apparaît plus poignante. Ce lieu, fait pour l'amour et la joie, où se promenèrent les bergères poudrées et leurs galants chevaliers, reste encore frappé par la foudre qui dispersa ses habitants et termina cette idylle dans le sang et les larmes. Mais les ombres demeurent. Elles reviennent hanter les lieux de leur bonheur, le temple de l'Amour si mélancolique en son abandon, les chaumières aux toits disjoints, aux vitres cassées... Certes, la piété, le respect du passé font tenter des réparations. Mais jamais, jamais plus on ne redonnera la vie à ces ruines d'un éphémère bonheur, et le Petit Trianon restera mélancolique comme une nécropole...

L'impression fut si vive pour Michèle que, dans un mouvement involontaire, elle saisit le bras de son mari.

— Comme c'est triste... La nature n'a pas caché sous la verdure les désastres du temps...

Elle frissonnait... La tristesse de ces lieux s'accordait trop bien avec sa propre mélancolie. Jacques, moins sensible qu'elle, fit surtout attention à l'élan qui l'avait jeté vers lui. Il passa son bras autour d'elle pour qu'elle se sentit rassurée et soutenue. Mais quand ils eurent franchi la grille du hameau et qu'ils se retrouvèrent devant l'auto, ce fut Michèle qui se dégagea doucement... L'étreinte du passé se desserrait, et la jeune femme reprenait contact avec la réalité. Lui restait obsédé par la même idée : « Je pars et je ne sais comment le lui annoncer. »

Leur promenade ressemblait, par sa mélancolie, au Petit Trianon qu'ils venaient de quitter. Un long moment, il marchèrent, s'enfonçant dans les petites allées où les pervenches, cà et là, pointaient leurs clochettes mauves sous le feuillage luisant.

— Je suis un peu fatiguée, dit soudain Michèle.

Et elle s'assit au pied d'un chêne qui dressait haut vers le ciel sa verdure toute fraîche.

— Je vous ai fait trop marcher, dit Jacques, debout en face d'elle. Vous n'avez jamais été très bonne marcheuse, d'ailleurs, ajouta-t-il en souriant.

Et, brusquement, le rappel de leur intimité mit le silence entre eux. Michèle fit cependant un effort pour être aimable :

— Je le regrette, car cette promenade est charmante. Je vous remercie de cette excellente idée...

Chaque mot de cette phrase banale lui coûtait un effort. Jacques crut le moment venu pour faire cet aveu qui le tourmentait comme une faute à confesser. Il appuya sa main sur le tronc de l'arbre, et Michèle dut lever la tête pour le regarder.

— Je suis d'autant plus heureux que cette promenade vous soit agréable que nous ne pourrons en faire d'autres d'ici quelques mois...

Seuls, les beaux yeux noisette, levés vers lui, exigèrent une explication. Et, à mesure qu'il la donnait, il sentait la sottise et la cruauté de sa conduite.

— Oui, Georges m'envoie à Colmar, aux usines *Mathis*, pour faire un séjour de deux ou trois mois... Mais je reviendrai de temps en temps à Paris et je compte bien vous revoir...

Il se sentait gauche, mécontent de lui-même, devant ce visage qui devenait si pâle et ces yeux qui se fermaient comme pour mieux dérober la pensée de Michèle. Et il se rappela soudain qu'il avait vu une autre fois ce pathétique visage, sur la route d'Anse, le jour où il s'était si bien vengé et où, affolée par la honte et le chagrin, Michèle avait jeté sa voiture contre la première auto rencontrée.

Il ajouta la première chose qui lui vint à l'esprit, tout en maudissant sa sottise et en essayant de traiter ce départ comme un événement tout naturel.

— Vous me permettrez de vous écrire, et vous m'écrierez, n'est-ce pas, Michèle?

Mais elle répondit sans lever les yeux, d'une voix blanche, impersonnelle :

— A quoi bon?

Oui, à quoi bon? Ces entrevues, ces lettres ne feraient qu'aviver son chagrin. Il valait bien mieux en finir tout de suite. Le passé était mort, aussi mort que celui du

hameau de la reine, et il ne restait plus que des ruines dans le cœur de Michèle. Jacques fit quelques pas pour cueillir une violette qu'il venait d'apercevoir et, surtout, parce que la vue de ce visage fermé le bouleversait. Michèle ne s'en aperçut même pas. Que lui importait? Ce départ, n'était-ce pas le signe que jamais ils ne pourraient s'entendre et que tout espoir d'un bonheur tel qu'elle le rêvait était vain? Il partait... Elle le perdait une seconde fois... Sa douleur fut si vive qu'elle ne put retenir ses larmes et, à travers les paupières fermées, lentement, à regret, elles se mirent à couler.

Jacques revenait, ses violettes à la main. Il s'arrêta et, longuement, il contempla Michèle. Non, ce n'était pas une comédienne, la femme anéantie qui essayait en vain de cacher ses larmes. Elle était sincère, elle l'aimait, et lui était un fou d'en douter et de partir... Et l'amour fut le plus fort; toutes les hésitations qui le torturaient disparurent, chassées comme les nuées de l'orage... Il se sentit délivré... « Vous ne m'avez pas dit les mots qu'il fallait », lui avait dit Michèle à sa première et maladroite tentative de réconciliation. Cette fois, il les dirait, ces mots qu'elle attendait et, en les disant, il resterait loyal envers elle et envers lui-même. Il s'approcha de la jeune femme, il la releva avec une douceur infinie. Elle essaya, mais faiblement, de se dégager. Il la retint dans ses bras et, d'un baiser, sécha les larmes qui coulaient sur son visage.

— Micheline, ma petite Line, pardonne-moi, murmura-t-il à son oreille. J'ai été injuste et cruel pour toi... Je crois, tu entends, je crois que tu ne m'as pas abandonné et que tu m'as bien écrit...

Cet aveu, qui coûtait tant à son orgueil, il fut étonné de le faire avec tant de joie. « L'amour est un acte de foi », lui avait dit un jour Elisabeth. Et, par ce seul démenti donné à ses doutes, il se sentit envahi par une joie très pure et très profonde. Cette fois, il avait bien dit les mots qu'il fallait. Les yeux de Michèle se levèrent vers lui, souriants à travers les larmes, et, pour la première fois, il lu, dans ce regard qui s'offrait, la profondeur de l'amour qu'elle lui portait et combien elle était digne d'être aimée.

— Jacques, mon amour, dit-elle.

Et ses bras se nouèrent à son cou, tendre chaîne qu'il accepta, cette fois, avec la pleine conscience de ses devoirs et non en égoïste qui satisfait un caprice. Leurs dix-huit

mois de mariage, leur longue séparation, tout ce qui n'était qu'erreur et souffrance s'effaçait de leur souvenir, et ils se sentaient prêts à commencer une nouvelle vie. Ils restèrent un long moment enlacés comme s'ils craignaient que le destin ne vint encore les séparer, puis, toujours appuyés l'un sur l'autre, ils remontèrent en auto.

— Que j'ai souffert loin de toi ! dit doucement Michèle. Et, si j'ai cherché à t'oublier, ce n'a été que pour constater que, dans ma vie, il n'y avait et ne pouvait y avoir qu'un seul homme... Toi.

— Moi, répondit-il en appuyant contre sa joue le visage radieux de la jeune femme, mon cas était encore plus grave. Je doutais non seulement de toi, mais de toutes les femmes, car, Michèle, je te l'ai toujours caché, mais l'abandon de ma mère a eu une influence considérable sur toute ma vie et sur notre différend.

Et il lui conta tout ce qu'il avait pour la première fois révélé à Elisabeth Arsenne. Et ce fut pour lui une douceur infinie de se sentir compris et consolé par le tendre cœur de Michèle.

Le même après-midi, Denise vint voir M^{me} Arsenne. Elle fut encore plus nerveuse, plus triste que de coutume.

— Comment va votre charmante sœur ? demanda la vieille dame, soucieuse de renouer la conversation malencontreusement interrompue quelques jours avant.

— Ma sœur, répondit Denise avec un rire sarcastique, n'a pas besoin de moi ; elle est avec son mari. J'ai compris qu'elle le voit, bien qu'elle ne me l'ait pas dit ouvertement... Qu'attendent-ils pour proclamer leur réconciliation ?

M^{me} Arsenne, dans sa main ridée et si menue qu'on eût dit une main d'enfant, prit la main de Denise et elle dit en la regardant :

— Ce qu'ils attendent ? Mon enfant, ma pauvre petite enfant, vous le savez bien, et cette joie, vous n'osez pas la leur donner.

Dans les yeux de grand'mère, il n'y avait pas d'indignation ni de mépris, mais tant de pitié, de bonté et de douceur, que le cœur de Denise, ce cœur si fermé, s'ouvrit enfin. Elle ne résista pas. A quoi bon, puisqu'elle était devinée ?

Elle poussa un gémissement et cacha son visage entre ses mains.

— Vous avez donc deviné mon secret, Madame? Ah! comme je dois vous faire horreur?

— Non, dit bonne-maman. Et sa main se posa, en un geste maternel, sur la tête courbée de Denise. Non, ma chère enfant. Vous avez eu un moment d'oubli que vous ne savez plus comment réparer...

— Madame, Madame, si vous connaissiez toute la vérité..., toute la misère de ma vie...

C'était décidément le jour où les âmes les plus secrètes éprouvaient le besoin de se livrer. Trop longtemps, toute sa vie sans doute, Denise avait refoulé au plus intime d'elle-même ses sentiments. Aujourd'hui, elle se sentait comprise et aimée, et toute l'amertume, dont son âme était pleine, et toutes ses souffrances d'infirmes, déferlèrent comme un torrent, emportant sur leur passage les dernières hésitations.

— Et puis, tant pis, vous me jugerez mal, mais je vous dois la vérité, Madame. Et ce sera si bon, enfin, de décharger mon pauvre cœur du poids qui l'étouffe... Si vous saviez, Madame, comme je me méprise moi-même et quel supplice j'endurē. Car j'aime ma sœur, oui, je l'aime en dépit des apparences. Elle seule a été douce et parfois affectueuse avec moi. Ma mère m'en voulait de ma disgrâce. Jamais une caresse, un mot tendre. Non, l'indifférence... Je n'ose dire la haine. Ma mère est trop frivole pour avoir des sentiments extrêmes. J'ai donc grandi dans l'abandon moral le plus complet et, cependant, j'avais un cœur affamé d'affection et que tous ont dédaigné... La venue de ma sœur, à sa sortie de pension, changea ma vie. Sa jeunesse, sa gaieté, sa bonté envers moi transfigurèrent mon existence désolée. Mais je compris bien vite que ma mère, si elle était fière de la beauté de sa fille cadette, redoutait une comparaison entre cette jeunesse en fleur et sa maturité et que son plus vif désir serait de la marier le plus vite possible. Heureusement, ivre de liberté, grisée par le tourbillon mondain si nouveau pour elle, Michèle accueillit en riant les premières propositions... En revenant d'un bal, bien souvent, toute parée, encore toute joyeuse et animée, avant de se coucher, ma sœur venait dans ma chambre. Je lisais très tard dans mon lit, car j'ai toujours eu des insomnies, et elle me racontait, avec tant de verve et de gaieté, ce qu'elle avait fait ou dit, que je croyais avoir assisté au bal en

même temps qu'elle. Chère, chère petite Michèle... Seule douceur de ma vie, comment ai-je répondu à ton affection?

« Et puis nous avons été à Biarritz. Et c'est là que Michèle rencontra Jacques Parceval, le très riche propriétaire des mines d'El Glada, et, de plus, distingué, intelligent, ayant tout pour plaire..., à peu près le Prince Charmant. Il ne fallut pas longtemps à ma petite pensionnaire pour en devenir amoureuse... Hélas! ce qui est compréhensible et joli de la part d'une jeune fille comme Michèle devient pénible et ridicule quand il s'agit d'une disgraciée comme moi... Oui, Madame, pour mon malheur, moi aussi, la sceptique, l'aigrie, je devins amoureuse... Oui... Ah! riez. N'est-ce pas le comble du grotesque? Mais nul ne se douta de cette passion qui absorbait toutes les puissances affectives de mon âme... « Bah! disais-je, une fois la saison finie, il partira et je serai délivrée... » Mais, la saison terminée, il devint mon beau-frère, le mari de Michèle... Madame, avez-vous jamais songé au supplice du pauvre qui a faim et soif et qui contemple, à travers la glace, le couple occupé à déguster les mets dont il n'aura jamais la moindre miette? J'endurais au moral le même supplice. Ah! sans vouloir m'excuser, je dois dire que j'ai combattu ce sentiment, j'ai essayé de me guérir... Mais, pour cela, il n'aurait pas fallu que je les voie ainsi, constamment... Et puis sont venus les premiers nuages et surtout la catastrophe. C'est alors que cette idée diabolique m'a effleurée, puis obsédée, hantée, avec une force croissante. « S'ils se séparaient, je ne verrais plus Jacques, je serais enfin délivrée... » Et aussi, tout au fond de moi-même, n'y avait-il pas la joie mauvaise de voir souffrir ma jeune et jolie sœur que le destin avait comblée de tout ce qu'il m'avait refusé? Peut-être... Le cœur humain a des abîmes sur lesquels il vaut mieux ne pas projeter de lumière. J'ai joué le rôle du mauvais conseiller, un peu par sincérité, beaucoup par passion... J'en voulais à cet homme de ce sentiment qu'il m'avait inspiré, de cette torture quotidienne qu'il m'infligeait sans le savoir... J'étais folle... Et, le jour où Michèle a remis sa lettre à la femme de chambre, je descendais l'escalier, j'entendis tout. Cette fille avait en moi une absolue confiance. J'offris de faire la commission, elle me donna la lettre sans méfiance... Je me vois dans les rues de Constantine, marchant comme une automate, ma lettre à la main... Que faire? La remettre au desti-

nataire, c'était la réconciliation et, pour moi, la continuation de mon supplice... Je m'étourdis de sophismes : Michèle, ruinée, sera malheureuse... Elle est jeune, elle oubliera et refera sa vie... Et je rentrai chez moi. Là, dans ma chambre, pour m'éviter tout retour en arrière, je pris une allumette et je brûlai la lettre... »

Un sanglot secoua les épaules inégales et, entre les doigts enlacés dans lesquels se cachait son visage, lentement des larmes de honte, d'amertume et de désespoir coulèrent une à une. De nouveau, la main de bonne-maman caressa la tête penchée. A la coupable anéantie, elle n'apportait pas la rigueur d'un jugement, mais, comme son divin Maître, la douceur du pardon.

— Que vous avez souffert, ma pauvre petite!... dit-elle. Souffert seule, sans guide, sans appui, dans les ténèbres morales où vous vous débattiez, loin de cette Lumière que vous devinez sans la connaître...

Denise releva la tête au son de cette voix pleine de miséricorde.

— Madame... Vous connaissez le secret de ma vie. Vous voyez combien j'ai été coupable en brisant la vie de ma sœur.

L'aïeule secoua la tête.

— Tout n'est pas perdu. Mais, ma chère enfant, si votre repentir égale votre faute, il faut faire le geste qui vous délivrera et vous purifiera... Il faut avouer que c'est vous la coupable...

Denise eut un sursaut de révolte.

— Cela jamais... Je ne pourrai pas.

Et ses mains, nerveusement, se pressaient l'une contre l'autre.

— Entendons-nous, dit bonne-maman. Votre beau-frère, seul, a besoin de connaître la vérité, et c'est Elisabeth qui la lui apprendra. Vous n'aurez pas à rougir devant lui, et sa générosité sera suffisante, j'en suis sûre, pour laisser tout ignorer à Michèle. Mon enfant, le devoir est là, j'en suis sûre, croyez-moi.

Des frissons de révolte agitèrent les épaules de Denise, puis elle regarda bonne-maman et murmura :

— J'accepte... Faites tout ce que vous voudrez.

Quand Elisabeth rentra pour le dîner, M^{me} Arsenne la mit au courant des événements. L'avocate s'en réjouit sincèrement. Désormais, rien ne séparerait plus Jacques de Michèle.

— Dès demain, j'irai voir Jacques, dit-elle. Mais, ma

chère bonne-maman, comment avez-vous fait pour obtenir un aveu presque impossible à espérer, étant donné le caractère aigri et renfermé de Denise?

M^{me} Arsenne, une seconde, revit le corps secoué de sanglots, les yeux désespérés de la pécheresse, et elle répondit avec une pitié infinie :

— Mon secret, à moi? Ah! qu'il est simple!... Je l'ai aimée, cette âme affamée de tendresse et de douceur, et, vois-tu, mon Elisabeth, ici-bas, l'Amour seul fait des miracles...

Elisabeth allait répondre quand le timbre de la porte d'entrée retentit.

— Faut-il ouvrir, Madame? vint demander Mariette.

— Oui, dit l'avocate, et je vous suis, car je connais votre bravoure.

Mariette grommela que ce n'était pas une heure pour déranger des chrétiens et suivit sa maîtresse dans le jardin obscur. Derrière la grille, les phares d'une auto éclairaient l'avenue.

— C'est moi, Michèle, dit une voix joyeuse. N'ayez pas peur.

D'un geste, Elisabeth congédia la servante et ouvrit elle-même la grille. Près de Michèle se dressait une haute silhouette masculine. Elisabeth comprit tout. Mais la jeune femme se jeta à son cou dans l'exubérance de son bonheur.

— Elisabeth, pardonnez-nous de venir à une heure pareille, mais, comme c'est à vous, mon amie, que nous devons notre bonheur, j'ai voulu venir vous avouer tout de suite qu'entre Jacques et moi l'accord enfin était complet.

Elisabeth serra contre elle la jeune femme et, à cet instant, elle sentit toute l'exaltante douceur du sacrifice. Ce n'était pas en vain qu'elle avait fait son devoir. Dans l'ombre, une main se tendit vers elle, celle de Jacques. Elle la serra loyalement, mais, dans cette étreinte, plus éloquente encore que des paroles, elle comprit ce qu'il ne pouvait pas dire et combien il lui était reconnaissant de n'avoir pas permis qu'il s'égarât...

La bonne M^{me} Arsenne se montra enchantée de la conclusion et remercia les jeunes gens de leur délicate pensée.

— Nous allons partir ensemble pour Colmar, expliqua Michèle. Georges nous procure là un second voyage de noces... Ce sera charmant.

Pendant qu'elle expliquait ses projets à l'aïeule, Elisabeth, assise près de Jacques, lui disait à mi-voix :

— Justement, je voulais vous voir pour vous dire que je savais pourquoi la lettre de Michèle, il y a deux ans, ne vous était pas parvenue...

Un éclair de curiosité brilla dans les yeux du jeune homme. Puis il réfléchit et se tourna vers Michèle en disant à haute voix :

— Michèle, Elisabeth, notre incomparable amie, a découvert la vérité au sujet de l'énigme qui nous a divisés; elle sait pourquoi votre lettre ne m'est jamais parvenue...

Dans le silence qui suivit cette révélation, sa voix s'éleva, décidée et vibrante.

— Eh bien! je ne veux rien savoir, ni le nom de la coupable ni ses motifs... Je vous ai crue sur parole, Michèle, et cela me suffit...

Dans les yeux de Michèle brilla une ineffable joie. Enfin, elle était donc aimée comme elle le désirait. Et, de cette suprême preuve d'amour, de cette victoire remportée sur sa nature soupçonneuse et méfiante, Jacques se sentit récompensé.



— Ainsi, Elisabeth, ni Jacques ni Michèle n'ont voulu connaître la vérité? questionna fiévreusement Denise, le lendemain matin, quand Elisabeth vint la voir.

La malheureuse venait de passer une nuit blanche, pendant laquelle elle avait erré des abîmes de la honte aux exaltations du repentir sans pouvoir trouver le repos.

— Soyez en paix! lui dit l'avocate en la quittant.

Et, brusquement, d'un mouvement en dehors de ses habitudes, elle se pencha et embrassa l'infirmes. Denise ne put pas comprendre que ce geste compatissant s'adressait à la femme meurtrie elle aussi par l'amour et en qui Elisabeth reconnaissait sa compagne... Mais, tandis que l'avocate goûtait maintenant la paix du cœur, cette paix promise aux âmes de bonne volonté, la pauvre Denise souffrait dans son cœur et dans son orgueil. Pour pacifier cette âme ulcérée, il faudrait, avec le temps, toute la tendre compassion de M^{me} Arsenne.

Quelques jours après le départ des Parceval pour Colmar, Georges vint dîner à Maisons-Laffitte.

— Me voilà bien seul, dit-il. Ce brave Jacques me manque, mais il est heureux... Elisabeth, tu as payé ta dette...

Comme un autre soir, les jeunes gens étaient seuls... Georges regardait le feu et Elisabeth regardait Georges... Une grande paix était en elle... L'orage qui avait bouleversé sa vie s'était dissipé, mais en laissant derrière lui des traces profondes... Elle comprenait maintenant la vie et l'amour. La belle statue était devenue une femme de chair et de sang.

— Tu es seul, Georges, dit-elle de sa voix grave que son cousin aimait tant. Te souviens-tu de ce que tu m'as dit, il y a quelques jours? Je t'ai demandé un délai.

Le jeune homme tressaillit, encore incrédule.

— Que veux-tu dire, Elisabeth?

Elle le regarda en face, loyale et franche.

— Je veux dire que, si tu veux toujours m'accepter telle que je suis et que la vie m'a faite, Georges, tu n'auras plus peur de la solitude...

FIN

ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet.* 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan.* (Filets anciens, filets modernes.) 300 modèles. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison.* Ameublements de tous styles, Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique.* 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement.* 200 modèles. 84 pages. Grand format.
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement.* 100 pages de modèles variés. Grand format
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot.* 150 modèles, 100 pages. Grand format.
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet.* 100 pages. Grand format.

Les Albums 1, 2, 3, 6, 7 et 10 sont épuisés.

Chaque album, en vente partout : 8 fr. ; franco : 8 fr. 75.

- ALBUM N° 14.** *Alphabets et Monogrammes,* contenant de nombreux modèles en grandeur d'exécution pour lingerie, draps, taies, serviettes, etc.

L'album de 64 pages, en vente partout : 6 fr. ; fco : 6 fr. 75.

COLLECTION " AURORE "

- TOUT EN LAINE** (Album n° 1).
TRICOT CROCHET (Album n° 2).
NOUVEAUX LAINAGES (Album n° 3).
LES PLUS JOLIS LAINAGES (Album n° 4).
TRICOT et CROCHET (Album n° 5).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV^e).
(Service des Ouvrages de Dames.)

La Collection " STELLA "

est la collection idéale des romans pour la famille
et pour les jeunes filles par sa qualité morale
et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

La Collection " STELLA "

constitue donc une véritable
publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans);

France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans):

France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,
en prime gratuite, *UN RELIEUR MOBILE* cartonné
permettant de relier facilement un volume de la
Collection " STELLA "

Adressez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),
à Monsieur le Directeur du *Petit Écho de la Mode*,
1, rue Gazan, Paris (14^e).

